

LA REVUE

Populaire

20¢

MONTRÉAL, AOÛT 1952

La Madone du Vitrail

Roman d'amour par ANNIE ET PIERRE HOT

PER

R-334

CON



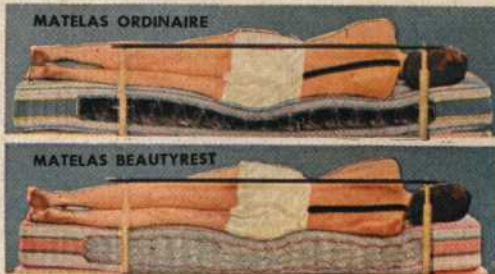
Comment préférez-vous votre *Beautyrest* standard ou extra-ferme?

Il y a maintenant DEUX matelas BEAUTYREST vous assurant un confort parfait:

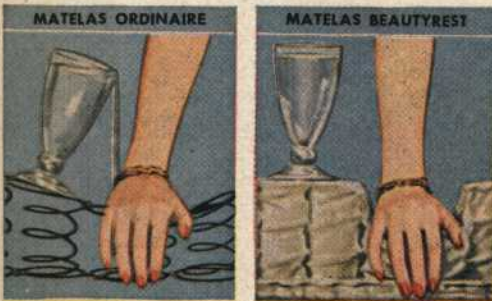
1. Le Standard (moelleux)
2. L'Extra-ferme

Choisissez l'un ou l'autre de ces deux matelas merveilleux. Chacun vous offre le confort BEAUTYREST—le plus recherché et le meilleur au monde.

Les deux modèles possèdent l'incomparable agencement intérieur Beautyrest (à ressorts en spirale). Vous pouvez aussi vous procurer un sommier rembourré assorti. Allez voir ces Beautyrest chez votre marchand de meubles.



Appui parfait. En haut: le diachylon noir sur le dos du modèle indique comment l'épine dorsale s'incurve et s'affaisse sur un matelas ordinaire. En bas: le diachylon demeure horizontal par rapport au matelas Beautyrest; l'épine dorsale reste droite car elle obtient un appui parfait.



Aucun affaissement. Dans un matelas ordinaire, les ressorts sont liés entre eux. Appuyez sur l'un d'eux et les ressorts voisins s'abaisseront également. Il n'en est pas ainsi du Beautyrest. Ses 837 ressorts sont indépendants. Un verre d'eau ne bascule pas quand on appuie sur les ressorts voisins.



Meilleure durée. Au cours d'épreuves spéciales, le Beautyrest a été pilonné 740,744 fois de plus que les autres matelas. Il a résisté deux fois plus longtemps que le meilleur des autres matelas et de trois à quatre fois plus que les autres.



Beautyrest

Fabriqué seulement par **SIMMONS LIMITED**

Montréal • Toronto • Winnipeg • Vancouver

UN GALA DE CINÉMA EN PLEIN AIR

POUR LA PREMIÈRE FOIS ON AURA l'occasion d'assister dans la métropole canadienne, au cours du mois d'août, à un Gala de Cinéma en plein air. C'est dans l'enceinte du Stade Molson que l'on présentera en premier, tous les lundis d'août quelques-uns des chefs-d'œuvre du cinéma mondial.

Ce Gala du Cinéma fait partie intégrante du programme offert au public par la Société des Festivals de Montréal. Le nouveau président des Festivals, M. Paul Gouin, a voulu cette année accorder une place spéciale au cinéma, cet art qui constitue le plus populaire des divertissements.

Pour réaliser cette partie du programme des Festivals, M. Gouin a fait appel au concours de la Fédération Canadienne des Ciné-Clubs, association qui depuis trois ans accomplit un travail de géant pour assurer la diffusion des meilleurs films de la production mondiale.

Grâce à la collaboration des distributeurs de films, les milliers de touristes et de citadins qui se rendront au Stade Molson pour le Gala du Cinéma auront l'occasion de voir des films qui ont remporté les honneurs aux plus importants festivals du monde.

Le 4 août, on donnera *Jour de Fête* qui a remporté le prix pour le meilleur scénario à la Biennale de Venise. Le 11 août, le grand succès du cinéma français, *Un Grand Patron* avec Pierre Fresnay, sera à l'affiche. Ce film a obtenu le grand prix des spectateurs de France. Le 18 août c'est le grand film italien *Vivre en Paix* que l'on verra. Ce film a obtenu un premier prix au Festival de Locarno ainsi qu'au Festival de Bruxelles. Au programme du 25 août on assistera à la première en version française de *Nanouk, l'Esquimau*, de Flaherty, ainsi qu'à *The Emperor's Nightingale*. Ce sont deux films de grande classe qui ont charmé partout les amateurs de cinéma.

Comme on le sait, le Gala du Cinéma promet d'apporter aux cinéphiles des heures agréables dans un cadre splendide. Il reste à souhaiter que la température soit favorable et que les Montréalais et les visiteurs viennent nombreux afin que ce premier Gala du Cinéma dans la métropole canadienne connaisse tout le succès que les directeurs des Festivals espèrent.

SAVIEZ-VOUS QUE...?

- Les Etats-Unis furent les premiers à faire atterrir (ou aponter) un aéroplane sur un porte-avion.
- Les violateurs de la Loi à Haïti peuvent choisir comme amende : payer en argent ou donner une transfusion de sang à la Croix-Rouge.
- La girafe est le plus grand des animaux et peut courir plus vite que le cheval.
- Les explorateurs proclament que, même s'ils ne voient qu'à cent verges en avant d'eux, dans le continent arctique, leur voix peut être entendue à deux milles de distance.
- La plus haute température enregistrée aux Etats-Unis est de 134 degrés. La Vallée de la Mort (Death Valley), possède ce record de chaleur.
- Autrefois, la coque des navires était construite en bois. Les Américains furent les premiers à construire des navires dont la coque était en fer.

- On prétend que la plus grosse bombe qui ait frappé notre globe terrestre fut un météore qui tomba dans l'Arizona il y a plusieurs siècles. Les savants ont calculé que cet aéroplane aurait complètement détruit une ville comme New-York.
- On prétend que les éléphants ne se couchent jamais ; ils dorment à genoux.
- Dans l'immense région du pôle sud, pas un coin de terre n'est visible et l'on ne peut même pas apercevoir un ours blanc.

- Il y a douze millions de milles de câbles téléphoniques sous les rues de New-York.
- Presque tous les yeux des enfants naissants sont bleus ; ce n'est que quelques semaines plus tard qu'on peut voir leur couleur permanente.
- Le crabe est très friand d'huîtres et il profite du moment où elles sont ouvertes pour introduire une patte. Malheureusement, l'huître, en se refermant la lui coupe, mais cela ne l'empêche pas de continuer son repas : elle repoussera.

- Trois présidents des Etats-Unis furent assassinés durant la première année de leur mandat. Ce sont : Lincoln, Garfield et McKinley. **Aucun** des trois ne fut tué instantanément. Les trois étaient du parti républicain.
- Un caïphe du Caire en Egypte désira un jour manger des cerises de France. Pour satisfaire son caprice au plus tôt, on lui expédia six cents pigeons voyageurs. Chaque pigeon transportait une cerise rouge enveloppée dans un petit sac de soie attaché à une patte.

La Lavande Solide Yardley est ce qu'il y a de Plus Nouveau!



Le genre
est nouveau
L'étui
est nouveau

La Lavande est le parfum parfait sous forme solide. Elle est délicieusement féminine... elle conserve tout son arôme jusqu'à sa dernière caresse vert-glace. Le nouvel étui à "propulsion-répulsion" vous permet d'employer la Lavande Solide Yardley pour le Sac à Main aussi aisément que votre rouge à lèvres! Seulement \$1.50

YARDLEY

OF LONDON

Une voix du passé . . . Certains communiqués ne vieillissent jamais, parce que les vérités qu'ils renferment sont inaltérables. Nous reproduisons ici, un de ces communiqués, qui parut, il y a trente ans passés, ce mois-ci. Ce communiqué fut la première annonce que la Metropolitan fit paraître sur l'hygiène.

Le Royaume de l'Avenir

DANS la féerie de Maeterlinck, "L'Oiseau Bleu", un des tableaux représente les salles du Palais d'Azur, où tout est d'un bleu vaporeux, et où d'innombrables enfants attendent l'heure de leur naissance.

Lorsque l'heure de chacun arrive, le Temps écarte les battants des portes du Palais qui s'ouvrent sur la Vie. Les enfants montent sur la galère de l'Aurore qui les emporte vers la Terre.

Les enfants pleurent en quittant leurs doux et duveteux nids de nuages, ne sachant dans quel genre de nid terrestre ils seront déposés.

Tous ne peuvent pas naître dans des foyers riches et trouver une chambrette hygiénique d'une beauté comparable au Royaume féérique de l'Avenir.

Par contre, tout enfant a droit de naître dans un foyer propre et sanitaire où l'Oiseau Bleu du Bonheur peut faire son nid.

Avec chaque enfant qui naît,

la société, la nation et le foyer s'enrichissent, car, tout comme la sécurité d'un édifice repose sur ses fondements de roc ou de béton, la sécurité de la race dépend de son fondement — l'enfant.

Et, tout comme il est inutile de réparer la superstructure d'un édifice, si les fondements sont faibles, il est inutile d'espérer fonder une civilisation solide, autrement qu'en élevant des enfants bien portants et heureux.

Des milliers d'enfants

meurent, sans raison, tous les ans. Des milliers de petits pieds rachitiques trébuchent dans le sentier de la Vie. Des milliers d'yeux enfantins et tarés cherchent en vain une image claire des merveilles qui les entourent.

Des milliers d'oreilles défectueuses ne

peuvent même pas entendre les berceuses que chantent les mères.

Et des milliers d'hommes et de femmes souffrent d'une mauvaise santé qui les force de jouer des rôles inférieurs ou qui les font échouer dans la vie, parce qu'ils n'ont pas eu la chance de naître dans un foyer sanitaire et protecteur.

Où que l'on porte le regard, le besoin de foyers meilleurs est manifeste et, partout, l'on peut entendre des petites voix du Royaume de l'Avenir réclamer de tels foyers.

Ces voix sont entendues

par les écoles et les universités qui instituent des cours de science domestique et des cours d'hygiène pour les futures mamans; elles sont entendues par les infirmières d'hygiène publique et les autres nobles femmes qui visitent le foyer des gens qui ont besoin d'aide et d'enseignements; par les hôpitaux qui donnent des consultations sur les soins à donner aux bébés.

Ces voix sont aussi entendues des villes et des villages qui observent "La Semaine de Bébé" et qui donnent des expositions d'hygiène; elles sont encore entendues par les revues et les journaux qui publient des articles sur les soins prénataux.

Tout cela n'est qu'un commencement.

C'est à peine si l'on a défriché le terrain où seront jetés les seuls fondements sûrs de la nation: des enfants bien portants.

Ces voix ne cesseront de se faire entendre que lorsque tous les parents et toute la société contribueront à améliorer les foyers afin d'accueillir les petits visiteurs du Royaume de l'Avenir.



Les bébés de 1952 ont de bien meilleures chances de croître dans une ambiance qui leur permettra de développer leurs forces et de jouir d'une bonne santé que ceux qui sont nés en 1922, l'année où parut l'annonce intitulée "Le Royaume de l'Avenir".

Au fait, les grands progrès qui ont été réalisés dans le domaine de l'hygiène infantile, grâce aux régimes alimentaires, aux immunisations et aux recherches sur la croissance et le développement de l'enfant, constituent un des plus beaux triomphes de la médecine. Aujourd'hui, le taux de mortalité infantile est décidément le plus bas qui ait jamais été constaté. La baisse dans le taux de la mortalité due à la grossesse est aussi des plus encourageantes. Actuellement, au Canada, les chances qu'une mère survive à l'accouchement sont au-delà de 999 sur 1000. Ces chiffres reflètent véritablement le progrès de l'homme et de la société.

COPYRIGHT CANADA, 1952 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

LA REVUE

Populaire

45e ANNEE No 8

MONTREAL, AOUT 1952

SOMMAIRE

Henry de Montherlant, <i>par Jacqueline des Vareilles</i>	7
Ce dont on parle, <i>par Lucette Robert</i>	8-9
Le cachet canadien de l'élégance automnale	10
Nouvelle :	
Des pas, dans la nuit, <i>par Léo Dartey</i>	11
Sur une querelle musicale d'autrefois, <i>par Gérard Morisset</i>	12-13
Comment se déroule un conclave	14
La chiropractie a ses adeptes enthousiastes, <i>par J. H. Gilbert</i>	15

NOTRE ROMAN D'AMOUR

LA MADONE DU VITRAIL

par Annie et Pierre Hot 16-17

Les engoulements, des "gardiens de nuit" <i>par Marcelle Lepage-Thibaudeau</i>	18
Mes recettes de cuisine, <i>par Mme Rose Lacroix</i>	26-28
Modes Simplicity	29-30
Nos mots croisés	40
La broderie, <i>par Mme L. de Bellefeuille</i>	45

NOTRE COUVERTURE : Kodachrome F.P.G.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines
du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER

Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage Odilon Riendeau Cuisine Mme Rose Lacroix
Directeur artistique Raymond Roy Sciences
naturelles: Mme M. L. Thibaudeau
Pages féminines :
Mme Jules Fournier, Cinéma .. Mme L. Gilbert-Sauvage
Mme Lucette Robert, Broderie .. Mme L. de Bellefeuille
Mlle Simonne Daigneault.

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis
1 an \$1.50	1 an \$2.00
2 ans 2.50	2 ans 3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.

QUAND LE LUXE S'ALLIE AU CONFORT



Cette superbe cape enveloppante est en renard argenté platine disposé en lignes arrondies. Son poil soigneux et sa richesse de teinte lui ont mérité d'être choisie par les experts du Canada pour être offerte à S. M. la reine Elizabeth II d'Angleterre.



Le vison demeure toujours la plus riche de nos fourrures canadiennes. Le manteau que voici est de coupe très ample et ses larges manches bouffantes se relèvent à volonté. Une écharpe-ascot en fourrure se noue négligemment à l'encolure. (I. Richer)



D'allure jeune et de coupe amincissante, voici un manteau de mouton de Perse gris, pleine longueur. Ses devants arrondis sont bordés de même fourrure et ses manches droites se terminent par de larges revers. Le col est généreux et les hanches sont soulignées de poches arrondies.



Pour les sorties de grand soir, voici un ravissant manteau de broadtail russe, de teinte bronze iridescent. La souplesse de la fourrure permet une jupe à plis généreux. Le col et les manches sont bordés de revers de coupe fort originale. Une ceinture métallique marque la taille et ajoute une note d'originalité. (Wiseman)

Tout ce qu'il y a de bon pour votre bébé!



Farine d'avoine PABLUM (autrefois Pabena)

Faite d'avoine de choix accrue de vitamines et minéraux importants, la Farine d'Avoine Pablum* aide à développer des corps solides et vigoureux.

La vraie saveur de farine d'avoine, mise en valeur par l'exclusif procédé Pablum, est un véritable régal pour les jeunes appétits.

Précuite, comme toutes les céréales Pablum, la Farine d'Avoine Pablum est facile à préparer. Le "bec-à-verser" s'ouvre d'un geste du doigt. Versez; ajoutez du lait chaud ou de l'eau, et servez.

Vous pouvez avoir confiance en la Farine d'Avoine Pablum. Les médecins ont prescrit les céréales Pablum pour des millions de bébés et d'enfants depuis 20 ans. Procurez-vous la Farine d'Avoine Pablum soit à la pharmacie ou à l'épicerie.

Un Bon Conseil—La santé est le plus précieux trésor de votre enfant. Protégez sa santé en l'emmenant régulièrement chez la médecin.

MEAD JOHNSON & CO. OF CANADA, LTD., BELLEVILLE, ONT.

céréales



Pour la personne la plus précieuse dans votre vie

*Pablum est la marque déposée de Mead Johnson pour ses céréales précuites pour bébé.



Modess
vous fournit
l'occasion de faire
une comparaison

Profitez de cette
offre spéciale d'essai
5 serviettes - 10¢

Rendez-vous compte par vous-même *pourquoi* Modess est la serviette hygiénique la plus sûre, la plus douce, la meilleure que vous puissiez acheter!

Plus confortable—un surplus de coton sur les bords empêche vraiment l'irritation.

Plus sûre—grâce à une triple gaze protectrice, Modess vous procure entière sécurité.

Plus discrète—s'achète sans le moindre embarras! La boîte transformée est non seulement plus discrète, mais les serviettes "régulières" (en boîte de 12) sont préenveloppées de papier brun et placées à votre portée.

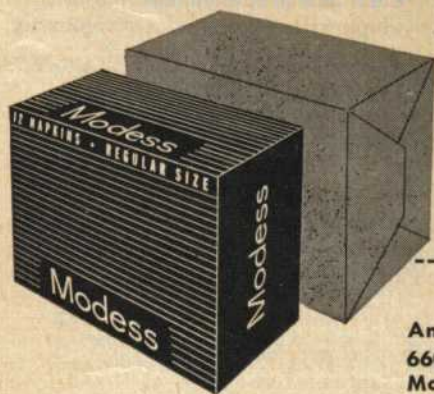
Les Modess sont offertes en trois absorptivités: "Régulières"—"Super"—"Junior".

Essayez la meilleure serviette hygiénique et vous économiserez quand même!

Demandez les

Modess

... *puisque*



Postez ce coupon dès aujourd'hui à
Anne Gilbert, Personal Products Ltd.,
660 ouest, rue Ste-Catherine,
Montréal, Qué.—Dépt RP

Ci-inclus 10¢. Veuillez m'expédier, sous pli ordinaire,
5 serviettes "régulières" Modess.

Écrire en
lettres moulées

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

UN SEUL ENVOI
PAR CLIENTE

PETITES MANIES DE GRANDS HOMMES

Avez-vous une manie, vous aussi, pour écrire? Vous faut-il retirer un soulier, comme Chateaubriand, tripoter les boutons de votre veste comme lord Byron, ou écrire en plein jour à la lueur des bougies, comme Goethe et Zola?

IL EST VRAI que le génie confine parfois à la folie, on s'expliquera sans peine les manies innocentes de la plupart de nos grands hommes, et notamment des écrivains célèbres...

Malherbe, dictateur du beau langage, numérotait ses bas avec les lettres de l'alphabet, de peur de n'en pas mettre un compte égal à chaque jambe, car il en superposait toujours plusieurs paires même en été.

L'auteur dramatique Rotrou jetait l'argent que lui rapportaient ses pièces, sur un tas de fagots. Quand il avait besoin d'argent, il secouait ces fagots pour en faire tomber louis et pistoles, opération pénible qui le retenait de prendre tout son avoir d'un seul coup.

Le poète Robert Browning demeurait attaché à son bureau. Et cela n'est point un vain mot: il n'était inspiré qu'après avoir passé le pied gauche dans un trou qu'il avait fait à son tapis.

Le romancier sir Gilbert Parker dictait ses romans et avait l'habitude de nouer un foulard de soie sur ses yeux afin de pouvoir concentrer sa pensée. Cette idée lui aurait été donnée par Henry Irving.

Il arrive souvent, d'ailleurs, que les auteurs soient esclaves de leurs habitudes de travail: Cujas, pour écrire, s'installait à plat ventre, et Montaigne se terrait dans une vieille tour où il était interdit à quiconque de pénétrer.

Blaise Pascal revenait de la promenade les ongles chargés de caractères tracés avec une épingle, de peur d'oublier ses pensées.

Victorien Sardou n'écrivait que sur un papier très épais et un peu rugueux, fabriqué exprès pour lui, et Alexandre Dumas père, avait, lui aussi, la superstition de son grand papier bleu quadrillé haut de quarante centimètres. Mignet n'a jamais écrit sur du papier blanc; il fit partager cette manie à son ami Thiers.

A Barbey d'Aureville, il fallait à la fois de l'encre noire, de la rouge, de la bleue, de la violette et de la verte, qu'il employait en même temps sur un même manuscrit. Ce n'étaient pas plusieurs encres, mais plusieurs pupitres qu'il fallait à Voltaire: chaque oeuvre était posée sur un pupitre et il allait de l'un à l'autre.

Personne n'ignore que lord Byron était incapable d'aligner un vers, s'il ne pouvait torturer un bouton de son habit, et que Chateaubriand, en dictant une page à son secrétaire, marchait pieds nus sur le carreau de sa chambre.

Balzac s'enfermait dans sa chambre pour six semaines ou deux mois, volets fermés: il travaillait dix-huit heures par jour à la clarté de quatre bougies, vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc, taillée comme un froc, attachée à sa taille par une cordelière, et la tête couverte d'une calotte de velours noir que sa mère seule savait lui confectionner, assurait-il.

Littre ne commençait à écrire qu'après son dîner et jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Beaucoup d'hommes et de femmes célèbres affectionnent le travail de nuit: George Sand, Carmen Sylva, Viviani étaient dans ce cas.

Victor Hugo, dans la fièvre de la composition, marchait en maugréant, puis écrivait debout, en jetant les feuilles à terre.

Les grands musiciens ont eu aussi leurs extravagances. Gluck faisait transporter son clavecin au milieu d'un pré, parmi les pâquerettes, et composait en plein air.

Beethoven avait pour habitude de consigner ses inspirations musicales tantôt sur de vieilles enveloppes cousues ensemble, tantôt sur des morceaux de journaux, dont il portait toujours une ample provision. Méhul mettait une tête de mort sur son piano. Paganini ne portait son archet sur son violon qu'après lui avoir fait parcourir un arc de cercle le bras tendu.

Ambroise Thomas travaillait au lit, rideaux fermés. Descartes, Leibniz, Goethe et Zola écrivaient en plein jour à la lueur des bougies.

Parmi les étrangers, relevons les originalités suivantes: Bjoernstjerne Bjoernson se sentait le cerveau vide quand il n'avait pas les poches remplies de semences qu'il jetait en se promenant; il lui fallait semer des graines pour pouvoir semer des idées.

Balfour ne prononçait jamais un discours sans caresser dans son gousset une patte de taupe, et l'orchidée de son collègue Chamberlain était célèbre en Grande-Bretagne.

Remarquons enfin que beaucoup d'auteurs ont eu recours aux excitants intellectuels. Un des plus estimés est le café: Lortzing, Donizetti et Balzac en absorbaient des soupières en travaillant. D'autres prennent de l'alcool. Schubert, par exemple, ne composait ses belles sonates qu'en avalant coup sur coup de grands verres de vin. Haendel ne composait, lui aussi, que dans l'ivresse. Edgar Poe glissa de l'ivrognerie à la folie. Là aussi ont abouti, poussés par d'autres motifs, Nietzsche, Guy de Maupassant, Schumann.

Chez d'autres on a vu apparaître le délire de la persécution. Le Tasse imaginait partout des embûches et veillait sur ses papiers avec un soin si jaloux que, pendant des semaines, il osait à peine quitter sa chambre. Jean-Jacques Rousseau, dès qu'il était installé quelque part, se croyait en butte à un espionnage continu.

Serait-ce ici la rançon du génie? Qu'on ne le pense pas; il est notoire que beaucoup de personnalité, et non des moindres ont su se garder de toute manie et rester jusqu'à la fin de leurs jours les pures lumières vers lesquelles, avec joie, se tourne l'humanité.

LE ROMANCIER QUI A LE PLUS ET
LE MIEUX MEDIT DES FEMMES

HENRY DE MONTHERLANT

par Jacqueline des Vareilles

Henry (Millon) de Montherlant est né à Paris en 1896. Il fit ses études au Collège Ste-Croix de Neuilly et subit de graves blessures à la guerre 14-18. On l'a toujours connu fervent sportif et même un temps il se passionna pour les courses de taureaux et se fit torero, d'où, peut-être, cette remarquable précision qu'il a acquise dans ses réflexes d'attaque et de défense qu'il s'est fait un plaisir d'exercer à l'endroit du beau sexe. Son premier maître fut Barrès qu'il a renié depuis. Après avoir longtemps exalté les nobles sentiments et la camaraderie entre combattants, il semble avoir sombré dans un désespoir entaché d'orgueil. Ses oeuvres : *La Relève du matin* (1920), *Le Songe* (1922), *Les Bestiaires* (1926), *La Petite Infante de Castille* (1929), etc. Son théâtre : *Le Maître de Santiago*, *La Reine morte*, *Celle qu'on prend dans ses bras*.



L'AUTEUR des *Célibataires* semble préserver son intimité, comme une honnête fille sa vertu : après quatre ou cinq coups de téléphone, où, à chaque fois, une voix masculine vous avise que M. de Montherlant est à la campagne, à une répétition ou chez son éditeur, il arrive tout de même que résonne la Voix de son Maître. Un rendez-vous incisif tombe, comme le judas d'une porte de cellule. Mais la porte reste close un bon moment, avant que dans un idiome balkanique, un vieux valet ne vous pilote sur un parquet glissant comme un parloir de couvent.

Dans l'austère salon souffle le génie du maître. Rien n'engage à s'attarder. Les têtes de bélier, de lion, d'aigle qui ornent le mobilier Directoire, les torsos de champions antiques, les mains puissantes, les masques impériaux, semblent se conjurer pour défendre contre l'impure curiosité féminine, le secret d'Hermès. L'ensemble de bronze, de marbre et de bois atteste un dégoût souverain pour *L'Enfer de la Facilité*.

Le "Oui" est haïssable

Dès le premier abord, M. de Montherlant ne ment pas, sous une sèche courtoisie, à l'image qu'il laisse complaisamment se répandre pour le plus grand bien de sa publicité : « Vous m'avez fait, Seigneur, puissant et solitaire... Une taille médiocre ne nuit aucunement chez lui au port négligemment solennel d'une tête au beau modelage. Il est devant vous comme le Principal du collège, à l'écoute, dans un détachement qui cache soigneusement l'attente de la sonnerie libératrice... »

— De quoi s'agit-il?... Hein? C'est ridicule... Voyez Mme Sandelion qui vous édifiera en trois cents pages sur la nature et les raisons de mon célibat...

Il écarte avec un sens inné de la contradiction un sujet qu'il vous proposera lui-même en d'autres temps, et passe à un ordre d'idées, qui n'a que des rapports lointains avec l'ordre du jour.

Il n'est pas question de dialogue avec lui. Le monologue est de rigueur chez cet auteur de si brillantes reparties de théâtre. De sa dernière pièce, un Académicien a dit : « Le meilleur comédien, c'est encore l'auteur... »

Dans quelle mesure l'homme qui a le plus et le mieux médité des femmes, tout en peignant, parallèlement les plus touchants modèles d'épouses, de mères, de jeunes filles, justifie-t-il ce mot par sa vie personnelle ?

Sa misogynie a inspiré le romancier

Chose remarquable, la majeure partie de sa critique (exhaustive) est aux mains de femmes, dont on assure qu'elles ont servi de cobayes consentants pour la série *Pitié pour les Femmes*, véritable expérience de vivisection du deuxième sexe.

Comme ces animaux familiers que les enfants tourmentent avec amour, et qui ne raffolent pas moins de leurs bourreaux, elles l'entourent d'une cour dévouée. Et lui, grand méchant loup de conte pour adultes, les aime pour les mieux déchirer.

— Depuis que j'existe, j'ai été entouré, préservé, soutenu, vivifié par les femmes. C'est en elles que je prends ma force et mon venin !

Il s'est surtout mithridatisé contre le danger : les témoins de son adolescence assurent en effet qu'il ne pouvait surmonter sa timidité de jeune homme sage, devant ses compagnes de mondanités.

De ce complexe d'infériorité serait née la force du romancier. La femme confondue avec le taureau de ses premières passes de matador est, depuis, attaquée avec science...

Face au mariage : un résistant

Il avoue volontiers : « Mon premier mouvement devant toutes les jeunes filles a toujours été de les

épouser... Mais le second est le réflexe du nageur qui le ramène toujours en deçà de la ligne du danger.

Un jour, pourtant, il a failli sombrer. Une partie de son roman *Les Jeunes Filles* repose en effet sur une aventure vécue : il eut un échange de correspondance avec une fiancée réelle. Après rupture de cet amour, la jeune fille prit une revanche en alimentant les sources de dénigrement du roman. L'ex-fiancé ne riposta pas en produisant les documents historiques. « Par galanterie », prétend-il. Mais par mesure de représaille justificatrice, il se réserve une publication d'outre-tombe.

Les griffes commencent-elles à s'émousser ?

Pour que ne meure pas la flamme des muses, il évite la profession de foi célibataire.

— Je me marierai peut-être à soixante ans, avec une fille de seize... Car aux yeux de ce garçon quinquagénaire, dix-huit ans, c'est une limite d'âge, et vingt ans, l'âge de la retraite pour une vierge.

Si on s'étonne, il a tôt fait d'accumuler les exemples historiques. « Quinze ans », remarque-t-il, « ce n'était pas aux grands siècles l'apanage exclusif des Roméo ».

Il a une conception médiévale des droits et devoirs conjugaux, et il se contenterait d'aimer une de celles qu'on prend dans ses bras, sans en être aimé. Par ailleurs, une sûreté sereine lui fait redouter, beaucoup moins d'être trahi, que d'avoir à trahir... Il préfère en tous les cas n'être pas aimé, à l'obligation de feindre l'amour.

A chaque candidate, il impose la lecture édifiante des confidences des époux Tolstoï sur leur ménage. Il ne manque pas d'ajouter : « Vous trouverez là-dedans toutes les raisons que nous avons de ne pas vous épouser ».

Le jour où il jouera au naturel le rôle d'époux, il sera de l'Académie Française !

Ce dont on



François Rozet



Ferdinand Biondi,

(Photo Marantow)



Nina Dova, vedette internationale qu'on verra bientôt à la télévision canadienne

(Photo Annette & Basil Zarov)

L'INAUGURATION officielle de la télévision aura lieu au mois de septembre prochain, mais Radio-Canada n'en consacrerait pas moins deux heures par jour, dès ce mois-ci, à la présentation des programmes qui ont été préparés depuis quelques mois. J'ai suivi ceux-ci à la moyenne d'un par semaine, depuis deux mois, afin de constater les progrès étonnants faits par une équipe enthousiaste et dévorée du feu sacré de la découverte. Ce nouveau médium (qu'il est encore trop tôt d'appeler « le huitième art ») est une révélation aussi importante qu'était le cinéma muet, au début du siècle. Les premières expériences en ont été tentées, il y a vingt ans, et si la guerre en a retardé le lancement, elle n'a pas interrompu son évolution ni ses recherches. L'organisation du premier poste de télévision au Canada a été confiée à M. Aurèle Séguin, à qui nous devons également la création du Radio-Collège. Né à Ottawa, d'une famille canadienne-française, il termine ses études secondaires au collège Saint-Alexandre de Limbour, et s'intéresse très tôt aux problèmes de la radio. Au studio de Hull, d'Ottawa, de Québec et de Montréal, il est tour à tour, et pendant dix-sept ans, annonceur réalisateur, rédacteur et directeur. Après avoir fondé Radio-Collège, en 1940, l'Université Queen's, de Kingston, le nomme, en 1945, directeur-associé de son premier Institut de Radio, dont il est le premier Canadien-français à remplir ces fonctions pour des étudiants de langue anglaise. En 1949, l'Université Laval lui confie la fondation de son Institut de Radio, dont il est, pendant deux ans, le directeur, jusqu'à ce que ses voyages d'étude sur la télévision l'éloignent temporairement du pays. Les grandes dates du Festival de Montréal sont (1) le 5 août: un concert d'oeuvres canadiennes (Claude Champagne, Jean Vallerand, Pierre Mercure, Jean Papineau-Couture, Harry Somers et Alexander Brott dont Noël Brunet jouera le Concerto pour violon) dirigé par Roland Leduc, dont le travail remarquable comme chef d'orchestre des Petites symphonies lui a donné la place qu'il méritait depuis longtemps; (2) le 8 août, l'opéra de Gounod, *Roméo et Juliette*, pour lequel deux de nos compatriotes, Raoul Jobin, chevalier de la Légion d'honneur et ténor de l'Opéra de Paris, et Denis Harbour, basse chantante du Metropolitan Opera de New York, ont promis leur concours; le 12 août, *Beethoven*, drame lyrique de René Fauchois, avec musique de Beethoven, jouée par un orchestre de cinquante musiciens et dirigée par Charles Houdret. Le comédien français, François Rozet, en fera la mise-en-scène et jouera le rôle-titre de cette oeuvre qui fut reprise maintes fois à Paris comme à Vienne, Rome, Bruxelles, Genève et New York, dans une version anglaise. François Rozet reprend, chaque mardi soir, à 9 h. 30, la lecture de textes français qu'il avait faite il y a quelques années. On ne peut assez louer Radio-Canada d'avoir compris la beauté et la nécessité de ce programme où l'intelligent interprète choisit lui-même ses auteurs. Lyrique et grandiose avec Bossuet, et Lacordaire, sa voix tonne comme la fureur de Dieu; Hugo, dans *La tristesse d'Olympio*, c'est le rythme égal et puissant de la mer se brisant sur la falaise; un ruisseau de montagne, cristallin et parfumé de

ses rives, c'est Alphonse Daudet, cependant que Rozet adopte la simplicité et l'accent savoureux de la Provence pour nous parler de Giono; l'odeur des marronniers, les sabots sonores d'un cheval de fiacre dans le silence de la nuit, un pas solitaire, c'est Lafargue rentrant à l'aube et dont Rozet nous lit la chronique de Paris. Autant d'écrivains, autant de voix, mais un seul écho: celui d'une langue si belle qu'elle mérite la dévotion et le talent d'un tel artiste. ... Après *Le Sagouin* et *La pierre d'achoppement*, le Cercle du Livre de France nous offre un des livres les plus puissants de François Mauriac, *Galigai*. Cette gouvernante de bonne famille, dont le visage ingrat reflète l'esprit malsain, domine toute une famille, mais ne pourra vaincre (même par un chantage moral) la répugnance de Nicolas à son égard. Prêt à se sacrifier pour aider le mariage de son ami Gilles, il se reprend après avoir donné à celui-ci la preuve d'un « sentiment intermédiaire entre l'amitié et l'amour », sentiment qui n'a cependant rien de trouble et qui ressemble à l'exaltation tendre de l'adolescence, que Martin du Gard avait si bien comprise dans *Les Thibault* (« Le cahier gris »). L'atmosphère étouffante de la petite ville est magistralement décrite, comme le désespoir impuissant de Galigai devant l'amour de Marie et de Gilles. L'avenir de Nicolas Plassac est plus incertain, et l'auteur nous laisse entrevoir qu'il donnera à Dieu cet excès d'amour qu'il avait pour son camarade. La sélection de juin du Cercle du Livre de France est une édition de luxe, numérotée et illustrée par Lomer Gouin, dont l'exposition de gouaches au Musée des Beaux-Arts, en 1949, fut fort remarquée, comme la pièce de théâtre *Polichinelle*, qu'il fit jouer, l'année suivante, au Gésu. Les dessins à l'encre de Lomer Gouin, expriment la sécheresse des personnages par une ligne dépouillée qui les fige en statues de bois et dont le visage serait recouvert d'un vernis craquelé. (Ce dessin linéaire est même exagéré pour Nicolas qui perd, ici, la force et la densité de son caractère). M. Gouin est avocat, comme son père, le sénateur Léon Mercier-Gouin, et tient ses qualités artistiques de sa mère, Mme Yvette Mercier-Gouin. Né en 1921, d'une famille qui compte deux Premiers Ministres, il n'est pas étonnant de le retrouver dans le monde politique, où il est secrétaire particulier du chef libéral de la province de Québec, M. Georges Lapalme. ... M. Georges-Marie Saint-Aude, directeur du Syndicat d'initiative du Lamentin, deuxième ville de la Martinique, organise avec le concours du Service français du Tourisme, à Montréal, et la compagnie Air-France, un service régulier qui permettra aux Canadiens de langue française de visiter cette île enchantée des Antilles françaises, à partir d'octobre prochain. Isolée de la France et de nous pendant la guerre, la Martinique reprend son attrait touristique qui devrait être deux fois plus fort chez le Canadien-Français, qui trouvera un pays de soleil pendant les mois d'hiver, avec l'attrait de l'exotisme... et du change monétaire de 400 francs au dollar. Monsieur Saint-Aude qui porte l'insigne scout de l'Arc, à sa boutonnière, pilote, ce mois-ci, le voyage d'une trentaine de scouts canadiens qui feront un séjour de trois semaines à la Martinique pour remettre aux scouts antillais leur visite de 1950. J'ai lu, dans un journal de la Martinique, les impressions de nos visiteurs sur l'île d'Orléans, l'Ordre du Bon Temps, la Compagnie du Masque, les terrains de jeux à Montréal, Québec et leur visite à Vaudreuil. Une compréhension si vive,

parle

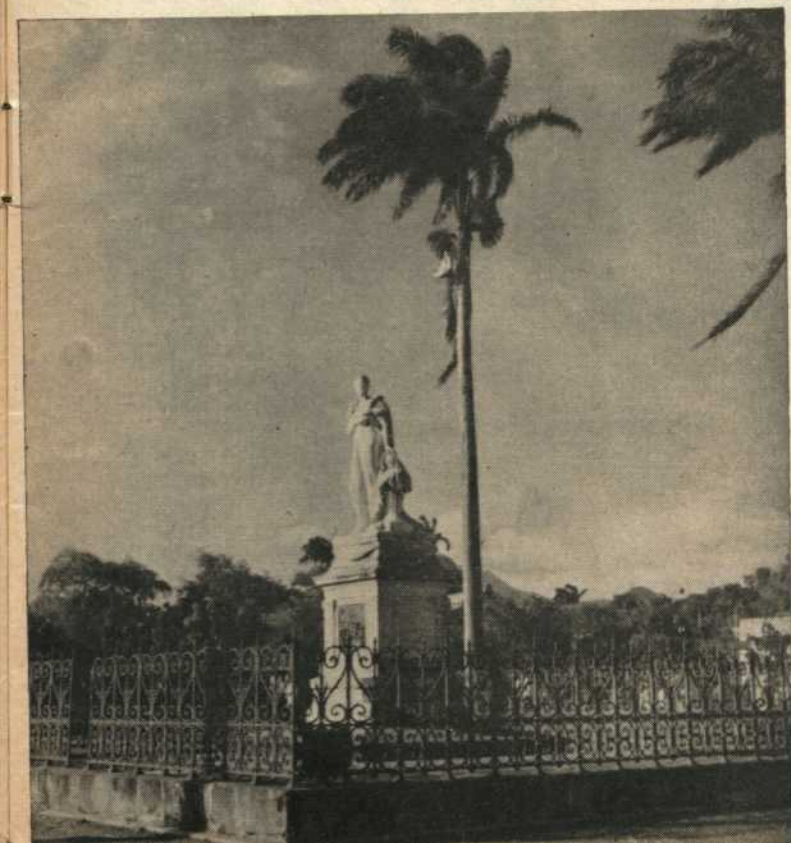
par Lucette Robert

une amitié si chaude valent la peine d'être cultivées. Je vous parlerai donc encore de la Martinique, département français; de son folklore, de son artisanat, de sa cuisine créole et de ses produits. Une de nos compatriotes, Lucienne Letondal y amenait, le printemps dernier (sous le nom de Lucienne Réal) une troupe de comédiens français, sous le patronage du Ministre des Beaux-Arts... De son vivant, George-Bernard Shaw avait refusé à la comédienne, Mme Patrick Campbell, la permission de publier les lettres d'amour qu'il lui écrivit de 1899 à 1939. Il l'avait fait avec l'esprit caustique qui était le sien («I refuse to play the horse to your Lady Godiva») et de participer à ce dénudage de sentiments. Les cent-trente lettres viennent de rapporter plus de trois mille dollars, à une enchère, au petit-fils de l'actrice... Une délégation de trente-huit membres des Nations-Unies, visitera, au début du mois, le Centre d'art de Saint-Adèle, après avoir été accueillie officiellement à Montréal par la directrice, Mlle Pauline Rochon. Ils assisteront, au Ste-Adele Lodge, au bal des Beaux-Arts dont le thème des costumes sera les cent dernières années. Cette école de vacances attire autant de touristes américains que canadiens dans nos Laurentides. Les premiers suivent les cours de conversation française de M. Jean-Marie Laurence, et les seconds apprennent l'anglais avec Donald (Don) B. McGill, de Radio-Canada, dont la connaissance du français fait toujours mon admiration. Les cours de peinture se donnent en plein air, et chaque classe a des élèves d'autant plus enthousiastes que leur présence est volontaire... Nina Dova est une de ces artistes internationales dont le souple talent adopte la musique des pays qu'elle visite. Et ceux-ci sont nombreux, depuis l'Angleterre où elle est née; les Etats-Unis où elle fut élevée; le Canada qu'elle habita cinq ans; l'Afrique du Nord, le Labrador, le Groenland et la Terre de Baffin qu'elle parcourut avec les troupes de l'U.S.O.; l'Amérique du Sud, la

France et l'Espagne où elle étudia et chanta professionnellement. Son public le plus intimidant fut celui des gitanes, dans les caves de Grenade, et le plus chaleureux, celui des Parisiens au cabaret, le «Night-Club». Elle eut, en 1950, un programme de six mois à C.J.A.D., dans le folklore qu'elle chante en six langues en s'accompagnant de la guitare. Après avoir fait des programmes à la télévision française et américaine, elle chantera à la télévision canadienne, le 18 août prochain, et se félicite d'avoir un réalisateur de la qualité de Pierre Mercure, dont les oeuvres furent jouées à la radio internationale et à Tanglewood, où il étudia l'été dernier. Nina Dova est entendue chaque soir, à la *Maisonnette Carol*, à Montréal, depuis juin dernier... Le premier gouverneur-général canadien, l'Honorable Vincent Massey, redonne à Rideau-Hall l'élégance qu'elle avait connue sous Lord et Lady Bing of Vimy et un peu perdue pendant l'inter-règne de leurs successeurs. Le chef français, qui a été, à Paris, celui du duc et de la duchesse de Windsor, rendra célèbre une table où les champagnes de France sont à l'honneur... Les restaurants de luxe sont rares et ne font pas fortune à Ottawa. Aussi, la Canadian Women Historical Society n'ouvrira-t-elle qu'un «tea-room», dans son nouveau Musée qui est dans l'historique maison du fondateur d'Ottawa, le Colonel By (Bytown), propriété du Gouvernement... La fête de l'Assomption a toujours été observée avec beaucoup de dévotion, en France. Je n'oublierai jamais cette procession de coiffes et de voiles blancs qui s'avancait dans les ruines de Saint-Malo, le 15 août 1946. Elle jetait une lumière sur ces murs déchiquetés, tenant à peine sur le sol crevassé ou béant. La longue file allait porter des fleurs à Notre-Dame de la Grande-Porte qui exauça leurs prières, car Saint-Malo fut reconstruit, sur le plan ancien, en moins de cinq ans. Mais les morts, mais les souvenirs... Les auditeurs de C.K.A.C. ont pu suivre le congrès [Lire la suite page 54]



De haut en bas : M. Aurèle Séguin, créateur de Radio-Collège et organisateur du premier poste de télévision au Canada. (Photo Jac-Guy) — Roland Leduc, chef d'orchestre des "Petites Symphonies" de Radio-Canada (Ph. Conrad Poirier d'un dessin de Louise Gadbois) — Mlle Pauline Rochon, directrice du Centre d'Art de Ste-Adèle. (Photo Annette & Basil Zarov) — Cicontre : la statue de l'Impératrice Joséphine à Fort-de-France, Martinique, île des Antilles françaises qu'Air-France reliera bientôt à Montréal.



LE CACHET CANADIEN DE L'ÉLÉGANCE AUTOMNALE



Blouse extrêmement élégante, en nylon et rayonne de viscose de teinte champagne. Un fil doré donne du relief au tissu. Un plissé généreux orne la bande boutonnée à l'avant. (Acme)



Une note très originale qui consiste en une large bande froncée aux hanches et en un ourlet de type harem, anime cette robe très habillée en taffetas marine. Un large décolleté en « V » et des manches dolman ajoutent à sa féminité. (Bill Mintz of Trend)



Un décolleté très nouveau en forme de demi-lune, garni d'un col enveloppant, caractérise cette robe de cocktail en satin mat de teinte bleu nuit. La large jupe comporte deux poches coupées et une petite ceinture à la taille. (Bill Mintz of Trend)

La couture canadienne crée
à notre intention une mode à
la fois élégante et pratique,
se prêtant à nos
habitudes de vie.



Le velours noir reste le choix des élégantes. Voici un charmant chapeau de velours noir, dont le bord relevé est orné de deux bijoux et d'une voilette trois-quarts. (Piko)

La petite robe pratique pour l'automne est en jersey anglais dans une combinaison de deux tons, clair et foncé, soulignés d'une bande de velours noir au corsage. Un motif de perles de jais jette une note brillante dans cette robe très simple.

(Bill Mintz of Trend)



NOUVELLE

DES PAS, LA NUIT

par Léo Darteay



Illustration de Ted H.

Affectueux et rieur,
Fred soutenait vigoureusement
les jeunes épaules ployantes.
Il la sentait à lui, bien à lui.

“**J**ACQUOT? Tu entends?
— Quoi donc? Tu m’as saisie.
— Des pas... Je te jure, on a marché dans
ton jardin.

Jacqueline haussa une épaule indifférente à l’émoi visible de son amie et se mit à rire.

— Ma pauvre chérie! Si tu habitais ici tu piquerais une crise de nerfs pour un chat en mal de vagabondage. Nul ne peut marcher dans le jardin. La grille est fermée, les murs sont hauts...

Mal rassurée l’autre enfilait sa jaquette avec hâte.

— Cela se saute des murs! Ah! Non, je n’habiterai pas chez toi! Cette villa si isolée, cet abandon de tout! J’y mourrai de peur! Oh! Ecoute! Ecoute!... je t’assure que ce n’est pas une illusion, j’ai entendu nettement des pas.

La jeune femme s’approcha de la fenêtre, paisible:

— Qui veux-tu...

— N’y va pas! hurla l’autre, blême. Si on te tirait dessus.

— Mais enfin, pourquoi veux-tu absolument créer ici une atmosphère de drame? C’est idiot... Pour quelques bourdonnements d’oreille te voilà tout à l’envers! Voyons, voyons, ma petite Nette, il est temps que tu partes va! La maison ne te réussit vraiment pas. Viens, je vais te raccompagner jusqu’à

la grille pour que tu n’aies pas des palpitations à chaque coup de vent dans les massifs!

Mais sur le seuil du vestibule, en haut du perron l’autre recula pleine d’hésitation.

— C’est bête! Je n’ose pas! Oh! Jacquotte, Jacquotte, si on nous guettait! S’il y avait quelqu’un caché derrière les ocubas?

Pleine de décision, Jacqueline glissa son bras sous celui de la peureuse et l’entraîna dans le jardin obscur.

— Allons, voyons, trêve de sornettes! Ne te suggestionne pas et tout ira bien. Le meilleur moyen pour ne pas avoir peur c’est de ne pas y penser vois-tu.

— Tu en as de la chance toi, de ne pas être peureuse!

— J’aime le risque et l’aventure, que veux-tu! Petite-fille et fille d’officiers, c’est peut-être pour cela. Mais jamais l’idée ne me vient de redouter un péril, surtout imaginaire. Je... je vais te l’avouer parce que nous sommes bien seules toutes les deux, mais je regrette plutôt de ne pas en courir!

Rassurée par le bras qui la tenait solidement, Nette avançait sans hésitation entre les épais massifs de troènes qui accompagnaient l’allée à peine dessinée par une lune hésitante. Elle admira.

— Eh bien vrai! Ce n’est pas moi...

— Evidemment, dit Jacquotte en riant, nous n’avons pas du tout le même caractère. C’est même pour cela que nous nous entendons si bien. Mais souviens-toi de mes rêves de lycéenne: ce n’étaient que chevauchées, explorations, exploits policiers! Rien des aspirations sentimentales de nos compagnes. Eh! bien, au fond je suis demeurée la même. Et quelquefois, comme ce soir, je regrette...

— Tu n’es pas heureuse près de ton Fred? Mais tu l’adores?

— Oui, bien sûr... Seulement il me semble qu’il y aurait autre chose dans la vie. Vois-tu Fred est si fort, si droit, si brave, on se sent tellement protégée, défendue, à l’abri de tout, auprès de lui que... c’en est un peu humiliant, agaçant, par instants!...

— Parle pour toi! Moi cette sécurité ne serait pas pour me déplaire, je te le jure!

— Il m’a fait ici une vie ouatée, très douce, sans heurts qui rendrait beaucoup d’entre nous follement heureuses. Mais, moi, malgré tout l’amour très tendre que j’ai pour lui, j’éprouve par moments une espèce de regret, de nostalgie...

— La nostalgie du danger, de l’aventure, du drame de tes rêves de petite fille. Eh! bien, merci... Aaaaah!

[Lire la suite page 39]



SUR UNE QUERELLE

par Gerard Monisset.

DEPUIS tantôt un demi-siècle, et à intervalles quasi réguliers, des critiques d'occasion — plus critiques qu'historiens, moins historiens que chroniqueurs des Lettres — affirment catégoriquement l'inexistence d'une littérature canadienne d'expression française.

Avec un luxe imposant de comparaisons boiteuses ou tirées par les cheveux, d'expressions imprécises et d'ingénieuses absences de mémoire, ils prétendent que les milliers d'ouvrages qui ont été publiés chez nous depuis deux siècles ne sauraient raisonnablement former une littérature, qu'il y faudrait un minimum d'humanisme sérieux, de tenue littéraire et de syntaxe, que nos écrivains manquent singulièrement d'aptitudes, tant du côté de l'imagination que de celui de l'expression littéraire, qu'enfin il ne sert de rien de nous battre les flancs puisque la littérature française existe — merci quand même ! — et que nous n'avons rien de mieux à faire que de nous en pénétrer profondément et de rester tranquilles dans notre coin. Car nous n'atteindrons jamais, prédisent des esprits chagrins, ni à la hauteur ni à la perfection formelle des écrivains de la Mère-Patrie.

Que ces éreintements périodiques, que ces violents procès unilatéraux de notre littérature n'aient empêché jusqu'ici aucun écrivain de chez nous de prendre la plume et de noircir consciencieusement du papier, le fait est peut-être regrettable, mais il est notoire ; s'il ne prouve absolument rien en faveur de notre littérature ni contre elle, il semble bien cependant qu'il montre l'inanité foncière de ces accès d'humeur critique, de ces excès d'insulte au vitriol. Sans doute est-il bon, est-il souhaitable de battre sa coulpe — sur sa propre poitrine, bien entendu ; mais pas au point de se démolir. Le jeu de massacre, quand il n'est pas enfantin, est odieux.

A l'instar des générations montantes, nous avons présentement une tendance fâcheuse à tout remettre en question, à recommencer indéfiniment, et avec un sadisme qui s'ignore, le même procès : le procès des hommes qui nous ont immédiatement précédés, même des contemporains. Pour ma part, je n'y verrais point d'inconvénient grave ; j'y verrais plutôt une saine vigilance de l'esprit, à condition de ne pas prendre l'affaire trop au tragique, même de ne pas la prendre au sérieux ; à condition aussi de considérer la chose jugée comme une simple expression d'opinion, discutable — donc comme un non-lieu tout à fait probable.

Des non-lieu de ce genre, l'Histoire en a enregistré un certain nombre par siècle. L'un des plus tapageurs est la longue querelle des Anciens et des Modernes, qui a dressé les uns contre les autres quelques-uns des écrivains les plus illus-

tres du Grand Siècle et qui, en somme, a desservi quelque peu les Lettres par sa violence et ses mauvaises raisons.

En Peinture, la querelle des Rubénistes et des Poussinistes, à laquelle ni Rubens ni Poussin n'ont pris part — et pour cause : ils étaient morts depuis longtemps —, a peut-être fait couler moins d'encre ; mais elle a eu des adversaires aussi redoutables et aussi astucieux les uns que les autres, elle n'a pas manqué d'épisodes grotesques, et elle a favorisé une pratique détestable, l'imitation.

En Musique, le XVIII^e siècle compte deux grandes querelles, qui d'ailleurs sont liées, à un quart de siècle d'intervalle, par le même fil : musique italienne contre musique française. La première est la *Guerre des Bouffons* ; la seconde, la querelle des *Gluskistes* et des *Piccinistes*. Seule la première m'intéresse aujourd'hui à cause de la date où elle a éclaté : 1752. Il est souvent utile d'évoquer les chicanes d'autrefois, quand ce ne serait que pour en souligner l'inutile violence et la déplorable inutilité. En tout cas, il n'est pas hors de propos de rappeler aujourd'hui ce que, il y a deux siècles cette année, Jean-Jacques Rousseau pensait de la musique française ; on verra tout à l'heure qu'il s'est de bonne foi mais lourdement trompé, lui le philosophe, l'écrivain et l'homme de métier — car il était compositeur de musique à ses heures.

A la lueur de ces faits, on pensera peut-être que se trompent également les critiques qui refusent toute existence ou toute qualité à la littérature canadienne, puisqu'il leur manque la dimension même qui faisait défaut au citoyen de Genève : le recul du temps ; puisqu'il leur manque encore la qualité que Jean-Jacques avait négligé d'acquérir : la connaissance profonde du passé.

L'expression même de *Guerre des Bouffons* est impropre. Les Bouffons, dont il s'agit, sont en réalité les chanteurs et acteurs italiens qui, dès les premières années de la Régence, donnent à Paris l'*opera buffa* alors en grande vogue dans la péninsule — c'est-à-dire l'opérette comique, entremêlée de grands airs, de récitatifs et de dialogues parlés.

Le 1^{er} août de l'année 1752, les Bouffons, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ont l'excellente idée de faire leurs débuts sur la scène de l'Académie royale de Musique en interprétant une oeuverette qui avait obtenu un énorme succès à Naples vingt ans auparavant, la *Serva Padrona* — la *Servante maîtresse* — de Giovanni Battista Pergolesi. Cette bluette musicale, troussée avec beaucoup d'esprit, de

De haut en bas : Portrait de François COUPERIN, dit Couperin le Grand (Paris, 1668 — Paris, 1733), claveciniste, organiste et compositeur. Peinture de l'Ecole française conservée au Château de Versailles. — Buste en terre cuite du chevalier Christophe-Willibald Gluck (1774 - 1787), compositeur et rénovateur de l'opéra en France. D'après une oeuvre de sculpteur Antoine Houdon, vers 1774. — Buste en marbre de Jean-Baptiste LULLI (Florence, 1633 — Paris, 1687), compositeur de musique et directeur de l'Opéra à Paris. Oeuve d'Antoine Coysevox, conservée en l'église de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris.

MUSICALE D'AUTREFOIS

de la Société Royale du Canada

vivacité et de sens mélodique, soulève aussitôt l'enthousiasme des amateurs parisiens : à la scène, la *Servante maîtresse* n'a que de fervents admirateurs. Car il y a deux siècles aussi bien qu'aujourd'hui, comment rester insensible à cette chaude bouffée de printemps, à cette mélodie souple et enlevante, à ce mouvement preste, allé, où la basse chantante épouse, tout comme dans l'histoire d'ailleurs, la spirituelle légèreté de la soprane ? Comment n'être pas ravi par tant de fraîcheur, de grâce et de subtilité ?

Aussi bien, n'est-ce pas sur l'oeuvre même de Pergolèse que la discussion s'élève ; c'est sur les symboles qu'elle représente. Oeuvre essentiellement italienne, elle semble faire pièce à l'opéra bouffe de caractère français ; et au moment où Jean-Philippe Rameau, génie de son temps, commence à décliner et même à recevoir des coups — « De jour en jour, confie-t-il à son ami Chabanon, j'acquies du goût, mais je n'ai plus de génie » — la *Servante maîtresse* apparaît comme une sorte de fontaine de jouvence, la source même du renouvellement de la musique française, un parfait modèle à imiter.

Dans cette histoire, les hostilités s'amorcent à la reprise d'un opéra bouffe créé un demi-siècle auparavant, l'*Omphale* du compositeur Destouches. Grimm exhale son italianisme délirant dans sa *Lettre sur Omphale* ; Jean-Jacques Rousseau renchérit dans sa *Lettre à Monsieur Grimm*. En affirmant sa préférence pour la musique italienne, Jean-Jacques en profite pour taquiner Rameau et lui prodiguer des compliments qui sont en même temps des coups d'épingle. Deux ans se passent et, après le triomphe de la *Servante maîtresse*, l'orage éclate ; Jean-Jacques prend à sa charge la gravure et la publication de l'oeuvre de Pergolèse ; Grimm et ses amis bataillent contre l'opéra bouffe français ; et Jean-Jacques Rousseau, après quelques mois de silence, lance dans le public une satire violente et sans nuances, sa *Lettre sur la musique française*.

La querelle couvait depuis près de trois quarts de siècle. Autant par goût personnel que pour se faire bien voir de son protecteur Louis XIV, Jean-Baptiste Lully l'avait suscitée vers l'année 1675 en prenant fait et cause pour la musique française contre la musique italienne. Celle-ci, toute puissante sous Mazarin, avait plié sous l'action volontaire de Baptiste, surintendant de la Musique du Roi, dictateur des sons comme Charles Le Brun l'était des couleurs. Ni Marc-Antoine Charpentier, en dépit de son immense talent et de la sincère admiration du roi, ni André Campra et ses amis italianisants — tel l'éruudit abbé Mathieu, curé de Saint-André-des-Arts à Paris, qui faisait concert dans sa maison

— ni même le grand François Couperin, en dépit de son prestige et de la fraternelle protection de Corelli, n'avaient pu remonter le courant ni réacclimater la musique italienne en France. Et le jour où Rameau entrait en scène avec *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*, surtout *Dardanus*, c'était bien, malgré les récriminations peu fondées des Lullistes, la musique française qui se faisait applaudir à l'Opéra, qui chantait sur toutes les lèvres et qui triomphait.

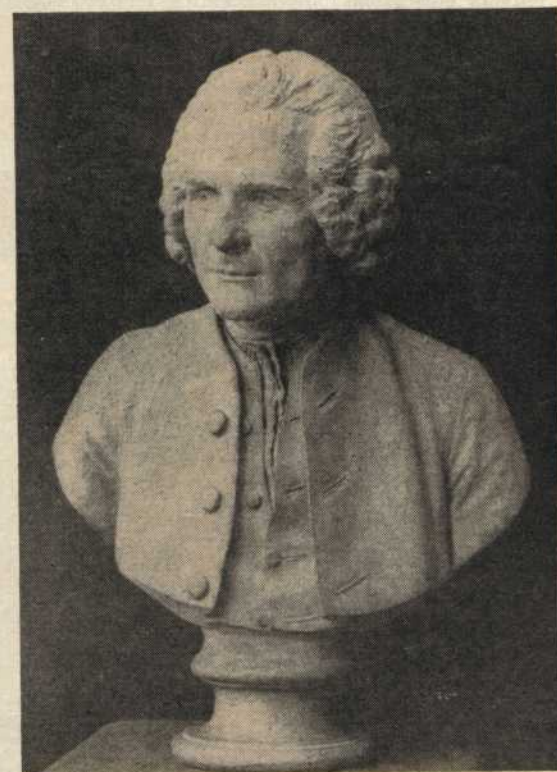
Cependant ce triomphe ne fait pas long feu. La musique française trébuche sur une équivoque ; car, assurent ses ennemis, elle s'écarte de la Nature.

Est-il besoin de préciser que dans l'esprit de Rameau, le mot nature n'a pas le même sens que dans celui de ses détracteurs. Aux yeux de l'ingénieur et savant théoricien de la musique, la nature, loin d'être simple, est terriblement compliquée ; et le monde des sons et des rythmes, vaste univers de subtilités et de contradictions, comporte un si grand nombre de combinaisons et de solutions satisfaisantes, que le compositeur serait blâmable de ne pas les rechercher et de craindre de les mettre en oeuvre. Jean-Philippe Rameau a prêché d'exemple jusqu'à la fin de sa longue carrière ; et il a récolté, en plus des invectives de Grimm et de Rousseau, ces vers médiocres qu'un médiocre esprit n'a pu s'empêcher d'écrire :

*Si le difficile est beau,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau par aventure
N'était que la simple Nature,
Quel petit homme que Rameau !*

L'on voit maintenant quel sens étriqué le mot Nature prend dans l'esprit des premiers Romantiques, notamment dans celui de Jean-Jacques Rousseau ; quel sens conventionnel et confus. La nature, c'est le paysage dépouillé de tous les ouvrages de l'homme ; c'est ce qui se fait naturellement, ce qui devrait se faire, ce qui se comprend sans fatigue, ce qui s'imagine sans peine, ce qui s'énonce sans contradiction ; ou encore, c'est une sorte de conformisme sentimental : suivre la nature, c'est se laisser aller aux bons sentiments, aux instincts généreux, c'est vivre avec simplicité, c'est imiter sur la toile avec des couleurs uniquement ce qu'on voit, c'est composer une mélodie facile et charmante que le premier venu peut assimiler en s'en croyant peut-être l'auteur. Bref, suivre la nature, c'est retourner aux heures heureuses et lointaines de l'humanité primitive.

[Lire la suite page 41]



De haut en bas : Denis DIDEROT (1713 - 1784), écrivain et critique, l'un des fondateurs de l'*Encyclopédie*. Portrait par Honoré Fragonard, vers 1760. — Jean Philippe RAMEAU (Dijon, 1683 — Paris, 1764), compositeur. Buste en marbre par Jean-Jacques Caffieri, 1760. — Jean-Jacques ROUSSEAU (1712 - 1778), philosophe, écrivain et compositeur de musique. Buste de Houdon, collection de l'Institut de France. — Les illustrations de l'article de Gérard Morisset sont de l'Inventaire des Oeuvres d'Art (P.Q.).

Comment se déroule un conclave

Pour la première fois dans l'histoire, le monde saura, par l'image, comment les cardinaux procèdent à l'élection d'un Pape. — La Chapelle Sixtine reconstruite en studio pour un film qui raconte la vie de Pie X

POUR LA PREMIÈRE FOIS, dans l'histoire du cinéma, un Conclave sera porté à l'écran dans la vie de Pie X qui se tourne en ce moment à Rome. Deux conseillers du Vatican suivent de très près la réalisation du film pour laquelle la chapelle Sixtine elle-même a dû être reconstruite en studio, afin de ne pas abîmer les fresques de Michel-Ange. Les scènes du Conclave qui vit l'élection de Pie X — Conclave auquel prirent part 63 cardinaux, — ont été notamment d'une fidélité rigoureuse : de la robe des cardinaux aux 63 encriers qui servirent à remplir les bulletins électoraux eux-mêmes.

Le choix des interprètes a été particulièrement difficile, les réalisateurs voulant que la ressemblance avec les personnages auxquels ils s'identifiaient — et en particulier avec Papa Sarto, nom de Pie X, fût aussi parfaite que possible.

Après de longues recherches, un acteur de théâtre de l'Italie septentrionale, Enrico Vidon, assez peu connu, fut choisi pour incarner Pie X. Par ailleurs, le rôle du célèbre cardinal Merry del Val, Secrétaire d'Etat au Vatican sous Pie X, fut confié à l'acteur italo-américain Tullio Carminati. Isa Miranda prend également part au film sous les traits d'une pécheresse qui implore le pardon du Pape.

Le metteur en scène est Umberto Scarpelli, peu connu par le grand public, mais très apprécié dans les milieux cinématographiques pour avoir été l'assistant de Camerini, Blasetti et De Sica.

Le régisseur (Umberto Scarpelli) dirige la scène du Conclave qui vit l'élection inattendue de Pie X. C'est le Vatican lui-même qui a réglé les moindres détails de cette scène, d'une exactitude rigoureuse.



Une reproduction parfaite et grandeur nature de la chapelle Sixtine du Vatican, telle que reconstituée dans un studio de Rome. L'illusion, comme on le voit, est complète. Rien n'y manque, pas même les fresques de Michel-Ange.

Aussitôt les intérieurs achevés, le film se transportera en extérieurs à Venise où Pie X fut Patriarche avant d'être élu Souverain Pontife, et à Trévise où il passa une partie de sa jeunesse.

C'est grâce d'ailleurs au concours d'un groupe de

financiers de Trévise — qui ont voulu honorer la mémoire de Pie X après sa canonisation — que « Les Hommes ne regardent pas le ciel », tel est le titre du film historique qui a pu être réalisé et que nous verrons au Canada.

Le Pape Pie X, tel qu'on le verra dans le film inspiré de sa vie. C'est la première fois que le Vatican permet de porter à l'écran la vie d'un Pape.





Le neurocalomètre est un appareil extrêmement sensible permettant de déceler les plus légers écarts de température des nerfs.

Dès que l'on tourne le dos à la médecine officielle, pour une raison ou pour une autre, l'on se trouve en présence d'une multitude de guérisseurs qui proclament à l'envie que leur technique est la meilleure. On n'a que l'embarras du choix pour se faire soigner en dehors des méthodes routinières...

Il faut bien le dire, n'en déplaise à certains, beaucoup de ces guérisseurs ne sont que des charlatans exploitant à fond le crédulité humaine sous une forme peu élégante, pour ne pas dire plus. Tous ne sont cependant pas aussi dénués de scrupules. Il en est parmi eux, parmi ces « médecins-sans-diplôme » qui obtiennent des résultats probants là où la Faculté s'est déclarée impuissante.

Prenons, par exemple, la « chiropractie ». Cette méthode est approuvée dans certains pays, tolérée ou même tout simplement défendue dans d'autres. Ils sont dix, en France, à pratiquer cette nouvelle science, et tous les dix connaissent une affluence considérable de malades qui mettent en eux leur dernier espoir.

La « chiropractie » est une méthode spéciale de massage dont la technique consiste à effectuer des pressions manuelles sur les vertèbres afin de dégager, de « débloquer » plutôt, les nerfs rachidiens.

Nous avons été rendre visite à l'un de ces dix chiropracticiens, et bien entendu nous avons choisi le plus connu, le plus célèbre d'entre eux aussi, M. Gaston Gross, qui pratique dans un quartier voisin de l'Opéra, à Paris.

La chiropractie est interdite en France, c'est ce qui a valu à Gaston Gross de passer neuf fois déjà en correctionnelle, malgré les témoignages innombrables de patients qui attestent hautement leur guérison. Mais la loi est la loi, et en attendant le « Statut des guérisseurs » le chiropracticien attend la dixième convocation. En attendant ce jour il continue à pratiquer...

Gaston Gross a découvert cette thérapeutique révolutionnaire en tant que patient. Malade depuis l'enfance, nous a-t-il dit, je dois la santé à la Chiropractie.

Il nous explique aimablement que ce nouveau moyen de guérir est en réalité connu depuis longtemps déjà, puisque c'est en 1895 que l'Américain Palmer, par le plus grand des hasards, fit sa découverte. Palmer habitait alors à Davenport dans l'Iowa et avait à son service un domestique nègre atteint de surdité précoce. On ne sait trop comment mais il arriva à penser que l'infirmité de son domestique provenait d'un déplacement des vertèbres cervicales occasionnant le blocage des nerfs auditifs. Il essaya donc de redresser ces vertèbres par de simples pressions manuelles.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en constatant quelques jours plus tard que sa thérapeutique avait pleinement réussi!

Dès lors Palmer entreprit expérience sur expérience. Il les vit pour la plupart couronnés de succès. Il baptisa sa découverte du nom de « chiropractie ».

Depuis lors il a fait souche, puisqu'à l'heure actuelle il n'y a pas moins de 25,000 chiropractors aux U.S.A. Ces chiropracticiens travaillent dans des cliniques équipées selon les derniers perfectionnements de la technique moderne. Dans certains Etats mêmes ils jouissent de l'appui des autorités.

La théorie des chiropracticiens est séduisante...

La théorie des chiropracticiens est très simple et c'est ce qui la rend, sans doute, aussi séduisante...

Tout ce que le corps humain enregistre comme sensations, nous dit M. Gross, est retransmis au cerveau par les nerfs passant dans la moelle épinière. De ce fait, le moindre accident, la moindre lésion, survenant aux vertèbres risque de coincer l'un de ces nerfs et provoque de ce fait des troubles dans l'organisme. Suivant le nerf atteint, ce sera telle ou telle partie du corps qui en pâtira.

Et c'est ici qu'intervient le chiropracticien. Il va tenter tout simplement de

LA CHIROPRACTIE A SES ADEPTES ENTHOUSIASTES

En France, bien qu'interdite, la chiropractie a ses partisans et ses défenseurs, au même titre que les radiesthésistes et autres guérisseurs.

remettre la ou les vertèbres atteintes à leur place primitive par simple pression manuelle, donc sans opérations, piqûres, etc...

Ce système, nous dit encore M. Gross, offre l'avantage inappréciable d'attaquer non pas le mal lui-même, mais l'origine du mal.

Pour procéder, le chiropractor commence par examiner à l'aide d'un stéréoscope, qui lui permet de voir en relief, les radiographies de la colonne vertébrale que lui soumet le patient et essaye de localiser l'endroit où la vertèbre s'est déplacée.

Le malade se couche ensuite à plat ventre et le chiropracticien d'un mouvement preste du poignet remet la vertèbre à la place qu'elle n'aurait jamais dû quitter... C'est tout et, comme vous le voyez, c'est très simple.

La chiropractie n'est pas une panacée universelle.

Le chiropracticien affirme aussi que la plupart des maladies connues dérivent tout simplement d'une sub-luxation vertébrale. Il vous suffit de faire une chute malencontreuse, de recevoir un choc même léger pour occasionner la maladie.

Bien entendu, nous dit M. Gross, il ne faut pas venir nous demander de guérir un eczéma parvenu au terme de son évolution, ou de faire repousser un membre amputé, il est des cas qui échappent forcément à notre action, mais ils sont rares, très rares même.

J. H. GILBERT.



A l'aide d'un stéréoscope, le chiropracticien examine les radiosopies que lui soumettent ses clients. — Ci-contre : M. Gross photographié ici devant une autre photographie que l'on aperçoit au mur, souvenir d'une réunion de chiropracticiens aux E.-U. Ils y sont en nombre assez impressionnant, n'est-ce pas ?

La MADONE du vitrail

« PASSE-MOI LE PLAT qui est sur la desserte, Arsène... Tu dors, ou tu es sourd ?

Ledit Arsène somnolait en effet, oubliant le réchaud d'argent qu'il avait pour mission de nettoyer. Il se dressa d'un bond, gêné d'avoir été pris en défaut. Cependant il protesta :

— T'as pas besoin de crier comme ça... quoi que tu en dises, je ne suis pas sourd.

Et remettant à sa femme la pièce demandée, il ajouta :

— D'abord, tu vas bien finir toute seule ; j'ai à faire ailleurs.

— Pas possible ! s'exclama Thérèse. Et le nettoyage, qui va l'achever ?

Arsène passa son index sur la table au vernis impeccable de la salle à manger, et le montrant vierge de toute poussière, il répondit narquois :

— Il n'y a pas besoin d'être deux, à moins qu'un de nous ne s'occupe à salir.

Comme Thérèse allait protester, Arsène, décidément en forme ce jour-là, continua :

— Tu ne trouves pas que c'est ridicule de faire un pareil truc chaque samedi, alors que tout brille ?

— C'est l'habitude ici.

— L'habitude ! Laisse-moi rire. On nettoie tous les jours de la semaine et tu veux remettre ça en plus grand le samedi. Moi, j'en ai assez.

Ce disant, Arsène, dédaignant la discussion, se dirigea vers la cuisine, cependant que furieuse, Thérèse descendait de l'escabeau sur lequel elle était juchée pour mettre de l'ordre dans le buffet.

Les protestations du vieux domestique étaient en réalité bien fondées, car dans la grande pièce aux murs lambrissés de chêne, il n'était pas un objet qui ne fût entretenu et reluisant, suivant toutes les règles d'une économie domestique bien organisée.

C'était bien là un spécimen d'intérieur bourgeois traditionnel, dénotant par la recherche de son ameublement une fortune certaine, un milieu social élevé, mais aussi une absence de fantaisie et de gaîté qui rendait oppressante une atmosphère où la lumière était parcimonieusement mesurée, ne pénétrant qu'à travers une sorte de verrière en forme de « bow window » et tamisée encore par des rideaux de velours incomplètement écartés.

Trois coups tintèrent à la vieille horloge.

— Trois heures ! s'exclama Thérèse. Et la blanchisseuse qui n'arrive pas avec le linge ! M. Patrice va rentrer et il ne trouvera pas une seule chemise de soie. Il va crier !

— Eh bien ! il criera, riposta Arsène, très calme.

Thérèse semblait avoir oublié son nettoyage. A cet instant, des coups sourds venant du côté de la cuisine interrompirent la discussion.

— C'est à la porte de service, dit Arsène ; la sonnette ne marche pas. Ce doit être ta blanchisseuse.

— Eh bien ! va voir... Fais-la entrer ici et puisque tu veux te promener, va me chercher les oeufs que j'ai retenus chez Mme Charley ; je veux faire un entremets et je n'ai que le temps.

Enchanté d'avoir une occasion d'aller prendre l'air, Arsène de son pas nonchalant, traversa l'office et vint ouvrir la porte donnant sur l'escalier de service. Il se trouva en face d'une jeune fille de vingt à vingt-deux ans, qui portait un panier rempli de linge.

— Ah ! Lucienne ! dit-il. Vous arrivez bien. Thérèse se faisait déjà du mauvais sang. Elle vous attend dans la salle à manger. Vous m'excuserez, j'ai à sortir.

— Je suis un peu en retard, c'est vrai. Pourtant, il n'est guère que deux heures et demie, répondit la jeune fille en entrant en coup de vent dans la salle à manger.

Thérèse, qui achevait de ranger l'argenterie, l'accueillit par ces mots :

— Deux heures et demie ! Tu peux dire trois heures passées. Où étais-tu encore ?

Lucienne posa son panier à terre. Elle ne paraissait nullement troublée. C'était un beau brin de fille respirant santé et bonne humeur.

— Pensez-vous, Madame Thérèse, que je vais vous raconter mes secrets. Le dimanche seulement, je suis en veine de confidences... et c'est aujourd'hui samedi.

Elle riait, cherchant le regard de son interlocutrice.

— Oui, répondit celle-ci, et d'abord je sais bien que ce n'est pas à une vieille comme moi que t'irais raconter tes petites histoires.

— Vieille !... Mais vous n'êtes pas vieille, Madame Thérèse.

— Dame ! je vais sur mes cinquante-six quand même ; ça compte. Et il va y avoir vingt-trois ans que je suis en service chez le conseiller Larsac, avec Arsène. C'est un bon bail.

Elle campa ses poings sur ses hanches. Grande, douée d'un embonpoint qui menaçait de devenir excessif, elle dominait la frêle Lucienne dont les yeux se levaient vers elle avec quelque timidité.

Cependant, Thérèse n'avait, en dépit de sa stature, rien d'une virago. Son visage aux traits irréguliers, aux joues rebondies et colorées, s'éclairait de deux yeux aux prunelles grises dont le regard exprimait la plus grande bonté.

[Lire la suite page 20]

*Le visage ne serait qu'un
masque trompeur si les
yeux ne s'avéraient le fidèle
truchement de l'âme . . .*

Notre roman
d'amour
par
Annie et
Pierre Hot

LES ENGOULEVENTS, DES "GARDIENS DE NUIT"

par Marcelle Lepage-Thibaudeau



L'Engoulevent d'Amérique ne construit pas de nid. Ses petits naissent sur des rochers ou sur les toits. Quant à l'Engoulevent criard, il niche à terre dans les taillis ou sur le parterre de la forêt, au milieu des feuilles mortes. Photo Hugh M. Halliday, naturaliste canadien.

AU CREPUSCULE, quand les oiseaux qui ont rudement besoin tout le jour dans les grands arbres, dans les taillis, sur les plantes, à la recherche de proies dont ils se nourrissent, eux et leurs nichées, rentrent au nid et que, fourbus mais satisfaits, ils adressent au Créateur, leur belle prière surprise un jour par un poète attentif :

« . . . Dieu des petits oiseaux ! . . . »

.....
 Merci de ce beau jour, de la source où nous bûmes
 Des grains qu'ont épluchés nos becs minutieux . . . »

D'autres oiseaux s'élancent dans le ciel pour remplacer leurs frères dans la chasse abandonnée : ce sont les Engoulevents.

Mystérieux personnages, ils se cachent durant le jour, mais à la brunante, ils s'emparent de l'espace. Ont-ils été promus par le Créateur gardiens de nuit des jardins, des prairies et des bois ? Alors, ils s'acquittent de leur tâche avec une étonnante agilité, une extraordinaire vigueur, se partageant la campagne et la ville.

Voici l'Engoulevent d'Amérique, le citadin. Il a commencé sa ronde et c'est pourquoi vous entendez ce cri guttural très caractéristique qui signale sa présence au-dessus des toits des maisons, de la cime des arbres des jardins et des parcs : « Pi-i-it, pi-i-it ». A cause du serein, il a enveloppé son corps menu dans une ample et très épaisse pelisse grise et blanche d'où émerge une opulente barbe. Vous l'avez aperçu peut-être déjà, mais vous l'avez pris pour une chauve-souris qui se promène également à la tombée du jour. Cependant la chauve-

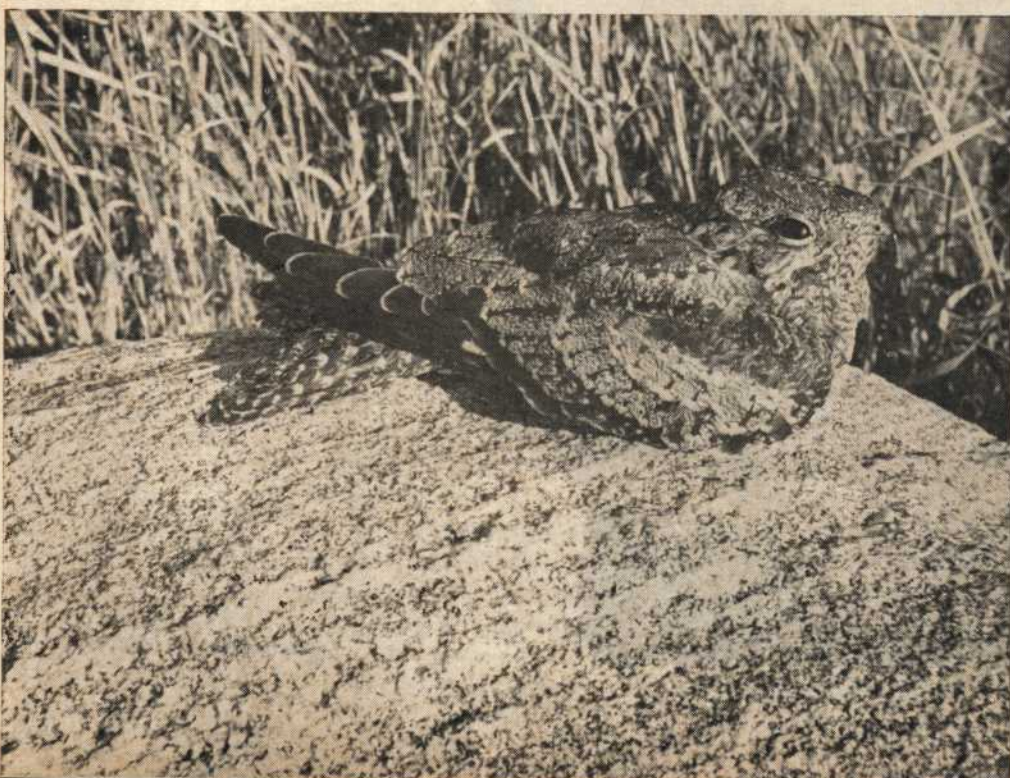
souris tournoie silencieusement au-dessus de nos têtes, tandis que notre personnage lui, est un bavard qui clame à tous moments son enthousiasme. Car elle est palpitante la chasse aux insectes dans les ciels d'été, et occasion de tant de bravades et de victoires. C'est par centaines que s'enfourment dans son bec largement fendu, garni de poils raides, véritable piège mouvant, hannetons, fourmis ailées, scarabés, papillons de nuit et maringouins. Parce que les maringouins constituent une partie importante de ses festins, on a surnommé l'Engoulevent le « mangeur de maringouins ». Et, parce qu'il chasse en volant, tout comme les Hirondelles, on l'a aussi appelé « Hirondelle de nuit ».

Mais d'où vient le nom d'Engoulevent ? Ce mot signifie « manger le vent ». Il arrive à cet oiseau d'avoir la fantaisie de se laisser descendre brusquement du haut des airs, vers le sol comme un avion qui pique du nez, peut-être pour attraper une proie qui se dérobe. Cette chute produit un son mat et vibrant qu'autrefois on croyait causé par l'entrée du vent dans sa gorge béante. Aujourd'hui, on sait que ce bruit se fait plutôt dans les plumes des ailes.

Les parents Engoulevents ne construisent pas de nid. La femelle dépose ses deux oeufs blancs tachetés de gris sur des rochers ou sur les toitures de gravier des maisons de nos villes. A cause de leur coloration, la couveuse et les oeufs, se confondent si bien avec les cailloux que bien malin celui, homme ou animal, qui peut les y déceler. C'est la façon des Engoulevents de se protéger contre leurs ennemis. Dans cette famille on pratique depuis toujours l'art du camouflage.

L'Engoulevent criard, cousin de l'Engoulevent d'Amérique, est un forestier, un campagnard. Il niche à terre dans les taillis ou sur le parterre de la forêt, au milieu des feuilles mortes, des aiguilles roussies des conifères. Déposés là, les oeufs blancs mouchetés brun, tachetés de jaune et de violet, sont aisément confondus et demeurent invisibles à tout regard. La femelle est-elle surprise par quelque indiscret, elle traîne de l'aile devant lui et, par son stratagème, entraîne le curieux loin du lieu où se trouve sa progéniture. Comme son cousin l'Engoulevent d'Amérique, l'Engoulevent criard commence sa ronde au crépuscule en clamant son cri bizarre dans lequel les Anglais croient reconnaître les syllabes suivantes : « Whip-poor-will », et les Français, « Bois-pourri ».

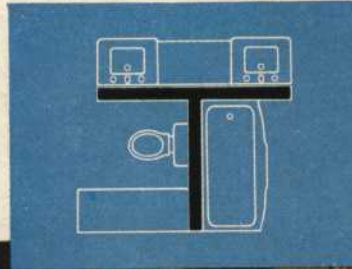
A cause de ses habitudes nocturnes et de sa présence autour des troupeaux, on a cru, naguère, qu'il tétait les chèvres. De là à l'appeler du nom suggéré par son prétendu méfait, il n'y avait qu'un pas. [Lire la suite page 40]



Le nom d'Engoulevent (manger le vent) lui vient du son que font ses ailes quand il descend en flèche vers le sol, tel un avion, pour attraper une proie. (Photo Halliday).

Une idée nouvelle,
pratique et sensationnelle...

Salle de bain en "T"



Vue du côté opposé à celle ci-dessous, montrant l'emplacement discret des w.-c.



pourvue d'appareils CRANE
brillants... durables... d'entretien facile

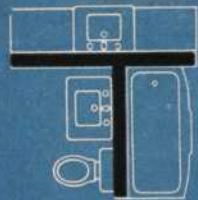
L'idée est simple et si logique! Le plan en "T" divise la pièce en trois — et résout le problème des "embouteillages" familiaux du matin.

Pensez aux nombreuses applications de ce plan... à ses multiples possibilités décoratives!

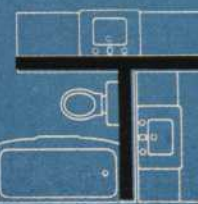
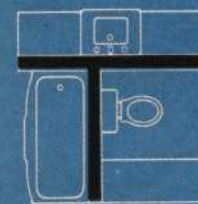
Mais, quels que soient vos plans — que vous songiez au plan en "T" ou que vous préférerez

le plan ordinaire — la seule source sûre où vous procurer vos appareils reste la même: l'assortiment CRANE. Vous y trouverez baignoires, w.-c. et lavabos de tous modèles, de tous genres et de tous prix, en un choix de couleurs pouvant s'harmoniser avec votre décoration intérieure. Consultez un entrepreneur en plomberie et chauffage.

(Ci-dessus) Toute la famille tient dans un "T". Remarquez les portes coulissantes permettant de fermer chaque section. Les appareils sont ici du groupe "Criterion".



Voici trois autres applications du plan en "T".



CRANE LIMITÉE

Siège social: 1170, square
Beaver Hall, Montréal
6 usines et 18 succursales
au Canada

Pour toute demeure... pour tout budget... **CRANE** ...les appareils sanitaires préférés!

*Seule une cigarette fraîche
peut être vraiment douce...*

fumez des **SWEET CAPS**

...elles sont toujours

**VRAIMENT
FRAÎCHES !**

BOUT LIÈGE ou UNI



LA MADONE DU VITRAIL [Suite de la page 16]

Tout en parlant, les deux femmes tiraient des piles de linge. Au passage, Thérèse les examinait.

— Ça y est... encore une chemise brûlée ! Il est terrible, ce garçon !

Pendant quelques minutes, ce fut le silence. Soudain, dans l'antichambre proche, une sonnerie vibra et fit sursauter les deux femmes.

— Allons, bon ! s'exclama Thérèse, le téléphone, maintenant ! Et Arsène qui n'est pas là... Continue à compter, je reviens.

Elle se dirigea, en marmonnant vers le long couloir qui conduisait au bureau de Maître Etienne Larsac, conseiller à la Cour des Comptes.

Quand elle eut décroché le récepteur, elle retrouva cependant une voix presque aimable pour signaler sa présence :

— Allô ! oui... c'est la cuisinière... oui, c'est Thérèse... Qui est-ce qui parle ?... Oh ! vous !... Mais vous n'êtes donc pas encore dans le train ? Non, on n'a pas reçu de télégramme... Bien sûr, je comprends que vous ne rentrez pas...

tenue de sortie et vous la porte chez votre tailleur, rue Saint-Honoré... Ah ! là, là, quelle manigance que vous me faites faire... Si Monsieur apprend ça... Eh ! je ne suis pas si sotté... Non, Mademoiselle est chez la générale Marchal, à Auteuil... Oui, oui, entendu... Vous serez là demain à midi ?... A huit heures du matin à bon... Vous avez fait télégraphier ?... Vous pensez à tout... Au revoir... Mais puisque je vous dis que c'est entendu...

Avant de nouveau raccroché le récepteur, Thérèse secoua la tête.

— Il a des tours pendables dans son sac, ce garçon. On le croit à Chartres, et il n'a pas quitté Paris. Elle avait raison, la petite.

Néanmoins, quand elle eut rejoint la jeune blanchisseuse, Thérèse s'empressa d'expliquer à sa manière :

— C'est un client de Monsieur... Comme s'il ne pouvait pas téléphoner à un autre moment. Il me dit des choses auxquelles je ne comprends rien... Allons, as-tu tout contrôlé ?

— Oui, il manque une taie d'oreiller, mais je ne sais où elle est. Je vous l'apporterai lundi.

Debout près de la porte ouverte sur le grand salon, Lucienne jetait un coup d'oeil admiratif sur les merveilles qui s'offraient à ses yeux.

Cette pièce, elle aussi, était un parfait échantillon du conventionnel style bourgeois. Très beau et très homogène, avec son ameublement Empire dont rien ne venait rompre l'ensemble parfait. Mais là encore, les rayons lumineux dispensés par les trois fenêtres ne pénétraient qu'à peine. Des stores et des rideaux de soierie raréfiaient encore ce que laissaient passer les hautes vitres divisées en petits carreaux.

Si luxueux que fût ce salon, une impression glaciale s'en dégageait. Il semblait que les voix dussent s'y faire sourdes et les rires s'arrêter au seuil.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Thérèse à la jeune blanchisseuse.

— Tout ça, répondit celle-ci. C'est magnifique.

— Oui. Et tu voudrais bien vivre là-dedans.

Lucienne se retourna d'un bond.

— Je vais sans doute vous surprendre, Madame Thérèse, mais ma réponse sera : non. Brr ! j'en ai le frisson... C'est beau, mais Dieu qu'il fait sombre et triste ici ! Certes non, je ne voudrais pas y vivre ; j'aime mieux ma petite chambre claire, au septième. Je me demande comment M. Patrice peut s'y plaire, lui qui a l'air si gai.

Un court moment, Thérèse garda le silence. Peut-être ne s'attendait-elle pas à une telle appréciation. Enfin elle avoua :

— Il ne nous dit pas s'il se plaît, bien sûr. C'est sa maison, il faut bien qu'il y vive.

Elle coupa aussitôt, comme si elle craignait de laisser échapper toutes les pensées qui, soudain, lui venaient à l'esprit.

— Donne-moi ta note que je te règle. Je n'aime pas mettre une semaine sur l'autre.

Ensemble, les deux femmes regagnèrent la cuisine.

Thérèse avait hâte d'être seule. Elle voulait exécuter les ordres de son jeune maître, et le temps pressait. Aussi eut-elle vite fait de verser entre les mains de la jeune blanchisseuse le montant de sa facture. Puis elle la reconduisit à la porte de service. Comme elle allait l'ouvrir, Arlette la poussa du dehors. Il tenait à la main un télégramme.

— Tiens, dit-il à sa femme, ce doit être de M. Patrice.

Thérèse prit le petit bleu et machinalement jeta les yeux sur l'adresse en disant :

— Ma foi, ça se pourrait ; il a dû être retenu ce soir là-bas.

Mais oui, je suis seule... Attendez une minute.

Et posant le récepteur sur le bureau, Thérèse alla fermer doucement la porte. Quand elle eut repris le contact, elle demanda :

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?... Non, Arsène est sorti mais il va revenir tout de suite... Oui, j'entends... Vous porter votre habit ?... Où ça ?... Rue Saint-Honoré ?... Mais alors, vous êtes à Paris ?... Non, personne ne m'entend, puisque je suis toute seule... Je comprends, bien sûr, que vous êtes à Paris et que vous ne rentrez que demain matin... Il faut qu'Arsène vous prépare votre

Et prenant congé de la blanchisseuse, elle ajouta :

— Au revoir, Lucienne, et à lundi.

La porte à peine refermée, Arsène enchaîna :

— J'ai eu une douzaine d'oeufs; elle ne voulait m'en donner que six, mais...

Il s'aperçut alors que sa femme ne l'écoutait pas. Elle avait regagné la salle à manger. Au même moment, il s'entendit appeler et la rejoignit.

— C'est sûrement un télégramme de M. Patrice, expliqua-t-elle. Il vient de me dire qu'il ne rentrerait pas et qu'il avait télégraphié.

— Il « t'a dit » ?

— Oui, il a téléphoné tout à l'heure. Il faut que tu lui portes son habit chez son tailleur, rue Saint-Honoré... Il l'y fera prendre à six heures.

Arsène regardait tour à tour sa femme et le télégramme. Devinant ses pensées, Thérèse précisa :

— Oui, il est à Paris.

— Ah! je comprends, dit Arsène, il veut faire la fête avant de regagner la maison.

— Il n'est pas allé à Chartres, il a fait télégraphier par un ami, il avait quelque chose à faire à Paris, qu'il m'a dit.

Arsène ricana.

— Oh! sûr qu'il a toujours quelque chose à faire à Paris, M. Patrice. Enfin, ça ne nous regarde point.

Un quart d'heure plus tard, Arsène s'en allait portant la petite mallette, heureux au fond d'être une fois de plus le complice de ce qu'il appelait « les fantaisies » de M. Patrice.

Seule, maintenant, Thérèse ruminait ses pensées, et dans son esprit se forgeait tout un roman. Pour elle, seule une femme devait retenir Patrice à Paris. Elle se remémorait les discussions entre le père et le fils : le premier, austère et froid, intransigeant sur la discipline, et le second toujours gai, tapageur, supportant malaisément la rigide tutelle paternelle.

Patrice avait deux ans quand Thérèse épousa Arsène déjà valet de chambre chez les Larsac, et entra elle-même dans la maison comme cuisinière. Elle aimait les enfants et espérait bien qu'un jour elle pourrait aussi avoir à chérir un bébé bien à elle. Hélas! ce bonheur lui fut refusé. Aussi s'attachait-elle chaque jour davantage à l'enfant de ses maîtres.

Patrice Larsac avait maintenant vingt-cinq ans. Jeune avocat ayant déjà obtenu quelques succès de prétoire, joli garçon, riche, intelligent, il avait tout pour être heureux...

L'était-il réellement ?

Cette question tenailla Thérèse toute la soirée et toute la nuit. Elle ne l'avait pas encore résolue le lendemain matin vers huit heures, lorsque l'objet de son souci vint la surprendre, alors qu'elle préparait le petit déjeuner.

— Ah! s'exclama-t-elle, vous voilà enfin!

Patrice avait déposé à terre sa valise, et en guise de réponse il dit à voix basse :

— J'ai laissé ma petite mallette chez la concierge. Dis à Arsène d'aller la prendre. J'avais peur de tomber dans le paternel, tu comprends ?

— Monsieur n'est pas encore sorti de sa chambre.

— Et tante Mathilde ?

— Mademoiselle est à la messe.

— C'est parfait, J'ai faim; peux-tu me servir tout de suite ?

— Bien sûr. Vous allez peut-être vous reposer un peu...

Patrice était déjà parti; elle le rejoignit dans sa chambre, tout au fond d'un long et sombre couloir.

Au moment où Thérèse pénétrait dans la chambre, Patrice ouvrait la fenêtre. Il s'exclama :

— Ah! ma bonne Thérèse! Aujourd'hui va être un jour mémorable pour moi.

Plus bas il ajouta :

— Et pour d'autres aussi.

Il souriait. Et Thérèse, qui le connaissait, devinait qu'il y avait quelque anguille sous roche. Pour elle, esprit simpliste volontiers romanesque, il ne pouvait s'agir que d'un mariage.

— Pourvu, dit-elle, suivant son idée, que vous ne fassiez pas une bêtise...

Patrice avait déjà commencé à se déshabiller; il se retourna brusquement.

— Une bêtise! Pourquoi dis-tu cela ?

— Dame! si par hasard vous aviez l'intention de vous marier.

Il éclata de rire.

— Tu deviens bien imaginative, ma vieille Thé. Où as-tu pris que j'allais me marier? Je suis si heureux comme ça!

Le visage de Thérèse s'éclaira.

— Vrai? Vous êtes heureux ici ?

L'attitude de la vieille servante commençait à intriguer Patrice. Il s'approcha d'elle.

— Quelle pensée te passe donc par la tête? demanda-t-il.

Thérèse, gênée, ne savait que répondre.

— Je me demande parfois si cette maison n'est pas triste pour un jeune homme de votre âge. Le soleil, pour ne parler que de cela, doit bien vous manquer.

Emu au fond de cette nouvelle marque d'affection, Patrice prit Thérèse aux épaules et l'embrassa.

— Ma bonne Thé, dit-il, oui le soleil m'a beaucoup manqué ici. Et pourtant c'est dans cette petite chambre sombre que s'est peut-être décidé mon avenir. Tu sauras tout tantôt; c'est au déjeuner que je dois informer mon père de certains projets. Pour lui, ce sera une grosse déception. Aussi, soigne ton menu afin de le mieux disposer à m'entendre.

Comme il apercevait encore une ombre sur le visage de sa dévouée servante, il l'embrassa de nouveau.

— Va, dit-il, n'aie aucune crainte. Si le soleil m'a fait défaut dans cette maison, j'ai su me le procurer ailleurs.

Et sur cette phrase énigmatique il entra dans la salle de bains, laissant Thérèse plus intriguée que jamais.

II

Le déjeuner s'achevait et le service, toujours protocolaire chez les Larsac, avait dispensé Patrice de raconter son voyage.

Le repas enfin terminé, on passa dans le bureau de M. Larsac, où selon la coutume Arsène venait d'apporter le café. De plus en plus préoccupé, Patrice se laissa tomber dans un fauteuil, tandis que Mlle Mathilde remplissait les tasses. Tout en choisissant un cigare, Me Larsac interpella son fils :

— Alors, mon enfant, as-tu gagné ton procès ?

A cette question directe, le jeune homme eut un sursaut, comme s'il venait de s'évader d'un rêve absorbant. Il eut un regard vers son père. Puis, faisant fi des préliminaires, soucieux avant tout d'en finir, il déclara :

— Je n'ai pas plaidé. Je ne suis même pas allé à Chartres.

Me Larsac tira une bouffée du cigare qu'il venait d'allumer et fixa son fils d'un air sévère. Nul doute qu'il ne prit cette réponse pour une plaisanterie tout au moins déplacée.

Déjà Patrice continuait :

— J'ai beaucoup de choses à vous dire, père, mais il vous faudra avoir la patience de m'écouter un peu longuement.

Ce disant, incapable de maîtriser son énervement, il s'était levé. Jamais encore le contraste n'avait paru plus frappant entre le père et le fils,

“Secouez votre beauté somnolente!”

dit Yvonne de Carlo



Le Cold Cream Woodbury nettoie plus à fond

“Tant de femmes ont une beauté naturelle... et qu'en font-elles? Elles la laissent sommeiller sous un vieux maquillage!” dit Yvonne de Carlo. Il faut déloger saleté et maquillage. Un nettoyage ordinaire ne suffit pas, mais le Cold Cream Woodbury au Penaten y réussit!



Penaten agit par magie

Grâce à Penaten, les riches huiles nettoyantes de Woodbury pénètrent plus profondément dans les pores que les autres crèmes. Votre papier-mouchoir enlève plus de saleté et votre épiderme devient tellement plus doux!



vous serez ravissante

“Votre teint paraîtra plus jeune, plus frais”, dit Yvonne de Carlo, vedette de “SCARLET ANGEL”, film U-I en technicolor. Essayez le Cold Cream Woodbury à base de Penaten! 23¢, 45¢, 78¢, \$1.15.



Le secret d'une chic coiffure:

BROCHES A CHEVEUX

SOLO



Les broches à cheveux SOLO* sont plus longues et tiennent mieux. Que vos cheveux soient courts ou longs, mouillés ou secs, ils resteront en place et ne vous causeront jamais d'ennuis. La "prise" des broches à cheveux SOLO, faites du meilleur acier flexible, peut durer indéfiniment. Pour faciliter votre mise en plis, exigez toujours les "SOLO." 10¢ ou 25¢ la carte. Aux magasins à rayons, pharmacies, bazars.

SOLO PRODUCTS LTD., 1820, rue Gifford
Montréal, 34. Que.

*Trade Mark Reg. in Canada

qu'en cette minute où, face à face, ils s'affrontaient.

Me Larsac avait cinquante-cinq ans. Sa haute taille, sa large carrure, dégageaient une impression de force. Le visage, sans être laid à proprement parler, était fait de traits heurtés. Aucune chaleur ne se dégageait des yeux à demi recouverts de lourdes paupières et cerclés de lunettes d'écaïlle.

Le moral chez Me Larsac répondait au physique. Eloigné de toute vie active, se complaisant uniquement dans ses fonctions sévères, dédaignant toute conversation superficielle, il demeurait la plupart du temps silencieux et taciturne. Ses rapports avec son fils restaient donc toujours distants et aucune intimité véritable n'existait entre ces deux êtres, habitant sous le même toit et dont chacun avait sa vie intérieure ignorée de l'autre.

Fort beau garçon, grand, musclé, le corps assoupli par la pratique des sports, élégant avec mesure et parfaitement distingué, il ne pouvait passer inaperçu et il était en effet très remarqué. Succès mérité, d'ailleurs, par les qualités morales répondant aux séductions physiques. Elevé dans un milieu de haute respectabilité, surveillé par des éducateurs dignes de leurs fonctions, il avait appris très jeune ce que devait être un Larsac, c'est-à-dire un homme honnête et juste, mettant au-dessus de tout l'honneur et le devoir.

Stagiaire chez un maître du barreau, Patrice avait plaidé avec succès quelques affaires lui donnant un avant-goût de la gloire dont il recueillait les miettes. Aussi Me Larsac passait-il sur ce qu'il appelait les « fantaisies » de Patrice. Il ne s'attardait pas au trouble de la surface, sachant le fond réellement sérieux, loyal et bâti sur le roc.

Néanmoins ce jour-là il prenait soudain conscience que quelque chose de grave s'était passé. Tout dans l'attitude de son fils le faisait pressentir. Machinalement il se tourna vers sa soeur. Celle-ci, sa tasse de café à la main, semblait changée en statue de cire.

Patrice avait pour elle une grande affection, mais savait pertinemment qu'à cette heure grave de sa vie, il ne trouverait en elle aucun appui.

— Dois-je me retirer? demanda-t-elle.

— Pourquoi donc? répondit Patrice. Ce que j'ai à dire n'a rien de secret puisqu'il s'agit de la profession que j'ai définitivement choisie.

Mlle Mathilde soupira. Comme Thérèse, elle raisonnait en femme. Le fait que son neveu ne fût pas allé à Chartres lui avait semblé cacher quelque amourette dont, par avance, elle redoutait les conséquences possibles. Mais puisqu'il ne s'agissait que d'affaires, tout était bien.

Me Larsac gardait un visage impassible. Il dit simplement.

— C'est sans doute cette profession qui t'a retenu à Paris?

— Exactement, père.

Un court instant, le jeune homme hésita à poursuivre. Puis, tout de go, pressé d'en finir, il ajouta:

— J'ai obtenu cette semaine mon diplôme des Arts Décoratifs. Désormais je serai peintre verrier.

S'il avait escompté une surprise, il ne fut pas déçu. Me Larsac avait pâli et son regard, s'accrochant à celui de son fils, exprimait une telle angoisse que celui-ci eut un instant le regret d'avoir parlé. Mais, après tout, le coup était porté, il s'agissait maintenant d'en atténuer les effets.

— Oh! je sais, dit-il, quelle déconvenue je vous inflige en ce moment. Mais la destinée est souvent plus forte que la volonté. Je porte en moi, depuis mon enfance, le germe de cette vocation qui m'entraîne irrésistiblement aujourd'hui.

La voix de Me Larsac s'éleva, sèche et dure:

— Dans notre famille de magistrats, l'art n'a jamais trouvé sa place et je me demande d'où tu peux bien tenir ce que tu appelles « cette vocation ».

Un moment déconcerté, Patrice précisa dans un dernier effort:

— Père, c'est justement ce milieu sévère dans lequel mon enfance s'est déroulée qui m'a orientée dans une voie bien différente. Peut-être n'êtes-vous pas apte à me comprendre, pourtant je vais essayer de vous expliquer tout cela de mon mieux. Du reste, ma décision est prise.

A mesure qu'il parlait, le ton de sa voix montait. Il dut faire un effort pour revenir à un diapason plus convenable et poursuivit:

— Vous avez souhaité — exigé même — que je sois avocat. Convenez que je vous ai obéi. Pour vous complaire j'ai fait mon droit, et ma licence obtenue, je me suis inscrit au barreau. Vous savez quelle y a été mon activité. Cependant, je n'ai point renoncé à suivre mes propres goûts, et j'ai mené de front les études que vous m'imposiez et des cours à l'école des Beaux-Arts et à l'école des Arts Décoratifs.

« Si vous avez pu juger que j'ai assez bien réussi dans la première voie, je puis vous affirmer que j'ai rencontré des satisfactions équivalentes dans la deuxième. Mon examen de sortie subi avec succès et dans un rang assez flatteur, mon diplôme obtenu, j'ai très vite reçu la commande de deux vitraux: un très grand panneau pour l'église en reconstruction de Guiville, dans l'Eure, et un autre vitrail, une immense verrière pour un hôtel particulier d'Auteuil. Mes maquettes sont commencées et...

Il était emporté par son sujet. Un geste, une exclamation de Me Larsac — et le ton était plein d'ironie — ramènèrent Patrice à la réalité.

— Un peintre verrier!

— Un artiste, père... et je veux devenir un grand artiste. Je vous en prie, laissez-moi faire connaître celui qui fut mon premier maître: Armand Vimereux, le père de mon ami, Bernard.

Deux exclamations jaillirent en même temps:

— Armand Vimereux, l'illustre peintre? disait Mlle Mathilde.

— Vimereux, membre de l'Institut! s'exclamait Me Larsac.

— Lui-même, répondit Patrice.

Il y eut soudain comme une détente. De toute évidence, le nom de ce grand artiste à la renommée mondiale avait fait impression.

Voulant profiter de cet avantage, Patrice poursuivit:

— Vous savez que je suis l'intime ami de Bernard Vimereux, peintre lui-même. Nous occupons, boulevard Raspail, deux ateliers voisins. D'autre part, j'ai été souvent reçu dans sa famille et ce fut au cours de ces réunions, qu'Armand Vimereux découvrit que j'avais en moi l'étoffe d'un peintre. Il voulut bien me conseiller. Or, sans doute est-ce toujours ce souvenir d'enfance qui domine en moi! J'ai désiré peindre des vitraux et c'est dans cette branche que je viens de réussir.

Me Larsac gardait toujours le silence mais son attitude avait changé.

Un revirement se faisait peu à peu dans le cœur de cet homme, dur peut-être, mais juste.

— Je croyais, dit-il tristement, t'avoir rendu heureux. Pardonne-moi, mon enfant.

A ces mots si imprévus dans la bouche de son père, Patrice bondit vers lui, se pencha sur le visage soudain vieilli, et les mains aux épaules, les yeux dans les yeux:

— Père, dit-il d'une voix assourdie par l'émotion, je n'ai pas voulu dire cela: vous avez été si bon! Et c'est la raison pour laquelle je n'ai pas parlé plus tôt. Je savais que je vous aurais fait de la

peine, j'attendais et si je n'avais pas réussi dans la voie que j'avais choisie à votre insu, j'aurais été avocat, uniquement. Maintenant, avocat ou peintre verrier, je serai toujours pour vous le bon fils que je crois avoir été. Vous n'aurez jamais à rougir de moi, je vous en donne ma parole.

III

Ce matin de décembre, dès neuf heures, Patrice Larsac était au travail dans son coquet atelier situé au septième étage dans un immeuble du boulevard Raspail, près de la place Denfert-Rochelleau.

Depuis cinq mois, il y menait enfin la vie qu'il avait rêvée, et bien qu'en principe rien ne fût changé dans ses rapports avec son père, c'était dans cette vaste pièce ensoleillée qu'il passait la meilleure part de son temps.

Ce matin-là, Patrice travaillait avec son modèle, une petite fille aux traits réguliers mais dont le visage restait sans expression. Déjà plus de dix essais avaient convaincu l'artiste qu'il aurait du mal à personnifier, d'après elle, la madone au vitrail qu'il devait exécuter, et il commençait à se décourager.

Patrice jeta un coup d'oeil vers la fenêtre d'où tombait un jour blafard.

— Je crois, dit-il, que pour aujourd'hui le travail est fini, mon petit. Tu reviendras demain, il fera meilleur, je l'espère.

Mais la jeune fille était réellement blessée. Tout en remettant son manteau, elle jeta:

— Vous pouvez rire de moi, mais quand vous aurez besoin de mes services, vous ne me trouverez pas.

— On se consolera, riposta Bernard.

Patrice était réellement ennuyé. Bien que ce modèle ne lui donnât point entière satisfaction, il avait déjà fait du travail avec elle. Il tenait à la conserver.

— Viens de bonne heure demain, lui dit-il. Je suis sûr que si le temps est favorable, nous avancerons notre ouvrage et tu auras cachet double.

La jeune fille lança un regard de défi à Bernard. Prenant un air quelque peu condescendant, elle répondit:

— Je viendrai, si nous pouvons travailler en paix.

— Je te le promets, concéda Patrice. Resté seul avec son ami, il ne put dissimuler sa contrariété.

— Avec tout cela, dit-il, tu m'obligeras à payer le double pour garder mon modèle.

— Ne t'en fais donc pas. Des modèles comme Vivette, il n'en manque pas. Je t'enverrai celle de Prévot. C'est une fille épatante, je pense qu'elle te plaira. Elle est au moins intelligente. Celle-ci est bête à pleurer.

Et comme Patrice demeurait soucieux, Bernard ajouta:

— Pour ce matin, tu n'as que le temps d'être exact à ton rendez-vous chez Delavigne pour discuter de notre exposition. Il va être onze heures.

Habitué aux facéties de son ami, Patrice se contenta de sourire et endossa son pardessus de ratine bleu marine.

Bernard se leva, s'étira, et finalement regagna son propre atelier, cependant que Patrice s'en allait vers son rendez-vous.

En fait, il s'agissait d'organiser une exposition de peinture dans le but de venir en aide aux artistes malheureux. M. Delavigne, avec lequel il avait pris rendez-vous, était un homme d'affaires colossalement riche et très connu dans le monde des artistes pour sa générosité. Il avait promis de s'intéresser à cette affaire, et comme le disait Bernard il ne s'agissait pas de mécontenter ce mécène si bien dispos.

M. Delavigne avait un bureau avenue des Champs-Élysées. Il était onze heures et quart lorsque Patrice s'y présenta.

— M. Delavigne, légèrement souffrant, ne viendra pas aujourd'hui, lui dit la secrétaire. Il vous recevra chez lui, 8, rue de Berri, à onze heures et demie, ou ce soir à cinq heures.

Patrice nota l'adresse et décida de s'y rendre sur-le-champ. En quelques minutes, il eut franchi la courte distance qui le séparait de la rue de Berri. Il pleuvait toujours.

En pénétrant dans l'immeuble dont M. Delavigne habitait le cinquième étage, Patrice chercha l'ascenseur. Il le trouva à gauche de l'escalier.

L'endroit était très sombre. Or, comme il y parvenait, une personne venait d'entrer dans l'étroite cabine et s'apprêtait à refermer la porte. Patrice arrêta son geste et entra à son tour. A la lueur de l'ampoule électrique, il aperçut une silhouette féminine. Gaiement, il lui laissa le soin de désigner l'étage où elle voulait s'arrêter.

L'ascenseur se mit en marche. Soudain, le regard de Patrice se fixa intensément sur sa compagne. Elle portait un manteau de pluie blanc dont le capuchon, de forme spéciale, lui encadrait strictement le visage. Et ce visage était exquis. Il en émanait une telle douceur, une telle pureté, un tel charme un peu mystique, qu'il eût été difficile en le voyant de n'être pas saisi d'un étonnement mêlé d'admiration.

Sous le capuchon à demi rejeté en arrière, on apercevait la blondeur des cheveux, tandis que les paupières bordées de longs cils recourbés, découvraient d'admirables yeux d'un bleu de saphir sombre. Et l'expression serene de ces yeux, illuminait tout le jeune visage dont aucun artifice ne venait altérer l'harmonie.

Les lèvres bien dessinées, un peu fortes peut-être — indice de bonté — ne devaient pas à un fard leur fraîche teinte d'écarlate, et sur les joues dont rien ne rompaient la rondeur juvénile, nulle trace de poudre n'accroissait la matité rosée d'une peau extrêmement fine.

Quand un mouvement de la jeune fille permit à Patrice de voir son profil, il put en apprécier la ligne délicate. Un rayon de lumière qui caressait le nez droit aux narines mobiles, le menton arrondi, presque enfantin encore, mettait dans le regard levé une clarté plus vive et donnait véritablement à cet ensemble gracieux, quelque chose d'émouvant, de céleste et presque d'immatériel.

Médusé, Patrice murmurait en lui-même.

— Je sais bien que je rêve et que ce rêve va s'évanouir, mais faites, Seigneur, que j'aie le temps de graver dans ma mémoire ce front si pur, ces yeux, reflets d'une âme transparente, ces traits que je cherchais en vain et qui matérialisent ma Madone des Anges.

Surprise et gênée de l'attention dont elle se sentait l'objet, la jeune inconnue s'approcha de la porte, se tenant prête à sortir.

Délibérément et sans savoir à quel étage elle devait descendre, Patrice appuya sur le bouton du septième, le terminus, puis s'inclinant respectueusement :

— Madame, dit-il, malgré toute l'incorrection de mon geste, je vous supplie de m'entendre un instant.

L'inconnue le fixait d'un air sévère, mais rien n'aurait arrêté le jeune admirateur.

— Permettez-moi d'abord de me présenter : Patrice Larsac, fils du conseiller à la Cour des Comptes.

Il avait volontairement exhibé le titre de son père. Cela sonnait mieux qu'artiste peintre.

L'expression de la jeune femme s'adoucit. Nul doute que cette présentation n'eût atténué ses craintes.

Entre-temps, l'ascenseur ayant atteint la limite de sa course allait s'arrêter. Patrice appuya sur le bouton de la descente, ce qui fit sourire la jeune fille.

Ce sourire était si doux, si virginal que le désir de Patrice de ne pas perdre un tel modèle s'exacerba.

— Je suis peintre verrier, dit-il, et depuis plusieurs mois je cherche en vain un modèle pour le vitrail que je dois exécuter pour une église en reconstruction. Il représentera la Vierge, à laquelle est dédiée l'église. Celle-ci est édiflée sous le vocable de Notre-Dame des Anges. Or vous personnifiez exactement mon idéal. Je ne vous connais pas, je vous vois pour la première fois, mais je suis frappé par votre visage.

— Monsieur, je crois que bien d'autres femmes sont capables de vous satisfaire.

La voix, elle aussi, était douce et harmonieuse.

— Détrompez-vous. Je vous l'ai dit, il s'agit de représenter le visage, l'âme d'une madone.

De nouveau, Patrice, s'apercevant que l'ascenseur allait s'arrêter, le remit en marche. Ce manège semblait amuser l'inconnue qui, d'autre part, était visiblement intéressée sinon contentante.

— Je ne puis être, dit-elle, que très flattée de votre désir. Mais je vous l'ai dit, bien des femmes peuvent, mieux que moi, vous servir de modèle. Mes traits...

— Les traits ne sont pas tout, coupa Patrice. Le visage ne serait qu'un masque trompeur si les yeux ne s'avéraient le fidèle truchement de l'âme. Laissez-moi au moins prendre du vôtre une simple esquisse.

Tout en parlant, Patrice avait saisi son bloc et un crayon et fixait hâtivement les traits de l'inconnue.

— Je vous en prie, Madame.

— Mademoiselle, rectifia-t-elle.

— Je vous en prie, Mademoiselle, laissez-moi votre adresse. Permettez-moi de vous joindre. Ce serait me rendre un grand service.

Mais il ne la sentait pas convaincue, et désespérant d'arriver à son but il eut tout à coup une idée.

L'avant-veille, alors qu'il prenait le thé chez son amie d'enfance, Mme Monique Savignac, celle-ci lui avait vendu deux billets pour la soirée de bienfaisance donnée par leur amie commune lady Gloria Hackett. Tout de suite il proposa :

— Il y a encore un autre moyen. Je vois que vous hésitez et, dans le fond, je vous comprends et vous approuve. Je ne suis encore pour vous qu'un homme fort mal élevé. Cependant, peut-être consentiriez-vous à me rencontrer dans le monde, ce qui serait, après tout, très naturel. Voici une invitation pour une soirée de bienfaisance organisée le 31 décembre par lady Gloria Hackett. Je connais celle-ci et ses soirées sont toujours fort réussies. Si quelqu'un de votre famille veut vous accompagner, je peux même vous donner les deux billets que je viens d'acheter.

— Oh ! non, non... Un seul suffit.

Dans son for intérieur, Patrice préférait cette solution. Aussi n'insista-t-il pas. Il dit seulement en remettant le billet à la jeune fille :

— Alors, Mademoiselle, acceptez celui-ci et promettez-moi de venir.

Il la sentait toujours hésitante et comme l'ascenseur parvenait une fois de plus au septième étage, il le laissa s'arrêter.

— Ainsi je compte sur vous, conclut-il. C'est à tous points de vue une bonne oeuvre que vous accomplirez.

— Je ne peux pas vous promettre,



Nettoie vite }
...mais }

N'ABÎME JAMAIS!



DEUX FORMES
COMMUNES :
EN POUDRE
ET EN PAIN.
EMPLOYEZ LES DEUX.

Le nettoyeur Bon Ami non sableux donnera un poli éclatant à votre baignoire—tout en la nettoyant! Il supprime la graisse et fait reluire évier, marmites et casseroles en un tournemain. Il n'y a pas de nettoyeur aussi parfait! Essayez-le!

N'ÉGRATIGNE JAMAIS ET N'ABÎME PAS LES MAINS!



LE SEUL NETTOYEUR RAPIDE QUI "n'a pas encore égratigné!"

BON AMI

Quelques problèmes de vacances

d'intérêt féminin

Que vous soyez une estivante "pour la saison" ou que vous preniez un jour ici et là et de longues fins de semaines, il vous faudra faire face à certains problèmes. Ces problèmes vous les connaissez... mais connaissez-vous un petit produit appelé Tampax (inventé par un médecin et très absorbant), à usage interne? En portant ce genre de protection au lieu des serviettes externes, vous ferez disparaître une foule de problèmes.

Vous pouvez accepter des invitations de coeur léger et sans trop "calculer"—si vous employez Tampax. Il vous procurera une liberté d'action inconnue depuis votre tendre enfance, car il supprime ceintures et épingles qui vous font constamment sentir leur présence désagréable.

Vous pouvez alléger vos bagages si vous voyagez par avion ou en voiture. Vous pouvez même faire une randonnée à bicyclette car Tampax est plusieurs fois plus petit que les autres genres de protection mensuelle. Une provision d'un mois se glisse dans votre sac à main, alors vous êtes toujours prête.

Vous pouvez sourire à votre hôtesse en toute tranquillité car Tampax ne présente aucun problème—il est facile d'en disposer même si la plomberie est rudimentaire, comme cela arrive dans bien des camps d'été. Fait de ouate, surfine comprimée en de minces applicateurs, Tampax est propre, très féminin, très efficace.

Vous pouvez prendre vos ébats à la plage dans un maillot de bain ajusté (sec ou mouillé), sans bourrelets ou plissements révélateurs qui trahissent votre état. Il en va de même sous les ensembles de jeu plutôt somptueux. Naturellement, Tampax se porte intérieurement et, pour cette raison, il supprime toute odeur ou irritation.

Vous pouvez acheter Tampax aux pharmacies et comptoirs de produits sanitaires partout. N'oubliez pas le nom—Tampax. Des millions de femmes s'en servent tous les mois. Canadian Tampax Corporation Limited, Brampton, Ont.

(ANNONCE)

n'étant pas certaine d'être à Paris à cette époque.

—Alors, voici ma carte. Convoquez-moi chez vous. Vous savez qui je suis et votre famille consentira sans doute à me recevoir.

La jeune fille était rougissante, visiblement intimidée par le regard admiratif posé sur elle.

Elle prit la carte, la mit dans son sac.

—Je ferai pour le mieux, dit-elle. Puis-je descendre maintenant?

Patrice ouvrit lui-même la porte. Elle sortit sans qu'il fit un geste pour la suivre, bien qu'il en eût le désir très vif.

—C'est promis? insista-t-il une dernière fois.

—Je vous l'ai dit, je ferai mon possible.

Elle appuya en souriant sur le bouton de descente et vit Patrice disparaître en la fixant d'un regard ardent.

—Pourvu qu'elle vienne! se disait-il.

Il n'avait plus aucune envie de voir M. Delavigne. Il était trop préoccupé, il reviendrait à cinq heures.

Il s'en alla directement rue de Luy-nes pour y déjeuner avec son père. Il n'était pas attendu, mais Thérèse savait en toute occasion se tirer d'affaire et ne s'inquiétait pas d'un convive de plus.

IV

POUR franchir l'unique étage conduisant à l'appartement familial, Patrice grimpa lestement le large escalier de marbre.

Comme il pénétrait dans l'antichambre, un rire cristallin lui parvint et le surprit. Qui donc se trouvait chez son père?

Désireux de se renseigner d'abord, il redescendit, en empruntant l'escalier de service, il alla frapper à la porte de la cuisine. Thérèse vint lui ouvrir.

Elle allait extérioriser sa surprise, mais d'un doigt sur les lèvres il la fit taire.

—Je venais m'inviter à déjeuner, dit-il à voix basse, mais en entrant j'ai entendu un rire féminin. Qui est là?

—Monsieur a essayé de vous joindre par téléphone tout à l'heure, mais vous n'étiez pas chez vous. Le comte de Sarcey, de passage à Paris, est venu avec sa fille rendre visite à Monsieur. Il les a retenus à déjeuner.

—Sa fille? La petite Catherine?

—Oh! c'est une belle jeune fille!

affirma Thérèse avec un sourire.

—Je m'en vais. Je ne suis pas d'humeur à faire des frais de politesse aujourd'hui.

Thérèse paraissait ennuyée.

—C'est bien dommage, dit-elle. D'abord j'ai un bon déjeuner, et puis si Monsieur apprend...

Arsène entra. Il était en veste blanche, prêt à faire le service. Lui aussi manifesta sa joie en même temps que sa surprise.

—Monsieur Patrice! Justement, Monsieur vient d'essayer à nouveau de vous téléphoner.

Patrice était perplexe. En fait, il ne voulait pas mécontenter son père. D'autre part, le comte de Sarcey n'était pas pour lui un inconnu. La propriété familiale des Sarcey était à quatre kilomètres de la Chaumière où Patrice passait toutes ses vacances chez son grand-père paternel. Le comte et Me Larsac étaient des amis d'enfance et se tenaient en grande affection.

Le comte de Sarcey, diplomate de carrière, était à ce titre absent de France depuis plusieurs années.

Autant que Patrice s'en souvenait, Catherine de Sarcey était, à leur dernière rencontre, une petite fille amusante et sympathique.

—Je vais rester, décida-t-il. On est à table?

—Pas encore. Je viens de servir le porto dans le bureau de Monsieur.

—Puis-je aller à ma chambre sans être vu?

—Oui, Monsieur Patrice. La porte du bureau est fermée.

—Mets mon couvert, je déjeune.

Cinq minutes plus tard, Patrice pénétrait dans le cabinet de Me Larsac. Il fut accueilli par deux cris de joie.

—Enfin toi, s'écria le conseiller. J'ai essayé plusieurs fois de t'avoir au bout du fil, mais...

—J'avais un rendez-vous ce matin...

—Enchanté de te revoir, mon cher ami, dit à son tour le comte en serrant la main de Patrice.

Il ajouta en souriant:

—Tu reconnais, je pense, ma fille Catherine?

Patrice rencontra deux yeux rieurs qu'il reconnut aussitôt, encore qu'il eût de la peine à retrouver, sous les traits de cette belle brune extrêmement séduisante, le petit diable qui, huit années plus tôt était l'âme de toutes leurs réunions et de toutes leurs espiègleries.

—Mademoiselle, fit-il en s'inclinant devant elle.

Elle lui tendit la main en disant:

—Oh! moi, je suis moins cérémonieuse et je dis simplement: bonjour, Patrice, heureuse de vous revoir, très heureuse vraiment.

Cet accueil dépourvu d'artifice plut à Patrice.

—Tu sais, précisa le comte, ma fille ne s'attarde pas aux préliminaires. Elle est, paraît-il, de son temps.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard amusé. L'un et l'autre, ils devinaient ce que contenaient ces derniers mots. «Etre de son temps» équivalait pour le comte comme pour Me Larsac, à une sorte de rébellion contre les usages convenus, rébellion qu'ils avaient du mal à admettre.

—Catherine a bien raison, approuva Patrice en prenant le verre de porto que son père venait de lui verser.

La jeune fille, radieuse, se tourna vers son père.

—Vous voyez, papa, je ne suis pas si originale que cela. Patrice pense comme moi et je suis sûre qu'il ne me trouve pas tellement mal élevée.

—Mal élevée, vous? Qui donc peut préférer une telle calomnie? s'exclama Patrice, indigné.

Catherine jubilait. Elle allait même développer sa pensée, mais Arsène, venant annoncer le déjeuner, interrompit la conversation.

Placée à table près de Patrice, la jeune fille glissa à voix basse:

—Merci de m'avoir soutenue. Je ne suis plus une petite fille. J'ai dix-sept ans, presque dix-huit.

—Pas possible! Qui croirait qu'il pût y avoir tant de logique dans la tête d'une jeune fille de «presque» dix-huit ans!

—Ne vous moquez pas de moi, nous ne serions plus amis comme autrefois.

—C'est vrai qu'autrefois nous étions de bons amis, et pourtant autant qu'il m'en souviene, vos espiègleries étaient légendaires.

Catherine se servit des hors-d'oeuvre que lui présentait Arsène, et répliqua:

—J'ai beaucoup changé et aujourd'hui vous n'auriez plus à craindre d'être enfermé deux heures durant dans la chambre noire de l'oncle Guillaume.

A ce souvenir d'enfance, les deux jeunes gens rirent aux éclats.

De l'autre côté de la table, le comte et Me Larsac interrompirent leur conversation.

—Je vois, dit M. de Sarcey, que Catherine te conte quelques-unes de ses facéties.

—Nous évoquons le passé, répondit celle-ci. Je rappelais à Patrice qu'un jour, à Castel-Joli, je l'avais

enfermé dans la chambre noire de l'oncle Guillaume.

—Pauvre Guillaume, reprit le comte en riant. Il en a vu, lui aussi. A propos, je n'ai pas encore eu le temps d'aborder la question, mon cher Larsac; nous avons, nous aussi, remué nos souvenirs. Guillaume songe à se retirer et il est décidé à céder son cabinet d'avocat. Il a pensé, comme successeur possible, à Patrice dont la réputation est venue jusqu'à lui.

A ces paroles du comte, Me Larsac et son fils se regardèrent. Dans les yeux du père il y avait comme un muet reproche, dans ceux du fils, une interrogation étonnée.

Ce dernier comprenait sans peine que si le conseiller n'avait pas annoncé à son ami le changement de situation de son fils, ce n'était point faute d'une occasion propice, mais bien parce que l'aveu lui en avait paru cruel.

Patrice se rendait compte à quel point la décision qu'il avait prise était pénible à son père. Son acceptation n'était que superficielle; une gêne, une amertume lui restaient, et son orgueil même souffrait.

Révéler lui-même à M. de Sarcey ce qui venait de modifier la destinée de son fils lui serait, à coup sûr, un déplaisir de plus.

Aussi, voulant lui éviter ce désagrément, Patrice dit tout de go.

—C'eût été avec infiniment de plaisir, car pour moi votre frère est un peu aussi l'oncle Guillaume, mais depuis cinq mois j'ai abandonné le barreau pour la peinture. Je suis peintre verrier.

—Toi, peintre verrier! s'écria le comte.

Cependant que Catherine, à son tour, exprimait sa surprise.

—Ça alors! Ah! que je suis contente.

Patrice enregistra les deux réflexes et leur donna un sens bien différent.

Me Larsac se taisait et ce silence était plus significatif que tous les reproches. Il était inévitable qu'il attendait anxieusement l'avis du comte.

Brusquement, Patrice eut l'intuition que la visite du comte de Sarcey n'était pas absolument fortuite. Un mariage devait avoir été combiné.

A cette pensée venant heurter sa volonté d'indépendance, son visage se durcit et il regretta d'être resté.

Pendant tout le déjeuner, maints symptômes vinrent corroborer ses soupçons. Les deux hommes conversaient entre eux, laissant le champ libre aux jeunes gens. Pour Patrice, le charme était rompu. Néanmoins, très homme du monde, il s'efforça de remplir son rôle. Catherine, d'ailleurs, ne témoignait d'aucune coquetterie. Elle décrivait son dernier séjour au Canada avec infiniment d'humour. Malgré lui, Patrice devait convenir qu'elle était non seulement intelligente, cultivée, mais aussi douée d'un caractère enjoué, en un mot sympathique.

En cet instant même, un autre visage s'imposa à lui: celui de la jeune fille de l'ascenseur, son inconnue. Bien sûr, il ne pouvait être amoureux d'une femme entrevue pendant cinq minutes; toutefois, ses traits étaient restés gravés dans sa mémoire et il sentait que cette jeune fille jouerait dans sa vie d'artiste ou d'homme, un rôle important.

Patrice était tellement plongé dans ses pensées, que ce fut machinalement qu'il suivit son père et les invités dans le salon pour y prendre le café. Catherine s'offrit à jouer le rôle de maîtresse de maison et s'en acquitta avec une grâce charmante. Elle servit d'abord Me Larsac et son père puis en tendant une tasse à Patrice, elle lui dit:

—Tout à l'heure, vous parliez des photos de nos vacances à Castel-Joli. En avez-vous?

—Mais oui, et beaucoup.

[Lire la suite page 30]



Pour la joie de vivre! Ce beau sedan 2 portières de luxe est votre billet de première classe pour toute destination.



La Gaspésie pittoresque. Bien aimée de ceux qui recherchent les routes côtières. La Chevrolet avec Powerglide* est d'une douceur merveilleuse dans la rue ou sur la grande route.



Lac des bois. Le style distinctif et l'apparence racée de la Chevrolet sont admirés en tout lieu, à proximité des voitures les plus coûteuses.



Parc Stanley, C.-B. De Terre-Neuve à la Colombie-Britannique, la Chevrolet se vend plus que toute autre voiture. C'est une voiture à laquelle on s'attache le plus en plus dans l'usage.

Comment Maintenir vos Degrés d'Excellence Tout en Réduisant vos Frais d'Auto



Nous aimerions à hasarder quelques conjectures au sujet de ce que vous voulez dans une automobile.

Nous supposons que vous êtes actif, que vous aimez la vivacité. Dans ce cas, la vive performance du moteur Chevrolet à soupapes en tête sera pour vous une source de grande satisfaction. La nouvelle puissance "Centrepoise" est tout ce qu'il y a de plus doux... la vibration du moteur étant écartée, isolée du conducteur et des passagers.

Nous supposons que vous aimez les beaux endroits. Vous serez fier de l'élégance et de la beauté de la carrosserie Fisher dont l'aménagement et les moindres

détails sont marqués au coin de la qualité. Les couleurs harmonieuses des intérieurs ne manqueront pas de vous plaire.

Nous supposons que vous aimez un solide confort. La suspension à genoux mécaniques de la Chevrolet est plus douce que jamais cette année. Les amortisseurs sont plus efficaces. Vous apprécierez la tenue de route qui résulte de la large voie arrière — vous éprouverez un réel confort dans la Chevrolet.



Vous feriez bien de découvrir la pleine mesure d'agrément que vous offre la Chevrolet... moyennant un coût inférieur. Voyez la moins chère des bonnes voitures chez votre marchand Chevrolet.



Il se vend plus de Chevrolet que de toute autre voiture!

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



Les seules bonnes voitures à SI BAS PRIX!

*L'ensemble de la transmission automatique Powerglide et du moteur à soupapes en tête plus puissant est facultatif à coût additionnel dans tous les modèles de luxe.

DEMANDEZ À VOTRE MÉDECIN



"Pourquoi le Lait Carnation est-il si bon pour les bébés?"



Chaque fois que vous pèserez votre bébé . . . et quand vous surveillerez fièrement ses premiers pas . . . vous serez contente de l'avoir nourri au Lait Evaporé Carnation. Car le Carnation fait grandir et grossir bébé . . . l'aide à avoir des jambes droites et solides.

Carnation est du lait complet nourrissant sous sa forme la plus sûre, la plus digestible. Et vous pouvez vous fier à ce que le lait Carnation soit toujours uniforme, ce qui est si important pour le développement sain de bébé. Tout le Lait Carnation est traité dans les condenseries Carnation, sous un contrôle des plus rigides. Aucun autre lait au monde n'est plus strictement protégé.

Depuis des Générations, le Carnation a été recommandé par d'éminents spécialistes pour bébés et employé dans les principaux hôpitaux. Dans l'intérêt de bébé . . . pour votre propre tranquillité d'esprit . . . renseignez-vous auprès de votre médecin au sujet du lait Carnation. C'est le lait que tout médecin connaît.

"de Vaches Contentes"



GRATIS — Aux mamans et aux infirmières: "Votre Bébé Content" est un nouveau manuel de conseils complet sur les soins à donner aux bébés, écrit par un très bon spécialiste pour bébés. Demandez votre exemplaire à Carnation Company Limited, Dept 29, Toronto.

**Le Lait que Tout
Médecin Connait**



Mes Recettes DE CUISINE

par Mme ROSE LACROIX
Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

SUGGESTIONS POUR LES SALADES D'ÉTÉ

L'été nous apporte une variété de légumes et de fruits qu'il faut utiliser généreusement.

La ménagère avisée profitera de ces merveilles pour organiser ses menus.

Les recettes que je vous donne ce mois-ci vous aideront à tenter les appétits les plus rebelles.

Si vos gens ne sont pas encore habitués aux salades, ce serait le temps de tenter l'expérience et je suis certaine que personne ne résistera devant une assiette éclatante de coloris et de fraîcheur et reflétant toutes les merveilles estivales.

Les légumes et les fruits sont aussi des pourvoyeurs de vitamines; substance reconnue indispensable à l'assimilation des autres aliments.

A l'oeuvre donc mes chères lectrices. Liguez-vous pour faire apprécier davantage les beaux légumes de chez nous.

Salade de légumes au fromage

- 3 tasses de chou haché
- 1 tasse de carottes râpées
- ¼ de tasse de piment vert
- 1 paquet de fromage à la crème
- ¼ de tasse de lait
- Sel et poivre

ment vert. Mettre dans un bol. D'autre part, défaire en crème le fromage, ajouter le lait et battre au mousoir jusqu'à consistance de crème fouettée. Bien mélanger avec les légumes. Mettre dans un grand plat à salade sur un lit de laitue croquante et saupoudrer sur le tout du chou-fleur râpé.

Hacher finement le chou, râper des carottes et couper très finement le pi-

Le chou-fleur cru et râpé donne un goût très fin aux salades. Entourer le [Lire la suite page 28]

Comment faire une salade brassée



Choisir un grand bol de bois, de faïence ou de verre, mais de préférence un bol de bois. Frotter le fond avec une gousse d'ail. Remplir le bol avec une variété de salades vertes, bien égouttées et défaites en petits morceaux. Ajouter du persil ou de la ciboulette finement hachés, des rondelles d'oignons ou des échalotes. Agiter la vinaigrette, en verser une petite quantité sur la salade et brasser le tout légèrement avec une fourchette et une cuillère jusqu'à ce que le vert brille d'huile. Goûter et ajouter des assaisonnements, si nécessaire. Servir sans délai.

Vinaigrette

- 1 tasse d'huile à salade Mazola — ½ de tasse de vinaigre — 1 c. à thé de sucre — 1½ c. à thé de sel — ½ c. à thé de paprika — ½ c. à thé de moutarde sèche — 1 gousse d'ail

Mesurer tous les ingrédients dans un pot de verre ou une bouteille. Bien fermer et brasser vigoureusement. Mettre au frais plusieurs heures et enlever l'ail. Bien brasser avant de servir. Rendement: 1½ tasse.

Variations: Utiliser ¾ de tasse de vinaigrette pour préparer les variations qui suivent:

Vinaigrette chiffonnade: Ajouter 2 c. à table d'oeuf cuit dur, haché, 1 c. à table de piment vert haché fin, 1 c. à table de pimento haché, 1 c. à thé de persil haché fin et ¼ de c. à thé de jus d'oignon.

Vinaigrette Chutney: A ¾ de tasse de vinaigrette, ajouter 2 c. à table de Chutney.



*Mazola donne plus
de saveur à vos
sauces à salade **



* Voilà pourquoi MAZOLA est l'ingrédient le plus populaire au Canada pour l'appât des fines vinaigrettes et des sauces à salade, ainsi que des meilleures mayonnaises faites chez soi.

**RECETTES
GRATUITES!**



Pour autres recettes MAZOLA, écrivez à JANE ASHLEY, The Canada Starch Company Limited, C.P. 129, Montréal, P.Q.

VINAIGRETTE

1 tasse d'huile à salade	1 1/2 c. à thé de sel
MAZOLA	1/2 c. à thé de paprika
1/2 tasse de vinaigre	1/2 c. à thé de moutarde sèche
1 c. à thé de sucre	1 gousse d'ail (si désiré)

MESURER tous les ingrédients dans une bouteille ou un pot de verre.
COUVRIR hermétiquement, bien brasser.
METTRE AU FRAIS pendant plusieurs heures, puis enlever l'ail.
BRASSER vigoureusement avant de servir.
Rendement: 1 1/2 tasse.
Vinaigrette au fromage: Ajouter 1/4 de tasse de fromage "cottage".

**VINAIGRETTE
à la Soupe aux Tomates**

1 boîte de 10 onces de soupe aux tomates condensée (1 tasse environ)	1 c. à thé de sauce Worcestershire
1/2 tasse d'huile à salade MAZOLA	2 c. à table de sucre
1/2 tasse de vinaigre de cidre	1 c. à thé de moutarde sèche
	1 c. à thé de paprika
	1 c. à thé de sel
	1 gousse d'ail (si désiré)

METTRE tous les ingrédients dans une bouteille ou un pot de verre.
COUVRIR hermétiquement et bien brasser.
METTRE AU FRAIS plusieurs heures, puis enlever l'ail.
BRASSER vigoureusement avant de servir.
Rendement: 2 tasses.

Salade de Pommes de Terre de Luxe



1. Préparez 4 tasses pommes de terre cuites et coupées en dés, 1 tasse céleri en dés, 2 c. à table piment haché, 2 c. à table oignon haché et 4 c. à table marinades hachées.



2. Mesurez 2 c. à table jus de marinades. Incorporez-y sel et poivre au goût et $\frac{1}{2}$ tasse Miracle Whip. Mélangez avec la salade. Disposez de la laitue dans une assiette.



3. Dressez la salade au milieu de la laitue; garnissez d'oeufs farcis. Roulez en cônes des tranches de saucisson de Bologne; remplissez de "relish" et placez autour de la salade.



Vraiment la "seule et unique"

La seule et unique parce qu'aucune autre sauce à salades ne possède ce goût fin et vif de la Miracle Whip. Préparée d'après une recette secrète de Kraft, elle réunit les qualités de la piquante sauce bouillie et de la mayonnaise crémeuse. Essayez-la et voyez pourquoi des millions préfèrent la MIRACLE WHIP.

VOUS GOÛTEREZ
LA DIFFÉRENCE
AVEC LA

Miracle Whip

plat de concombres et de tomates. Servir avec une viande froide.

Salade aux oeufs farcis

- 6 oeufs cuits durs
- $\frac{1}{2}$ tasse de viande cuite (jambon, porc ou veau)
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de moutarde
- 1 c. à thé de sauce piquante
- Mayonnaise
- Laitue, céleri, concombre et persil frais

Mettre des oeufs dans une casserole remplie d'eau froide. Porter à l'ébullition, retirer la casserole du feu et laisser pocher les oeufs 30 minutes. Reti-

rer de l'eau chaude et plonger immédiatement dans l'eau froide ayant soin de briser la coquille. Ecailer. Séparer en deux, enlever les jaunes, mettre dans un bol, écraser, ajouter la viande cuite, passée au hache viande, la moutarde et la sauce piquante, remplir de nouveau les blancs avec cette préparation. Garnir d'une petite touffe de persil, déposer sur des feuilles de laitue croquantes et garnir de légumes frais, céleri, tomates, concombres, radis.

Tomates farcies

- 3 grosses tomates
- 1 tasse de céleri coupé finement
- 2 oeufs cuits durs

- 1 tasse de concombres coupés en petits dés
- $\frac{1}{2}$ tasse de mayonnaise
- Sel et poivre

Séparer en deux des grosses tomates. Retirer toute la pulpe prenant bien soin de ne pas briser les tomates. Mettre de côté les graines et réserver la pulpe. Couper en petits morceaux. Ajouter le céleri et le concombre, prendre le blanc des oeufs cuits durs et le couper finement. Bien mélanger le tout avec la mayonnaise et en farcir les tomates. Passer le jaune d'oeuf au tamis et saupoudrer sur le dessus. Garnir de fleurettes de persil tout autour et servir très froid.

Les tomates farcies accompagnent bien un aspic au poulet.

Salade fleurie

Tailler en tranches d'un quart de pouce de la laitue pommée. Découper une tomate en 7 ou 8 pétales et enlever toute la pulpe. Mettre la tomate à plat sur la laitue imitant des pétales de fleur. Au centre, garnir d'une rosace de fromage à la crème et saupoudrer le fromage de piment vert ou de persil frais haché finement.

Salade moulée aux tomates et aux légumes avec crevettes

Une enveloppe de gélatine ou 1 c. à table

- $\frac{1}{4}$ de tasse d'eau froide
- $1\frac{3}{4}$ tasse de jus de tomates
- 1 c. à thé de jus d'oignon
- 1 c. à thé de sauce piquante
- $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel
- 1 tasse de concombres coupés en dés finement
- $\frac{1}{4}$ de tasse d'olives mûres hachées
- $\frac{1}{4}$ de tasse de piment vert haché
- 1 tasse de crevettes en conserve

Faire gonfler la gélatine dans l'eau froide. Chauffer 1 tasse de jus de tomates, retirer du feu, ajouter le jus d'oignon, la gélatine gonflée, la sauce piquante et le sel. Brasser pour dissoudre parfaitement la gélatine. Ajouter le reste du jus de tomates et laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Incorporer le reste des ingrédients. Verser dans des moules individuels et laisser prendre bien ferme. Démouler sur des feuilles de laitue verte et servir avec une mayonnaise au choix.

Aspic de tomates au poulet

- 3 tasses de tomates
- 1 oignon piqué de 3 clous de girofle
- 1 feuille de laurier, 2 c. à tb. de gélatine
- 1 c. à tb. de vinaigre
- 6 c. à tb. d'eau froide
- 1 tasse de poulet cuit et coupé en dés
- $\frac{1}{2}$ tasse de riz ou de macaroni cuit (coudes)
- $\frac{1}{2}$ tasse de pois verts

Faire cuire les tomates avec l'oignon et la feuille de laurier, 15 minutes. Passer en purée et y ajouter la gélatine préalablement dissoute dans l'eau froide, 5 minutes puis le vinaigre. Laisser prendre à demi et y incorporer tous les autres ingrédients. Verser dans un moule préalablement huilé et passé à l'eau froide, et laisser prendre bien ferme. Démouler, garnir de persil frais et servir avec de la mayonnaise.

Salade surprise individuelle

Tailler des tranches de pain d'un $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, et découper en rouelles ou en carrés d'un pouce. Beurrer la première tranche et garnir de jambon haché et bien assaisonner de moutarde. Couvrir d'une autre tranche, beurrer et garnir d'oeufs durs hachés et assaisonnés de mayonnaise. Couvrir d'une 3^e tranche, presser légèrement, garnir le tour de fromage à la crème, passer dans du persil frais haché finement. Garnir le dessus de fromage et de rouelles d'olives. Servir sur feuilles de laitue, entouré de tranches de tomates et de concombre.

Cette salade surprise ressemble à un petit gâteau et constitue un repas complet; pain, beurre, viande et légumes.

Salade italienne

- 2 tasses de macaroni cuit (coudes)
- $\frac{1}{2}$ tasse de céleri taillé en filets
- $\frac{1}{2}$ tasse de carottes cuites coupées en dés
- $\frac{1}{2}$ tasse de pois verts égouttés
- $\frac{1}{2}$ tasse de haricots jaunes coupés en bouts de $\frac{1}{2}$ pouce

[Lire la suite page 55]



Simplicity
3948

No 3948 — En toutes circonstances, vous vous sentirez élégante si vous portez cette robe à devants festonnés et boutonnée à l'avant par d'amusants boutons. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 4⁷/₈ v. en 35", 4⁵/₈ v. en 39", 3¹/₄ v. en 54". Prix 35¢

No 3951 — Pour le dîner en ville, voici une robe-manteau très appropriée. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : 4³/₄ v. en 35", 4¹/₄ v. en 39", 3³/₄ v. en 44", 3¹/₈ v. en 54". Prix 35¢



Simplicity
3951

L'Après-midi
ou
le Soir

Donnez \$100 d'éclat à vos cheveux avec

Nouveau

Lady Wildroot Shampoo



Chevelure brillante grâce au Wildroot. Diana Cheryl, d'Omaha, Neb. dit : "Le Lady Wildroot Shampoo se rince comme par magie... fait briller ma chevelure sans rinçage spécial... lui donne un éclat radieux".

Votre chevelure a-t-elle ce lustre de \$100 ? Brille-t-elle d'un éclat radieux qui dénote une chevelure vivante ? Si oui, vous avez découvert ce nouveau shampooing en crème liquide qui brille tout en nettoyant... nettoie tout en brillant ! Le Lady Wildroot Shampoo est plus qu'un liquide, et plus qu'une crème. Il réunit les meilleures qualités des deux dans un shampooing sans savon, additionné de lanoline. Donne une mousse onctueuse et abondante qui nettoie en profondeur. Pas besoin de rinçage spécial. Laissez les cheveux soyeux, souples et faciles à coiffer ! Essayez le nouveau Lady Wildroot Shampoo aujourd'hui !



Chevelure brillante grâce au Wildroot. Rose Dent de Leaksville, North Carolina, dit : "Le Lady Wildroot Shampoo garde mes cheveux doux, souples et faciles à coiffer".



Chevelure brillante grâce au Wildroot. Tommie Hendler, de Vancouver, C.-B. dit : "Le Lady Wildroot Shampoo rend ma chevelure brillante parce qu'il la nettoie si parfaitement".



Chevelure brillante grâce au Wildroot. Barbara Ellen Myers, de New York dit : "J'aime le parfum agréable du Lady Wildroot Shampoo... et maman dit qu'il ne laisse jamais de pellicule terne parce qu'il s'enlève complètement au rinçage".

Comment gagner \$100

Voulez-vous gagner \$100 ? Voulez-vous voir votre photo dans une annonce Wildroot ? Envoyez un instantané ou une photo (de pas plus de 8 x 10 pouces) montrant votre chevelure après l'emploi du Lady Wildroot Shampoo, et joignez-y un dessus de boîte de Lady Wildroot Shampoo. Adressez le tout à Lady Wildroot Shampoo Model Hunt, P. O. Box 189, New York 46, N.-Y. Ecrivez vos nom et adresse en lettres moulées au dos de la photo. Si votre photo est choisie, votre portrait sera peint d'après cette photo, par un artiste renommé, et servira dans une annonce Wildroot ; et Wildroot vous paiera \$100. Le jury sera composé d'un artiste de New York et d'un directeur d'art. Les décisions du jury seront finales. Aucune photo ne sera retournée. L'offre est valable en 1952 seulement. Envoyez votre photo aujourd'hui. Et gardez ce lustre de \$100 dans vos cheveux en employant simplement le Lady Wildroot Shampoo !

Achetez le Nouveau

Lady Wildroot shampoo
brille tout en nettoyant — nettoie tout en brillant



Deux formats
43¢ et 73¢

CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y.



Je m'y connais! ...J'ai choisi les draps

Tex-made
T.M. REG'D.

LA PREMIÈRE fois que j'ai palpé un drap *Tex-made*, j'ai jugé de sa qualité. Je l'ai comparé à d'autres draps et j'ai constaté que dollar pour dollar, les draps *Tex-made* sont supérieurs tant par leur apparence que par leur qualité. Rappelez-vous qu'au Canada la marque *Tex-made* constitue un standard de qualité pour les draps et les taies d'oreiller. Exigez la marque *Tex-made* la prochaine fois que vous achèterez des draps et des taies d'oreiller.

LA COMPAGNIE DOMINION TEXTILE LIMITÉE



Les produits *Tex-made*, de qualité "de luxe", ont un riche fini et sont doux au toucher. Ils résistent à rude usage.

Les produits *Tex-made*, de qualité "régulière", sont exceptionnellement durables et économiques.

● [Suite de la page 24]

— Vous voulez bien me les montrer ?
— Très volontiers.

— Alors, dans un instant nous laisserons les gens sérieux discuter droit et politique, et nous irons chez vous.

Pour Me Larsac, féru des convenances et du protocole, cette suggestion aurait dû paraître, sinon déplacée, du moins inopportune. Il n'en fut rien. Il l'approuva sans hésitation, ce qui ne fit qu'accroître les soupçons de Patrice.

Indifférente à toutes ces subtilités, Catherine buvait lentement son café en lançant vers son ami d'enfance un

coup d'oeil complice. Quand ils eurent l'un et l'autre terminé, elle donna elle-même le signal du départ.

Patrice la précéda dans le long couloir conduisant à sa chambre, transformée en un petit salon charmant. Pendant qu'il fouillait dans un tiroir de sa commode pour y chercher les photos, Catherine inventoriait la pièce.

— Oh! fit-elle, je retrouve ici la trompe qui, autrefois, servait à rassembler notre petite bande.

— Oui, je l'ai prise chez tante Mathilde.

— Je ne vous ai même pas demandé

des nouvelles de Mlle Larsac. Comment va-t-elle ?

— Très bien. Elle a passé deux mois avec nous l'été dernier et je compte aller chez elle pour les vacances de Pâques, à moins que le travail de mon vitrail ne me retienne ici.

— Je le regretterais, car nous devons, nous aussi, aller à Castel-Joli avant de partir pour Bruxelles, où papa vient d'être nommé. Et j'aimerais tant, pour beaucoup de raisons, vous y retrouver.

Elle semblait soudain nerveuse et presque intimidée. De son côté, Patrice

demeurait songeur. Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à retrouver sa verve coutumière.

Un silence s'établit qui vint amplifier la gêne entre les deux jeunes gens. Ce fut alors que Catherine, décidément hostile aux conventions usuelles, posa sa main sur le bras de son compagnon, et le regardant en face, lui demanda :
— Sommes-nous vraiment deux amis et puis-je vous parler librement ?

Interloqué d'abord, Patrice regarda la jeune fille et la vit troublée.

— Certainement, dit-il sans enthousiasme.

Catherine semblait soudain embarrassée. Elle indiqua le siège près d'elle à Patrice, et quand il y eut pris place, elle déclara, après une ultime hésitation :

— Voilà. J'ai eu dernièrement la certitude que mon père et le vôtre vous êtes l'homme que je crois connaître, pas plus que moi vous ne devez envisager volontiers une union ainsi préparée. D'autre part, pour être franche, je dois vous dire que je ne suis plus libre, mais cela mes parents l'ignorent. Oh! je ne veux pas vous froisser! Il serait au contraire très flatteur pour une petite fille comme moi d'être remarquée par vous, et je pense que vous ne m'avez pas attendue pour faire quelques conquêtes. J'ai voulu tout de suite vous prévenir que je veux être votre amie, comme autrefois, mais pas autre chose. Nous devons nous allier tous les deux pour faire admettre à nos parents, le cas échéant, que nous sommes capables de songer à notre avenir sentimental sans qu'ils aient besoin de s'en mêler. Etes-vous d'accord ?

Patrice changea brusquement d'attitude. Il sourit et répondit :

— A la bonne heure! Voilà que je retrouve ma petite Catherine d'autrefois. Ainsi cette fille de « presque » dix-huit ans a déjà fait son choix. Et si j'en éprouvais quelque dépit ?

Catherine fit une moue charmante et malicieuse elle répliqua :

— Oh! non. Bien que dans le temps où nous passions ensemble nos vacances, je ne fusse qu'une enfant, j'avais de bons yeux et je devinais que toutes les jeunes filles se mettaient en frais pour vous. Elles ont dû continuer et il est fort probable que, comme moi, vous avez déjà choisi.

Patrice se mit à rire.

— Voyez-vous cette petite psychologue. Eh bien! non, rien de tel ne s'est produit et pour être franc aussi, je dois ajouter que je ne suis pas pressé de fixer ma vie sentimentale. Je travaille beaucoup et je n'ai guère le temps de penser à autre chose. Cependant l'occasion peut surgir de façon imprévue.

— Il doit se trouver de jolies filles parmi vos modèles ?

— Oui, mais vous savez ce n'est pas dans ce genre de femme que j'ai l'intention de chercher une épouse.

Sans doute eut-il alors une arrière-pensée, car il ajouta aussitôt :

— Du moins, parmi les modèles de métier.

Catherine parut soudain vivement intéressée.

— Parce que, selon vous, une femme du monde peut poser ?

— Certainement. Pourquoi pas ? Ainsi je cherche en ce moment une madone pour mon vitrail et il est probable que ce sera une femme du monde qui posera pour elle.

Catherine demeura songeuse et ce changement brutal dans son attitude, intriguait Patrice.

— Vous pourriez, vous-même, poser pour certains sujets, affirma-t-il à tout hasard afin de forcer sa confiance.

Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— On me l'a demandé, mais j'ai refusé; j'avais si peur de contrarier papa.

Pourtant, le peintre est un de mes amis.

Patrice avait deviné. L'homme qu'elle aimait était comme lui un artiste. La joie qu'elle avait manifestée en apprenant son changement de situation semblait l'indiquer. Il posa la question franchement.

—Dois-je penser que l'élu est un artiste peintre comme moi ?

—Oui. Il a beaucoup de talent, mais peu ou point de fortune. Or vous avez entendu ce que mon père disait tout à l'heure. Un artiste ne doit pas pouvoir gagner sa vie. C'est pourquoi je tremble à l'idée d'en parler à mes parents.

—C'est un Français ?

—Un Canadien-français. Je l'ai connu à Québec. Il doit venir en France prochainement et je voudrais le présenter à ma famille. Consentiriez-vous à m'aider ?

—Mais certainement.

Patrice était ému de la détresse de sa jeune amie. Peut-être un jour devrait-il aussi lutter pour assurer son propre bonheur.

—J'ai pensé que si vous veniez à la Chaumière à Pâques, vous pourriez l'amener avec vous comme un ami et le présenter comme tel.

Dans le couloir on entendait des pas. Sans nul doute les deux pères venaient rejoindre leurs enfants. Catherine posa sa main sur le bras de Patrice.

—C'est promis ? demanda-t-elle. Je peux compter sur vous ?

—Absolument. Si l'homme que vous aimez en est digne, mon appui vous est requis. Restez en rapport avec moi. Voici ma carte et l'adresse de mon atelier. Tenez-moi au courant. Je n'ai pas besoin de vous dire que tout ceci restera entre nous deux. Vous avez agi envers moi avec une franchise qui m'a plu. Je suis désormais un ami à toute épreuve.

Catherine lui tendit les deux mains en souriant.

—A charge de revanche.

Puis, prenant l'album de photos, elle l'ouvrit. Et quand Me Larsac et le comte entrèrent dans la chambre, ils trouvèrent les deux jeunes gens évoquant joyeusement les souvenirs d'enfance que matérialisaient ces photos.

Devant cette attitude si naturelle, ils ne purent se douter un instant que tous les beaux projets dont leurs enfants n'avaient pas, croyaient-ils, soupçonné l'existence, venaient d'être défaits...

V

EN CE SOIR de 31 décembre, tout ce que Paris comptait d'élégance et de richesse avait répondu à l'invitation charitable de lady Hackett.

Depuis nombre d'années, cette respectable dame, veuve d'un ancien plénipotentiaire, vivait en France, soit dans son hôtel parisien de l'avenue Henri-Martin, soit dans la magnifique propriété qu'elle possédait à la pointe de la Vicomté, près de Dinard. Sans famille et riche, elle possédait à fond l'art de dépenser l'argent. Elle faisait le bien comme d'autres jouent aux courses ou à la roulette.

Pour cette fête du réveillon, l'hôtel entier avait revêtu sa parure des grandes réceptions. Les énormes lustres de cuivre et de cristal déversaient à flots la lumière. Des fleurs à profusion remplissaient de vastes potiches, parfumant délicieusement l'air.

Dans le hall de l'hôtel, deux laquais en livrée bleu et or prenaient les cartes d'invitation.

Onze heures venaient de sonner lorsque Patrice arriva. Il n'était pas seul. Ses amis, le capitaine et Mme Savignac, chez lesquels il avait dîné, l'accompagnaient.

Au moment où ils allaient pénétrer dans le premier salon, une femme de



La soupe crème de tomate Heinz est épatante avec un repas froid, une salade ou un goûter, et la soupe aux légumes Heinz est idéale avec des sandwiches dans la boîte à lunch des écoliers.

"Les soupes de maman et les soupes Heinz sont mes favorites"



Ce n'est pas étonnant que les enfants classent les soupes Heinz avec celles que font leurs mamans. Les recettes des soupes-maison Heinz font l'envie de milliers de cuisinières. Et, à cause des longues heures qu'elles épargnent, ces soupes sous l'étiquette familière Heinz, sont un véritable bienfait dans les foyers où il y a des enfants—ces amateurs de

soupe par excellence. La soupe est un aliment tout désigné pour les enfants—nourrissante, appétissante, elle se digère facilement. Les mamans, qui connaissent la haute qualité des aliments Heinz pour les bébés, peuvent être assurées que les soupes Heinz sont préparées avec les mêmes soins.

Quelques-unes des soupes Heinz qui conviennent aux enfants

- Crème de tomates
- Légumes
- Crème de poulet
- Poulet et noisilles
- Crème de légumes verts
- Crème de pois verts

57

chambre, tenant à la main une corbeille remplie de fleurs, présenta à Monique deux roses rouges en disant :

—Madame voudra bien offrir l'une d'elles au partenaire qu'elle aura choisie pour la soirée.

La jeune femme sourit et jeta à son mari et à Patrice un regard plein de malice.

—Cette bonne lady Hackett, dit-elle. Toujours favorable aux idylles naissantes.

A vrai dire, le capitaine ne semblait pas partager cette appréciation.

—Je trouve qu'elle exagère un peu, répliqua-t-il.

—Rassure-toi, ce n'est pas encore ce soir que je tenterai une expérience de ce genre.

Ce disant, Monique glissait une des roses dans la boutonnière de son mari.

Cependant, Patrice restait soucieux. Cette petite fantaisie de la maîtresse de maison allait peut-être bouleverser tous ses projets. Si la jeune fille qu'il attendait allait choisir un autre partenaire.

Après tout, peut-être était-elle déjà

arrivée. Il allait s'en assurer, mais la correction voulait qu'il saluât d'abord la maîtresse de maison.

Justement celle-ci s'avançait vers eux. De taille élevée et de forte corpulence, lady Hackett, en dépit de son allure assez lourde, conservait une parfaite distinction. Le sourire plein de malice de cette femme d'une soixantaine d'années, l'extraordinaire vivacité de ses yeux brun clair, lui donnaient un charme très personnel, charme qui appelait la confiance et attirait immédiatement la sympathie.



Gor-Ray vous offre une jupe à toutes fins — et qui ne se démodera pas. De coupe élégante, d'un fini soigné, dans les véritables lainages tissés en Angleterre, elle garde une belle apparence pendant un usage qui dure des années. Assurez-vous de l'étiquette Gor-Ray — quand vous faites des achats — car il existe une jupe Gor-Ray dans le tissu, le modèle et la taille qui vous conviennent.

GOR-RAY
REGD.
Skirts one better!

GOR-RAY LIMITED, 107 NEW BOND STREET, LONDON, W.1, ENGLAND

— Bonsoir, mes enfants, dit-elle en tendant la main à Monique. Vous allez retrouver ici de nombreux amis. Tiens! Monsieur Larsac! Ravie de vous revoir. Vous êtes seul?

Avant de répondre, Patrice s'inclina sur la main de son hôtesse.

— J'attends quelqu'un, dit-il, mais je crains que cette jeune fille ne soit arrivée avant moi.

— Et qu'elle ait déjà choisi son cavalier, insinua malicieusement Monique.

Lady Hackett semblait s'amuser énormément.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle. Dans le courant de la soirée, les hommes auront leur revanche. Avec moi, vous le savez, il faut toujours compter sur l'imprévu. Je vous laisse, circulez dans les salons, vous êtes ici chez vous.

Patrice s'éloigna seul, allant à la recherche de son invitée. Après avoir rapidement jeté un coup d'oeil dans toutes les pièces de réception, il revint dans le hall guetter l'arrivée de l'inconnue. C'était bien une inconnue, puisqu'il ignorait jusqu'à son nom.

Pendant une demi-heure, il fit la navette entre le hall et les salons. Il commençait à croire qu'elle ne viendrait pas.

Elle parut enfin, mais elle n'était pas seule. Deux jeunes gens l'accompagnaient.

Patrice la regardait, à la fois heureux et troublé. En effet, bien que blasé, il devait reconnaître qu'elle était d'une très grande beauté, plus jolie qu'il ne l'avait rêvée.

Dans ce hall étincelant de lumière, il la détaillait mieux encore qu'il n'avait pu le faire lors de leur première et originale rencontre, où seule l'ampoule de l'ascenseur diffusait une faible clarté. Si ses traits étaient moins idéalisés, leur pureté demeurerait la même, et la couleur bleu saphir de ses yeux, la transparence de son teint se précisaient davantage.

En outre, l'élégante silhouette de la jeune fille, mise en valeur par une robe du soir en tulle rose, très jeune de ligne, se révélait à Patrice qui n'avait pu en juger précédemment.

Il s'avança vers elle et la rejoignit au moment où la femme de chambre lui remettait deux oeillets roses en lui donnant les instructions nécessaires.

— Je commençais à m'inquiéter, dit Patrice.

Puis il crut bon de se nommer.

Elle sourit, ce qui donna encore plus d'éclat à sa beauté. Se tournant vers les deux jeunes gens qui l'accompagnaient, elle déclara :

— Je n'ai plus besoin de vous, maintenant. C'est M. Larsac qui m'a invitée.

A son tour, elle présenta ses amis.

— Jacques Armand, Rémy de Latour.

Patrice soupira. Il serra la main des deux jeunes gens. Ceux-ci ayant pris congé se retirèrent.

— Vos amis auraient peut-être désiré rester, s'informa sans conviction Patrice en se dirigeant vers le vestiaire avec sa compagne.

— Non, ils sont attendus ailleurs. Nous étions à une surprise-partie. C'est pourquoi je suis en retard. Et pour être franche, je dois vous dire que je compte y retourner un peu plus tard.

— Mais alors, vous allez me quitter?

Tout en tendant à la femme de chambre préposée au vestiaire, sa cape de velours blanc, la jeune fille eut un petit sourire moqueur à l'adresse de Patrice.

— Pourquoi? Vous pourrez m'accompagner si vous le désirez. A mon tour, c'est moi qui vous invite.

Patrice eut un coup d'oeil vers les salons. Il eût vivement désiré s'en aller avec sa ravissante compagne, mais le pouvait-il sans être incorrect?

Regardant ses deux oeillets, la jeune fille se mit à rire.

— Il me semble, dit-elle, que je dois vous en offrir un.

— J'en serais flatté et heureux.

Elle glissa l'oeillet dans la boutonnière de Patrice qui la regardait, troublé malgré lui.

— Je dois maintenant, ajouta-t-il, vous présenter à la maîtresse de maison, mais pour cela, il me faudrait connaître votre nom.

— C'est vrai, répondit-elle en riant, vous ne le savez pas. C'est trop drôle. Vous avez invité une inconnue.

— Exactement.

Un peu plus bas, il ajouta :

— Et je ne le regrette pas, croyez-le bien.

— Je me nomme Odile de Léry. Vous comprenez l'autre jour, j'étais un peu...

— Oui, à vrai dire vous étiez quelque peu froissée de mon sans-gêne et vous n'aviez pas tort. Se permettre de bloquer une femme dans un ascenseur jusqu'à ce qu'elle ait consenti, ou presque, à vous revoir, cela n'est pas inscrit dans le code des convenances et mon père, si féru d'étiquette, eût crié au scandale.

— Il est vrai que vous ne manquez pas d'audace, minauda Odile.

Tout en devisant, ils avançaient dans les salons à la recherche de lady Hackett.

Ce furent Richard et Monique Savignac qu'ils rencontrèrent tout d'abord. Patrice fit les présentations.

Tandis que Monique et Odile échangeaient quelques mots, Richard se penchant vers Patrice lui dit, non sans une pointe de malice.

— Tu as la main heureuse. C'est la plus jolie fille qu'il y ait ici ce soir. L'artiste et l'homme doivent être également satisfaits. Un vrai visage de madone.

L'orchestre préludait à une nouvelle danse. Patrice s'inclina devant Odile.

— Puis-je solliciter ce tango?

— Certainement.

L'orchestre en effet attaquait un blues. Patrice entraîna Odile et, volontairement, glissa vers le petit bureau qu'il savait être à gauche des salons. C'était tricher, bien sûr, mais il n'avait pas invité cette jolie fille pour la voir dans d'autres bras que les siens. La pièce était vide, mais là aussi un bouquet de gui était suspendu. Délibérément, Patrice ferma la porte, et les deux jeunes gens, sous la gerbe de verdure, s'immobilisèrent. Patrice semblait fort ému; Odile elle-même pressentant ce qui allait suivre, ne pouvait se défendre d'une certaine anxiété.

— Heureuse année, petite fille, dit-il à voix basse. Je forme le vœu que nos relations commencées d'une manière si originale, se poursuivent, grâce à cette madone dont vous avez les traits. Pour ma part, mon unique souhait est que d'autres nouvel-an nous trouvent ainsi réunis sous le gui.

Ce disant, Patrice se pencha et, doucement posa sur les paupières de sa compagne le baiser traditionnel.

— Si nous allions à votre surprise-partie? proposa-t-il.

— Que dira la maîtresse de maison?

— Oh! elle est l'indulgence même. Je viendrai m'excuser demain. Venez, je crains que notre soirée ne soit gâtée par les fantaisies de notre bonne hôtesse.

— Soit. Après tout, chez mes amis nous trouverons une ambiance moins élégante peut-être, mais aussi moins protocolaire.

VI

UNE étrange, une exquise valse les éloignait lentement des autres couples. Ceux-là n'apparaissaient plus que comme des ombres aux yeux des deux valseurs qu'une commune et heureuse griserie envahissait peu à peu.

Patrice serrait sur sa poitrine le bus-

te souple de la jeune fille dont l'image était devenue si vite une tendre han-tise... Aucune parole ne venait rompre la mystérieuse douceur d'une danse dont Patrice se demandait si elle n'était pas uniquement aérienne, tant il lui semblait, parfois, que ses pieds et ceux de sa danseuse n'avaient plus de contact avec le sol.

Ils étaient emportés loin du monde, loin de la réalité, loin de tout ce qui n'était pas elle, et de tout ce qui n'était pas lui...

Soudain, un grésillement lointain vint rompre le charme. Instinctivement, Patrice resserra son étreinte et à l'oreille de sa délicate compagne murmura :

— Chérie, je voudrais vous emporter au bout du monde.

Aucune réponse ne vint. Seul le grésillement désagréable d'une sonnerie encore lointaine, persistait.

Et presque aussitôt une voix mâle et légèrement ironique résonna.

— Alors, vieux... atterris... il est temps !

S'évadant enfin de son rêve, car, hélas ! ce n'était qu'un rêve, Patrice Larsac se dressa sur son séant et parut tout éberlué de voir, au pied de son lit, Bernard Vimereux qui, le réveillant dans sa main, goguenard, le contemplait.

— Je m'excuse, dit-il, mais je sais que tu déjeunes chez ton père et tu as tout juste le temps...

— Quelle heure est-il donc ?

— Onze heures et demie... seulement. Mal réveillé, Patrice sauta néanmoins du lit.

— Tu as bien fait, dit-il, sans conviction.

Un moment, Bernard le regarda en silence. Sur la table deux magnifiques oeillets roses baignaient dans un verre d'eau.

— Je ne te demande pas si ta soirée a été bonne, fit-il avec au coin des lèvres un sourire moqueur.

Patrice était passé dans son cabinet de toilette. Ayant fait couler de l'eau, il y trempa sa tête à plusieurs reprises. Après cette douche salutaire, il parut avoir retrouvé ses idées.

— Ah ! mon cher, soupira-t-il tout en s'essuyant, une soirée merveilleuse.

— Avec ta madone ?

— Bien sûr.

— Elle ne t'a point déçu, à ce que je vois.

— Une femme exquise !

— Dont tu es follement amoureux.

— Pas si vite. J'avoue que pour un homme il est très agréable d'être le chevalier d'une aussi jolie fille.

— Si bien que ça ?

— Tu en jugeras. Elle vient poser ici le 10 janvier, après les fêtes.

Bernard fit entendre un sifflement admiratif.

— Tu as bien mené ta barque. Cette chère lady Hackett porte bonheur décidément.

— Eh bien ! tu te trompes. Elle m'aurait plutôt été néfaste. Aussi, ce n'est pas chez elle que j'ai réveillé et passé le reste de la nuit, jusqu'à...

— Six heures ce matin. Je t'ai entendu rentrer.

Tout en continuant sa toilette, Patrice raconta ce qui s'était passé chez lady Hackett et poursuivit :

— Je connais cette coutume du « cut-in », je l'ai pratiqué au cours de mon voyage en Amérique, il y a deux ans. Je pensais non sans raison qu'Odile danserait avec tous les hommes, sauf avec moi. Ce n'était pas dans ce but que je l'avais invitée, tu dois t'en douter. Aussi, comme elle venait d'une surprise-partie et qu'elle devait y retourner, ma foi je l'ai suivie. Nous avons quitté le bal subrepticement, et nous sommes allés chez ses amis. Ah ! mon cher ! C'est dommage que tu n'aies pas été là. C'est tout à fait le genre de fête que tu aimes.

Comme chez lady Hackett l'avait fait Savignac, Bernard déclara :

— En somme, l'artiste et l'homme sont satisfaits ?

— L'artiste, je ne sais pas encore car, j'avoue n'avoir pas une minute pensé à l'art.

— De belles heures en perspective ! Et cette madone délicate ne craint pas de pénétrer dans l'antre qu'est, en général, un atelier d'artiste ?

— Non. C'est une jeune fille moderne dans le bon sens du mot et j'en suis heureux, je l'avoue ; cela facilitera le travail.

Un sourire errait sur les lèvres de l'incorrigible Bernard, Patrice le surprenant, ajouta :

— Ne te monte donc pas la tête. Je te l'ai dit, tu vas trop vite. Que diable, ce n'est pas la première fois qu'une jolie fille entre ici.

— Oui, mais cette fois tu sembles bien emballé, alors que d'ordinaire tu restes parfaitement froid. Cela, tu ne peux le nier.

Patrice eut un geste d'énervement. Bernard, comprenant qu'il allait trop loin, changea de conversation.

— A propos, dit-il, seras-tu libre ce soir vers cinq heures pour un bridge chez Lambert.

— Je ne sais pas. Je dois recevoir un coup de téléphone.

— Déjà.

— Ah ! tu m'assommes avec tes réflexions. Je peux te dire puisque tu es si curieux que je vais sans doute bridger avec les Moraux, les amis chez lesquels j'ai réveillé.

— Ta madone y sera, naturellement.

— Zut !

Rageur, Patrice ferma sur lui la porte du cabinet de toilette.

— Au revoir, lança Bernard, amuse-toi bien. A demain.

Resté seul, Patrice soupira. Au fond, s'il redoutait les sarcasmes de son ami, c'est que ceux-ci portaient juste. Il se rendait parfaitement compte qu'il se trouvait en face d'un redoutable adversaire alors qu'il s'était cru maître absolu de ses sentiments. Il ne pouvait nier qu'il avait été troublé plus que de raison par le charme pénétrant de la ravissante madone.

Amoureux ? Allons donc ! Ce serait trop drôle. Et pourtant, par un effet de son imagination, les grands yeux lumineux ne cessaient de poser sur lui leur tendre regard. Il éprouvait encore toute puissante l'impression qu'il avait ressentie la veille en dansant avec Odile. Ces longs instants qui l'avaient rempli d'ivresse, lui, le blasé de tant de succès mondains.

Se grisant de ces souvenirs comme du plus suave nectar, c'était machinalement qu'il faisait sa toilette.

Pourquoi, songeait-il, lutter contre ce sentiment nouveau devenu si rapidement obsédant ? Qu'y avait-il de répréhensible dans l'élan qui le poussait vers Odile ? Il était jeune, elle était libre, tous deux appartenaient à la même classe sociale, et si intrinsèque que pût se montrer Me Larsac, sur le choix d'une bru, aucune opposition de sa part ne pourrait s'élever au sujet de Mlle de Léry.

Alors ?... Pourquoi chercher à dominer l'attrait qu'elle exerçait sur lui... Pourquoi ne pas laisser s'épanouir cette tendresse à son aurore ?

Tout en rêvant, il avait achevé sa toilette. Habillé maintenant, prêt à sortir, il ne put résister au désir d'entendre à nouveau la voix déjà si chère. Il forma sur le cadran de l'appareil le numéro donné la veille et attendit troublé. Une voix de femme répondit à l'appel, mais ce n'était pas celle d'Odile.

— Allô, dit-il. Puis-je parler à Mlle Odile de Léry ?... De la part de Patrice Larsac... Bien, j'attends... Allô... Odile ?... Bonjour... Je vous réveille, j'en suis sûr, et je m'excuse... Ah ! bon...



Pour égayer une robe de teinte sombre

Ce beau modèle de collet avec poignets assortis est à exécuter au crochet et ne requiert qu'une pelote de fil à crocheter COATS Mercer - Crochet grosseur 60, en blanc ou écru. On utilisera un crochet en acier Ship de Milward no 12. (Pour un travail lâche, utiliser un crochet no 13 ; pour un travail serré, utiliser un crochet no 11).

Tension du point : 3 bouclettes font 1¼ pce et 6 rangs font environ 1 pouce.

Abréviations : M. en l'air — maille en l'air (ou point de chaîne). Pms — petite maille serrée. Ms — maille simple. Md — maille double. Br. bride. Br. db — bride double. P. — picot. Faisc. — faisceau.

L'astérisque (*) indique la répétition de la même série de points.

COLLET

Exécuter une chaîne de 212 m. en l'air (13½ pces de longueur).

1er rang : 1 ms à la 2e m. en l'air à partir du crochet, * 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet, 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet, 3 m. en l'air, sauter 5 m. en l'air, 1 ms dans la m. en l'air suivante ; reprendre de * encore 34 fois (il y a maintenant 35 bouclettes à picots), * 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet ; reprendre du dernier * encore 2 fois, 3 m. en l'air, tourner.

2e rang : 1 ms entre les p. de la première boucle, * 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet, 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet, 3 m. en l'air, 1 ms entre les p. de la boucle suivante ; reprendre de * encore 33 fois, * 7 m. en l'air, 1 pms à la 5e m. en l'air du crochet ; reprendre du dernier * encore 2 fois, 3 m. en l'air, tourner.

Répéter le 2e rang encore 6 fois. Omettre les p. du retour à la fin du dernier rang. Couper le fil.

La dentelle du bord se fait comme suit : Fixer le fil à la première ms du premier rang et travailler tout autour du bord extérieur comme suit : 1er rang : * 9 m. en l'air, sauter 1 p., 1 ms dans le p. suivant ; reprendre de * 2 fois encore, 9 m. en l'air, sauter 1 p., 1 ms dans la dernière ms du 8e rang, * 9 m. en l'air, (travaillant le long du 8e rang) sauter 1 p., 1 ms dans le p. suivant ; reprendre du dernier * finir avec 1 ms dans le p. du centre de la dernière boucle. Maintenant travailler le long du bout des rangs comme suit :

* 9 m. en l'air, sauter 1 p., 1 ms dans le p. suivant ; reprendre du dernier * encore 2 fois, 9 m. en l'air, sauter 1 p., 1 ms dans la dernière ms, 1 m. en l'air, tourner.

2e rang : 11 ms dans chaque boucle, 5 m. en l'air, tourner.

3e rang : 3 br. dans la 6e ms de la première boucle, laissant sur le crochet la dernière boucle de chaque br., 1 jeté et passer par toutes les boucles sur le crochet (ceci forme un faisc.), 3 m. en l'air, 1 faisc. 3 m. en l'air et 1 faisc. dans la même ms, * 2 m. en l'air, 1 faisc. 3 m. en l'air 1 faisc. 3 m. en l'air et 1 faisc. dans la 6e ms de la boucle suivante ; reprendre de * finir par 1 br. dble dans la dernière ms de la boucle du dessous, 1 m. en l'air, tourner.

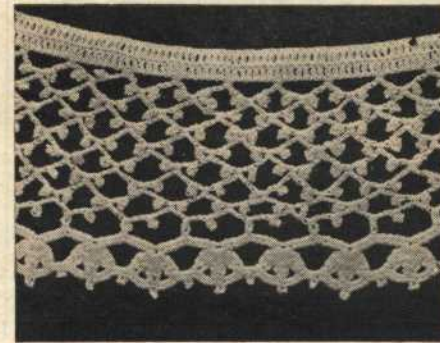
4e rang : 1 ms dans le premier faisc., * 3 ms dans les 3 m. en l'air suivantes, 1 ms dans le faisc. suivant, 3 m. en l'air, 1 pms dans le haut de la dernière ms, 3 ms au-dessus des 3 m. en l'air suivantes, 1 ms dans le faisc. suivant, 2 ms dans les 2 m. en l'air suivantes, 3 m. en l'air, 1 pms dans le haut de la dernière ms, 1 ms dans les mêmes 2 m. en l'air, 1 ms dans le faisc. suivant ; reprendre de * finir par 1 ms dans le dernier faisc., 3 m. en l'air. Maintenant travailler 1 rang de md le long du bord près du cou, 3 m. en l'air, tourner. 1 md dans chaque md. Couper le fil.

POIGNETS

Exécuter une chaîne de 128 m. en l'air.

1er rang : Comme le premier rang du collet, sauter 6 m. en l'air au lieu de 5 m. en l'air. Le reste du travail se fait comme pour le collet.

Apprêter et presser. Plier 2 rangs de md sur l'envers de chaque morceau.



Rafraîchissements jumeaux!

CITRONS Sunkist avec THÉ GLACÉ

Rien de mieux qu'un long verre de thé glacé servi avec un croissant de citron Sunkist piquant, facile à presser, pour les repas des grandes chaleurs et en tout temps. Gardez toujours une bonne provision de savoureux citrons Sunkist à la main. Coupez-les en croissants épais et placez sur le bord de chaque verre de thé glacé.



LIMONADE Sunkist Fraîche

Faites un pot de limonade glacée avec les piquants Sunkist chaque matin. Servez-la souvent dans la journée. Les petits l'aiment... et elle est si bonne pour eux. Remarquez—les citrons Sunkist sont une excellente source de vitamine C. Pour une saveur de citron véritable et un rafraîchissement profitable, buvez la limonade Sunkist.



On me demande pour un bridge cet après-midi, et je ne veux pas accepter avant de savoir si le vôtre tient ou non... Vous accompagnez votre frère à un thé?... Oui, j'entends bien... Tant pis, ce sera pour une autre fois. Mais si... je regrette sincèrement. Pas trop fatiguée?... Oh! moi non... Comment, j'ai l'habitude!... Croyez-vous donc que je passe mes soirées à m'amuser? Je suis un homme rangé, au contraire... Vous vous moquez!... Oui, c'est cela, à bientôt!... Allô... en tout cas, même si je ne vous vois pas avant, je compte sur vous le samedi 10 janvier sans faute, à deux heures... Au revoir!

Ayant raccroché l'appareil, Patrice eut un geste d'irritation. Il avait escompté passer une partie de l'après-midi avec Odile, et voilà qu'elle sortait avec son frère... Etait-ce bien avec son frère?

De toute façon, c'était pour lui un contretemps qu'il n'avait pas prévu.

Il se consola en songeant qu'il la verrait dans quelques jours et il se jura de mettre tout en oeuvre pour établir sur des bases solides cette relation qui lui était devenue indispensable.

VII

LE SAMEDI 10 janvier, Odile de Léry, assise sur un coussin bas, son écriture sur les genoux, achevait sa correspondance.

Bien qu'il fût un peu plus de onze heures du matin, elle était encore en robe de chambre et pas coiffée, mais chez les Léry, la vie s'écoulait pour chacun au gré de sa fantaisie, surtout quand le maître de maison était absent.

M. Simon de Léry était filateur. Il passait une partie de la semaine à son usine de Torbie et le reste à Paris, avenue de Ségur, où il avait un appartement. Mme de Léry n'avait jamais pu se résoudre à habiter toute l'année leur propriété attenante à l'usine. Il lui fallait la vie agitée de Paris. M. de Léry après avoir lutté pendant les premières années de son mariage, s'était résigné à donner satisfaction à sa femme. Au demeurant, M. de Léry était le meilleur des hommes et ses enfants l'aimaient follement. Sa femme elle-même lui était attachée autant que son caractère le lui permettait.

Le ménage avait trois enfants : deux fils, Hubert et Philippe, âgés respectivement de trente et de vingt-huit ans. Odile était la plus jeune et venait d'avoir vingt ans.

A sa naissance, les habitudes bien établies de la maison furent singulièrement bouleversées, et ce fut une sorte de petit despote qui régna désormais au foyer des Léry. Père, mère, frères, gâtèrent à qui mieux mieux l'idole à laquelle chacun avait contribué à ériger un piédestal.

L'enfant se crut véritablement tout permis et acquit une extraordinaire assurance en même temps que la conviction d'être pour tout l'élément masculin de son entourage, une reine au pouvoir absolu.

Cependant, elle avait assez de qualités naturelles pour que l'excessive admiration des siens ne l'eût pas rendue complètement insupportable. Sa coquetterie, si elle était extrême, restait insouciant. Odile était coquette par instinct. Elle flirtait comme elle respirait.

Autour d'elle, beaucoup de jeunes admirateurs s'étaient d'abord laissés prendre à ses roueries féminines, puis, déjouant la manoeuvre, ils se tenaient sur un pied de camaraderie sans danger. Quant aux nouveaux venus dans le cercle de la jeune fille, ils risquaient de se prendre au piège et d'être entraînés plus loin qu'ils ne l'eussent voulu, dans ce sillage séduisant et dangereux.

C'est ainsi que Patrice Larsac, attiré par le visage de madone, s'était trouvé lancé dans l'aventure et engagé de telle sorte qu'il s'avérait incapable de réagir. Cela, Odile l'avait pressenti dès les premières minutes de contact et il va sans dire qu'elle avait soufflé sur la flamme pour l'activer. En fait, la conquête semblait d'importance. Non seulement Patrice était un fort beau garçon, mais il était aussi un artiste et de plus le fils d'un homme très considéré.

Cependant, Odile n'avait nulle intention de rompre avec ses anciens amis. Elle se sentait capable de mener de front deux intrigues. C'est ainsi qu'elle écrivait ce jour-là à son flirt numéro un, Jacques de Saudrain, avec lequel elle jouait fréquemment au tennis. Lui aussi valait que l'on s'y intéressât. Futur inspecteur des Finances, possédant un grand nom, un château magnifique dans le Loiret, il était de toute évidence le candidat de la famille de Léry. Toutefois, sans être guidée réellement par l'intérêt, Odile se réservait de choisir parmi ses soupirants.

Pour l'instant, elle ressentait une grande satisfaction d'être l'inspiratrice d'un peintre. A dire vrai, elle se savait jolie, mais être élue parmi tant d'autres la gonflait d'un certain orgueil.

Ayant terminé sa lettre, elle se décida à s'habiller, choisit une robe de drap bleu qui avait ses préférences. Elle était tout juste prête quand la pendule de la pièce voisine sonna les douze coups du midi. Sans hâte elle quitta sa chambre et pénétra dans le petit salon où d'ordinaire les membres de la famille venaient attendre l'annonce du déjeuner.

—Tiens! tu étais là, Philippe? dit-elle, surprise.

En effet, le jeune homme était installé dans une bergère et lisait son journal. A l'entrée de sa soeur, il se leva et vint à elle, le visage souriant.

—Bonjour, Chiffon. Je n'osais frapper chez toi.

Il l'embrassa, l'amena jusqu'à la bergère qu'il venait de quitter et prit place sur la chaise longue en face d'elle.

Philippe de Léry était un garçon de taille moyenne, large d'épaules, à la chevelure blonde soigneusement coiffée. Ce qui frappait le plus chez lui, c'étaient ses yeux clairs et quelque peu altiers.

Tandis que son frère Hubert secondait son père à l'usine, Philippe avait fait ses études de médecine et était interne dans un hôpital de Paris. Ce frère était pour Odile le meilleur des amis, encore qu'elle le trouvait sévère. Il l'était en effet et devait cet état d'esprit à une expérience sentimentale malheureuse.

Quatre ans plus tôt il s'était épris d'une jeune fille rencontrée à Biarritz au cours des vacances. Tous deux s'étaient fiancés, mais un mois avant le mariage, elle avait repris sa parole pour épouser un Américain. Philippe était devenu misogyne et ne manquait pas une occasion de blâmer la coquetterie. En fait, il avait près de lui un sujet d'expérience et de critique, mais il ne s'en doutait pas. Au lieu et place de Mme de Léry, trop occupée, songeait-il, par mille devoirs mondains, il s'était institué l'éducateur d'Odile qui était sa filleule. Mais celle-ci, le connaissant bien, savait dissimuler tout le côté de son caractère qui pouvait choquer son frère. C'est pourquoi, ce matin-là, elle s'étonnait du regard scrutateur posé sur elle. Elle eût aimé voir surgir sa mère, mais très probablement celle-ci devait être sortie.

—Dis-moi, petite, s'informa Philippe, qui est cette lady Gloria Hackett chez laquelle tu es allée, paraît-il, à une soirée?

—C'est une Anglaise fort riche qui fait beaucoup de bien.

—Je croyais que tu étais chez les Moreau, ce soir-là!

—J'y suis allée, mais j'avais aussi une invitation chez lady Hackett.

—Qui te l'avait donnée?

—Ah! voilà! C'est ici que l'histoire se corse.

Tout en répondant aux questions embarrassantes de son frère, Odile feuilletait un magazine, semblant n'attacher qu'une faible importance à ces propos. Néanmoins, rencontrant le regard de Philippe, elle y vit clairement que cette conversation était préméditée. Quelqu'un avait dû bavarder. Les Moreau étaient des amis de la famille et Hervé Moreau un camarade de Philippe.

—Allons, Chiffon, sois franche avec moi. Tu sais l'intérêt que je te porte.

—Certes, mais quel rapport avec la soirée?

—Je sais que tu es revenue chez les Moreau, accompagnée d'un jeune homme qui leur était inconnu.

—Et alors? Dans une surprise-partie on peut amener des amis!

—Ne tourne pas la question. Qui est ce garçon?

—Patrice Larsac, avocat, artiste peintre et fils du conseiller à la Cour des Comptes.

—Voyons, ne mélangeons pas. Est-il avocat ou artiste peintre?

—Les deux, et c'est en qualité de peintre que j'ai fait sa connaissance. Il m'a rencontrée alors que j'allais voir tante Emma. Il trouve que j'ai le visage d'une madone, il veut me prendre comme modèle pour le vitrail qu'il doit exécuter. Oui, mon cher, ne t'en déplaît, j'ai un visage de madone.

Philippe regardait sa soeur en souriant.

—Le visage peut-être, dit-il, mais je doute que ma petite Chiffon en ait les qualités.

—Oh! bien ça, ce n'est pas donné à tout le monde, répliqua Odile en riant.

Mais Philippe demeurait sérieux.

—Et où cet artiste peintre a-t-il l'intention de faire ton portrait?

Odile hésita. Là était le point névralgique. Elle se lança, tête baissée, bien décidée à défendre son projet, même contre Philippe qu'elle aimait profondément.

—Je pose cet après-midi dans son atelier.

—Comment! Tu oserais?

—Oh! voyons, je t'ai dit qui était Patrice Larsac: le fils du conseiller à la Cour. Ce n'est pas n'importe qui. De plus, il est très ami du capitaine Savignac et de sa femme, auxquels il m'a présentée chez lady Hackett. Monique Savignac est la fille de M. Darney-Martial, des laboratoires du même nom.

Odile se tut un instant et laissa tomber négligemment:

—Du reste, elle m'accompagnera.

Cette petite phrase, complètement mensongère, produisit l'effet escompté. Philippe mit la main sur l'épaule de sa soeur, et plus doucement lui dit:

—S'il en est ainsi, le fait est plus acceptable, du moins pour moi, mais crois-tu que Jacques de Saudrain serait enchanté de cela?

D'un air apparemment ingénu, Odile répondit:

—Il n'est pas nécessaire que je l'informe de tous mes actes. Il sera temps de le faire si un jour je l'épouse.

—Ecoute, petite fille, tu t'amuses, je le sais, mais prends garde. Ton physique attire les soupirants; si beaucoup d'entre eux ne recherchent près de toi que l'illusion de l'amour, d'autres peuvent être sincères et tu te dois de ne pas faire souffrir.

On sentait qu'il songeait à lui-même, qu'une réminiscence de son épreuve passée venait raviver la blessure de son coeur.

Bien qu'elle fût très jeune encore à l'époque où Philippe avait connu une

cruelle déception d'amour, Odile ne l'avait pas ignorée. C'est pourquoi, tandis que son frère, dont l'émotion était visible, la rappelait à plus de sagesse, elle se sentit envahie d'une tendre pitié pour lui et aussi peut-être d'un peu de confusion de sa propre conduite.

D'un mouvement qui faisait honneur à son cœur, elle se jeta au cou de son frère et l'embrassa affectueusement.

— Rassure-toi, dit-elle. Je ne suis encore qu'une gamine, mais j'espère n'agir jamais qu'en accord avec l'affection qui nous unit tous les deux.

Un bruit de porte lancée avec fracas annonça la rentrée de Mme de Léry. Toute conversation devenait désormais impossible. Philippe rendit le baiser à sa soeur et lui dit à voix basse :

— Au fond, tu es une bonne petite fille... mais sois prudente.

Comme un ouragan, Mme de Léry entra.

— Ah ! mes enfants ! s'exclama-t-elle en se laissant tomber dans une bergère, quelle matinée ! Je suis fourbue !

L'élégante femme qui venait ainsi d'interrompre l'entretien de ses enfants ressemblait beaucoup à sa fille dont elle avait la beauté régulière. Son visage était une réplique de celui d'Odile, autant que les traits d'une femme dont la cinquantaine était sensiblement dépassée, pouvait reproduire ceux d'une jeune fille dans l'épanouissement radieux de sa vingtième année. Mais si la fraîcheur de son teint avait disparu, un maquillage savant redonnait à la peau un éclat factice pouvant encore faire illusion.

Elle expliquait maintenant :

— J'ai été retardée par Jacques de Saudrain qui a voulu absolument m'offrir, en passant, le porto chez Weber. Il est décidément charmant, ce garçon. A propos, je l'ai invité pour le thé ; il sera là à cinq heures.

Philippe eut un regard vers Odile. Celle-ci, debout devant la glace, recitait une boucle de sa chevelure. D'un air indifférent, elle répondit :

— C'est une bonne idée. Je n'avais rien à faire cet après-midi.

Puis, glissant son bras sous celui de sa mère, elle l'entraîna vers la salle à manger, où le déjeuner venait d'être annoncé. Philippe, maussade, les suivit. Comme pour lui-même, il murmurait :

— L'hypocrisie poussée à ce degré devient un art. Elle m'effraie vraiment, ma petite soeur.

VIII

UN ATELIER d'artiste a ceci de particulier que les initiés s'y sentent absolument chez eux. L'ambiance y est joyeuse et pour peu qu'on ne soit pas bridé par un trop grand souci de bienséance, on y vit des heures de complète insouciance.

C'est dans ce milieu, si différent de celui dans lequel il avait été élevé, que Patrice Larsac essayait de s'acclimater. En réalité, malgré les apparences, il n'y était pas encore complètement parvenu.

C'est pourquoi, par cette matinée de février, alors qu'il s'efforçait de perfectionner la maquette de son vitrail, il aurait préféré être seul, mais il n'avait pu refuser de prêter son atelier à un camarade pour une séance de pose.

Dans le fond de la pièce, trois jeunes rapins et un modèle jacassaient et se livraient à des plaisanteries qui, dans l'état d'esprit où il était, énervaient Patrice au plus haut degré. Toutefois, et comme toujours, sa politesse innée l'empêchait de manifester sa mauvaise humeur.

Bernard Vimereux, tombant vers onze heures dans cette atmosphère, s'écria :

— Quel chambard ! Un peu de correction tout de même ! Il faut être Pat pour ne pas vous jeter dehors.

— Excusez-nous, Pat, dit celui des jeunes gens qui travaillait.

Puis, s'adressant à ses amis, il ajouta :

— Vous pouvez même filer tout de suite, je vous rejoindrai avec Lulu.

— Qu'est-ce qui vous a pris de venir vous installer ici ? demanda Bernard, acerbe.

— Je n'ai pas pu faire de feu chez moi, répondit le jeune peintre, et j'ai eu peur que Lulu prenne froid. Elle sort de l'hôpital.

Tout à son oeuvre, Patrice ne disait mot. Probablement même il n'écouait pas, absorbé par le travail délicat auquel il s'était attaqué ce jour-là.

Sa maquette était au point, mais seuls, et c'était chose fort importante, quelques détails du visage restaient imprécis puisqu'il comptait au cours d'une prochaine séance de pose, les fixer définitivement. En attendant, il cherchait à les indiquer tels que les lui rappelaient sa mémoire... et son cœur.

Il laissa Bernard converser avec ses camarades, puis distraitemment il prit congé d'eux quelques instants plus tard, s'excusant même de ne pas être plus loquace.

Quand la porte se fut refermée et qu'il fut seul avec son ami, il soupira.

— Je te dois mille remerciements ; je n'en pouvais plus.

Bernard s'approcha et, sarcastique, lui dit :

— Quand perdras-tu tes principes sacro-saints d'éducation ? Ma parole, toute la cité viendra se chauffer ici un de ces jours.

— Je ne pouvais pas refuser à cause de cette petite.

— Et alors ! Si Bourdier passait moins de temps au café, il pourrait s'acheter du charbon.

— Tu crois qu'il fait la noce ?

— Parbleu !

En silence, Patrice exécutait quelques retouches. Tout en allumant sa pipe, Bernard s'informa :

— Cela marche comme tu veux ?

— Oui, à peu près. Mais ma mémoire ne suffit pas pour reproduire cette expression du regard qui, selon moi, donne toute la valeur à mon oeuvre. Aussi, je garde les yeux pour la fin.

Bernard revint près du chevalet, examina le travail et dit :

— Pourtant c'est parfait.

— Peut-être, mais tu ne peux pas me comprendre.

— Mais si, je te comprends fort bien... Vois-tu, mon vieux, tu cherches à matérialiser un rêve. Que Mlle de Léry ait des traits de madone, c'est exact, et pour cela elle peut être un excellent modèle. Qu'elle ait aussi l'expression que tu veux donner à ta Vierge, c'est plus douteux. Tu es trop exigeant en le lui demandant, mon vieux Pat, c'est à toi de la créer.

Patrice secoua la tête.

— Je te répète que tu ne me comprends pas, ne te l'ai-je pas dit cent fois ? C'est justement cette expression, son expression « à elle » qui m'a frappé la première fois où je l'ai vue, que je ne parviens pas à retrouver.

— Je ne voudrais pas te froisser. Odile de Léry est une très jolie fille, mais trop coquette pour avoir l'âme d'une madone. Comment donc ses yeux pourraient-ils en donner le reflet ?

Patrice ne répondit rien. Certes, il connaissait mieux que quiconque la coquette d'Odile. Depuis cette soirée de charité, il n'avait pu obtenir que deux séances de pose, et encore pour la seconde, il avait dû accepter d'aller patiner avec elle tout un après-midi, à la piscine Molitor.

Dès la première, le samedi 10 janvier, il avait compris. Après être arrivée en coup de vent, en retard d'une bonne demi-heure sur le rendez-vous convenu, elle avait tout de suite déclaré qu'elle ne disposait que d'un temps très limité. Déçu, Patrice s'était mis au tra-



Photo Air-Canada

LE MAXIMUM DANS UN MINIMUM

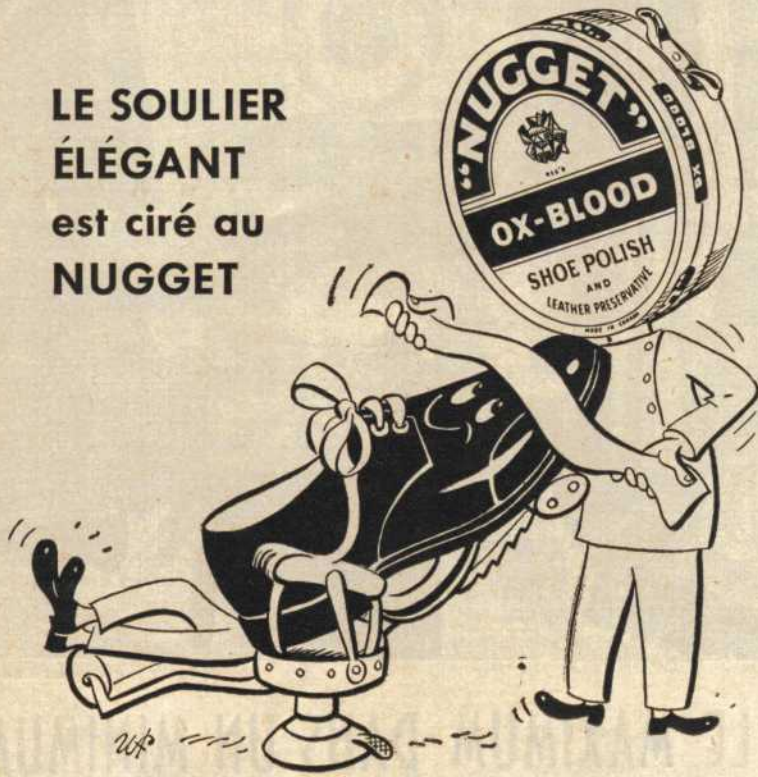
Pour qui emprunte la voie des airs pour ses voyages, le problème des bagages présente certaines difficultés.

Voici pour les diverses catégories d'envolées le nombre approximatif de vêtements que vous pouvez emporter. Dans chaque cas, il restera suffisamment d'espace pour rapporter avec vous les inévitables souvenirs de voyage.

Madame	Monsieur
2 malles, 15 lbs	1 malle, 11 lbs
1 costume de toile	1 paletot de gabardine
1 paletot court	1 jaquette et pantalon sport
1 manteau de faille ottoman	1 costume (2 pantalons)
1 chapeau	1 robe de chambre
3 robes, légères	2 paires de souliers
3 blouses	1 paire de pantoufles
1 robe-soleil	3 chemises de nylon
1 négligé	2 chemises en orlon
3 paires de pantalons	1 pyjama
2 jupons-combinaisons	3 paires de bas
1 robe de nuit	5 cravates
2 brassières de nylon	3 culottes de nylon
1 gaine de nylon	2 camisoles en nylon
1 gilet de laine	1 gilet de laine à manches longues
3 paires de souliers	1 maillot de bain
1 paire de pantoufles	Accessoires, ceintures, etc. : 5 lbs.
3 paires de gants	
1 foulard de soie	
4 paires de bas de nylon	
2 sacs à main	
1 imperméable en plastique	
1 paire de couvre-chaussures en plastique.	
Cosmétiques, bijoux, etc. : 5 lbs.	
Réseau transatlantique, classe touriste, 44 lbs.	
3 malles, 18 lbs.	1 malle, 10 lbs
1 costume de laine et rayonne	1 paletot
1 manteau de lainage	1 costume (2 pantalons)
2 robes de nylon	1 jaquette et pantalon sport
1 robe-cocktail d'organza de soie	1 costume en tropical
1 robe de shantung de soie	2 paires de souliers
1 costume de cordé	1 paire de pantoufles
1 jaquette de bengaline	1 robe de chambre
1 deux-pièces de coton	3 chemises de nylon
1 short	2 chemises sport
1 robe-soleil assortie	5 cravates
1 robe de plage et costume de bain	1 gilet de laine
1 casque de bain	3 culottes de nylon
1 gaine de nylon	2 camisoles de nylon
2 brassières de nylon	1 pyjama de nylon
1 négligé	1 maillot de bain
4 paires de pantalons	3 chemises T.
2 jupons-combinaisons	1 imperméable en plastique
1 jupon-combinaison élégant	5 paires de bas,
2 robes de nuit	Accessoires, ceintures, etc. : 5 lbs.
1 blouse de nylon	
1 blouse de rayonne	
3 paires de souliers	
1 paire de pantoufles	
1 chapeau	
7 paires de bas de nylon	

1 imperméable de plastique
1 foulard
4 paires de gants
2 sacs à main en cuir.
Cosmétiques, bijoux : 5 lbs.

LE SOULIER ÉLÉGANT est ciré au NUGGET



Et l'homme élégant sait qu'un cirage quotidien au Nugget rend ses chaussures plus attrayantes, plus brillantes pour toute la journée.



ROUGE, NOIR, BLANC ET TOUTES COULEURS DE BRUN

Avez-vous ciré vos souliers au NUGGET ce matin ?

vail aussitôt, afin de tirer le meilleur parti possible d'une pose dont la durée serait brève.

Quand elle eut pris place sur l'estrade et qu'elle eut disposé, suivant le désir de l'artiste, le voile blanc encadrant étroitement son visage, elle ne parvint guère à garder l'expression à la fois grave et candide que désirait lui voir prendre Patrice. Un sourire plus ironique qu'angélique venait trop souvent la modifier.

L'énerverment du peintre s'accroissait à mesure que passaient les minutes, en constatant l'impossibilité pour lui de fixer sur son « carton » la pureté, idéalité dont il avait cru pouvoir trouver chez son modèle la parfaite reproduction.

L'entrée de Bernard Vimereux dans l'atelier avait achevé de compromettre un succès déjà douteux. Bernard, exultant, trop enclin aux éloges excessifs, se répandit en compliments dithyrambiques dans lesquels entraînait une ironie que Mlle de Léry, éprise d'elle-même et sûre de sa beauté, fut loin de soupçonner.

Pour Patrice, il n'en était pas de même. Sous les paroles flatteuses de Bernard, il découvrait la réelle pensée du jeune homme et comprenait que celui-ci n'avait, pour Odile, ni admiration, ni sympathie.

Une heure s'écoula dans cette ambiance et finalement, Odile, pressée de rentrer chez elle pour y retrouver Jacques Saudrain, prit congé.

— Quand vous reverrai-je ? s'informa Patrice, de plus en plus déçu.

— Vous patinez, je pense ?

— Mais oui.

— Alors c'est parfait. Voulez-vous venir après-demain, lundi, à quatre heures, à Molitor ?... J'y serai.

— Volontiers. Nous pourrions travailler un peu avant.

— Oh ! cela, impossible. Venez d'abord et nous fixerons un autre rendez-vous. Convenez qu'aujourd'hui j'ai mis, à venir poser, beaucoup de bonne volonté.

Patrice la regarda, se demandant si elle paraissait convaincue. Il préféra ne pas insister et accepta l'invitation.

Le mardi elle revint poser et fut moins agitée. Néanmoins, malgré sa hâte de terminer son vitrail, il hésitait à l'appeler de nouveau.

Il se sentait entraîné dans une aventure dont il redoutait les conséquences, il aurait voulu freiner pendant qu'il en était temps encore.

L'occasion allait lui en être donnée. Il devait en effet se rendre à Conches chez le maître verrier afin de surveiller les diverses opérations de cuisson. Quand tout serait terminé, il faudrait acheminer le vitrail vers sa destination et assister à sa pose. Opération délicate et non dépourvue d'émotion pour qui voit s'ériger à la place qui lui est destinée pour longtemps, sinon pour jamais, l'oeuvre dans laquelle il a mis, au cours de longues semaines, une si grande part de lui-même.

— Que dirais-tu d'un porto chez Lucien ? Cela nous remettrait tout à fait d'aplomb, proposa Bernard.

— Ma foi, oui, tu as raison.

— Toujours pas de nouvelles de ton modèle ?

En posant la question, Bernard souriait, non sans malice, ce qui avait le don d'irriter prodigieusement Patrice. Aussi répliqua-t-il assez sèchement.

— Elle n'a pas à m'en donner. C'est à moi de l'appeler si je le juge bon.

— Et tu ne le juges pas bon, bien que tu en meures d'envie. Pauvre sot ! Ah ! tu ne sauras jamais y faire avec les femmes. Si, au contraire, tu lui avais posé quelques lapins, tu la verrais rappliquer ici.

— Possible ! Mais ce n'est pas mon genre.

Habillé maintenant, prêt à partir, Pa-

trice franchit la porte, suivi par Bernard.

Bras dessus, bras dessous, ils entrèrent chez Lucien, bar connu de tous les rapins. Il était onze heures et demie du matin. La salle était comble ; il est vrai qu'elle n'était pas difficile à remplir tant elle était exigüe.

Ils serrèrent la main de plusieurs amis et vinrent s'asseoir à l'extrémité du bar. La conversation s'engagea à la cantonade. Bernard Vimereux et Patrice étaient fort connus, se trouvant à la tête du comité chargé d'administrer le « Foyer des Artistes ».

Soudain, Patrice surprit à distance l'attention d'un jeune homme blond, au teint légèrement bistre. Ce beau garçon le fixait avec une étrange insistance.

Patrice se demandait ce qui pouvait ainsi motiver l'attention dont il était l'objet. Tout en continuant sa conversation, il cherchait en vain dans sa mémoire s'il n'y trouvait pas un souvenir se rapportant à son visage.

C'est alors que le jeune quidam, traversant la salle, vint droit à lui.

— Je m'excuse infiniment, Monsieur, dit-il, de vous aborder ainsi, mais j'ai entendu tout à l'heure prononcer votre nom. Seriez-vous Patrice Larsac, le fils du conseiller à la Cour des Comptes ?

— Lui-même, Monsieur.

Le jeune homme sourit, visiblement heureux. Puis il continua :

— Je bénis le hasard qui me met aujourd'hui en face de vous. A la vérité, j'avais l'intention d'aller jusqu'à votre atelier ces jours-ci. J'ai eu votre adresse par notre amie commune, Mlle Catherine de Sarcey. Je suis Antoine Ribécourt, artiste peintre et Canadien-français.

Patrice se souvint de la conversation qu'il avait eue avec son amie d'enfance. Ainsi c'était là le héros du roman de Catherine. Elle avait du goût, il était fort bien. Très grand, solidement charpenté, le jeune homme gardait cependant une élégante sveltesse. La souplesse, l'agilité de ses mouvements étaient manifestes. La tête d'une forme régulière était surmontée d'épais cheveux blonds naturellement ondes, et dans le visage aux traits énergiques, les yeux enchâssés d'un bleu très clair plaisaient par leur regard franc, tandis que sous une courte moustache, plus blonde encore que les cheveux, les lèvres souriaient, découvrant des dents un peu fortes peut-être mais régulières et d'une parfaite blancheur.

Tout en lui respirait la santé, la jeunesse, l'ardeur à vivre, la sincérité. Oui, à tous les points de vue, un garçon splendide.

Toutes ces observations, Patrice les fit en quelques secondes. Il dit enfin :

— Je me souviens en effet. J'ai dîné, il y a quelques semaines chez mon père, avec le comte de Sarcey et Catherine.

Patrice le présenta à Bernard, puis insista pour qu'il prenne un porto avec eux. Une table se trouvant libre près du bar, ils s'y installèrent.

— Ainsi, dit Patrice, vous avez quitté votre pays, pourtant magnifique, si j'en crois Catherine.

— Certes, oui, c'est un beau pays. J'espère bien y retourner, mais je devais venir en France pour éprouver mon talent de peintre. C'est à Paris seulement que l'on peut savoir si l'on a des chances ou non de réussir dans la carrière.

— Vous avez déjà fait quelque chose ?

— J'ai plusieurs oeuvres. Voici l'une de mes études.

Le jeune homme sortit de son portefeuille une photographie qu'il tendit à Patrice. Elle représentait un visage de jeune fille se détachant sur un fond

[Lire la suite page 38]

DÉBILITÉ
FAIBLESSE

ANÉMIE

SIROP

Deschiens

Hémoglobine.—Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.—Admis dans les Hôpitaux de Paris.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE ?

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines :
Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

Coupon d'abonnement

LA REVUE
POPULAIRE

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

Ⓜ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 19, P.Q.

"Hommes de fer altiers de coeur et de stature"

(LOUIS FRÉCHETTE)

ETIENNE BRÛLÉ, découvreur de la Pennsylvanie et du Lac Supérieur, fut un de ces hommes prestigieux grâce auquel une petite colonie française du XVIIe siècle est devenue une nation grande entre toutes, le Canada. D'une audace à toute épreuve, il fut le premier blanc à s'aventurer en Huronie. Torturé par les Indiens, il supporta sans broncher son supplice, et ne guérit que pour reprendre de plus belle ses interminables expéditions.

Le Canada d'aujourd'hui, terre d'avenir aussi bien que de grandes réalisations, offre à sa jeunesse l'occasion de marcher sur les traces des pionniers. Le plus moderne et le plus viril des métiers, le plus passionnant aussi, c'est l'aviation. Ecole de formation du caractère, le C.A.R.C. ne recrute que cette jeunesse d'élite qui désire, tout en s'épanouissant personnellement, et en bénéficiant d'incalculables avantages, jouer un grand rôle dans la défense de son pays. *Contre les ambitions criminelles des puissances totalitaires qui rêvent de réduire à néant nos libertés sociales et religieuses*, il vous incombe de dresser sans tarder un rempart indestructible. Jeunes gens, soyez d'aujourd'hui. Optez pour l'aviation.



Centres de recrutement du C.A.R.C.
 678 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal, P.Q. Tél. UN. 6-2449
 Edifice du Capitol, 146, rue St-Jean, Québec, P.Q. Tél. 2-8527
 49, rue Metcalfe, Ottawa, Ont. Tél. 4-2196

Veillez m'envoyer, sans obligation de ma part, tous renseignements sur les conditions d'enrôlement et emplois actuellement vacants dans le C.A.R.C.

NOM (lettres moulées)

ADRESSE

VILLE PROVINCE

DEGRÉ D'INSTRUCTION

ÂGE

CAF51-11MF

Corps d'Aviation Royal Canadien



POUR LA JEUNE DEMOISELLE

Simplicity

3955 Blouse

3953 Skirt

Simplicity

3954

No 3955 pour la blouse et 3953 pour la jupe : Charmant deux-pièces pour les petites réunions intimes : blouse à manches bouffantes et large jupe piquée : No 3955 : Grandeurs 10 à 16. Métrage requis pour taille 12 : 2¼ v. en 35", 2 v. en 39". Col et poignets détachables : ¾ v. en 35" ou 39". Prix 35¢. — No 3953 : Grandeurs 24 à 28 : Métrage requis pour taille 24 : 2½ v. en 35" ou 39". Ceinturon : ¾ v. en 35" ou 39". Prix 35¢

No 3954 — Cette robe de coupe toute simple peut s'agrémenter d'accessoires divers dans toutes les couleurs. Grandeurs 10 à 16. Métrage requis pour taille 10 : 3¾ v. en 35", 3¾ v. en 39", 2¾ v. en 54". Col et poignets : ½ v. en 35" ou 39". Prix 35¢

CES PATRONS SONT IMPRIMÉS EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons de "La Revue Populaire", Dominion Patterns Co. 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les États-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y.

lumineux et reposant sur ses deux mains aux doigts entrecroisés.

Le regard ardent des yeux levés semblait attendre quelque divine inspiration.

Or ce tableau reproduisait exactement les traits de Catherine de Sarcey.

— Ai-je besoin, dit Antoine, de vous nommer l'inspiratrice ?

— Non, certes. Mais que représente-t-elle ici ?

— Le tableau était destiné à la salle des conférences de l'université de Québec. J'ai choisi pour sujet « La Pensée », mais comme vous le devinez cette toile pourrait aussi représenter l'« Amour », car c'est l'amour qui me l'a inspirée. Bien que mon modèle n'ait jamais posé, je crois avoir reconstitué fidèlement l'expression de son visage.

A ce moment, Bernard Vimereux fut interpellé par un de ses amis qui entra dans le bar. Il saisit cette occasion pour prendre congé, pressentant qu'il risquait de gêner certaines confidences.

Restés seuls, les deux jeunes gens se sentirent en effet plus à l'aise.

Antoine dit, sans préambule :

— Croyez-vous au coup de foudre ?

Surpris d'abord, Patrice garda un moment le silence. Répondre à cette question n'était-ce pas mettre à découvert devant cet étranger un sentiment contre lequel il luttait encore. Il dit néanmoins :

— Certes, j'y crois. C'est un de ces phénomènes que l'on observe sans pouvoir l'expliquer.

— C'est exactement la définition que j'en aurais donné. Vous connaissez Catherine de Sarcey. Elle est jolie mais n'a pas cependant une beauté qui attire irrésistiblement les regards. Eh bien ! je l'ai vue pour la première fois pendant dix minutes environ, en face de moi, dans une salle pleine à craquer. Je venais de remporter le premier prix au concours de fin d'année de l'école des Beaux-Arts de Québec. C'est elle qui avait été chargée de me remettre le bouquet traditionnel. Elle a dit simplement ces mots :

« — Monsieur, je vous offre toutes mes félicitations et, vous savez, je n'ai pas l'habitude de les prodiguer. »

Patrice se mit à rire.

— Je reconnais bien là ma petite Catherine. Ah ! certes non, elle ne les prodigue pas. Elle est franche, loyale.

Antoine, le regard perdu dans le vide, souriait. Il revivait sans doute la scène qu'il venait d'évoquer.

— Oui, dit-il, cette petite phrase, non conventionnelle, dénotait une personnalité. Ses yeux se posaient sur moi sans effronterie, sans timidité. Peut-être allez-vous rire, j'ai vu en elle jusqu'à son âme et c'est cette âme que j'ai aimée d'abord.

Patrice était visiblement ému. N'était-ce pas là exactement les sentiments qu'il avait ressentis à l'égard d'Odile de Léry ?

— Bizarre ! murmura-t-il.

— Non, reprit Antoine, se méprenant sur le sens que Patrice avait voulu donner à ce mot, bizarre, non, je ne trouve pas. Vous êtes vous-même un artiste, et à ce titre vous devez me comprendre. Trouvez-vous que chez un modèle, le physique soit tout ? Reproduire ses traits, ou plutôt les interpréter suivant le but que nous poursuivons, n'est, à mon sens, qu'une partie de notre travail... le plus simple, en somme. Ce qui est important, ce qui constitue l'oeuvre bien personnelle, n'est-ce pas d'exprimer la vie... la vie et les divers sentiments qui, tour à tour, l'agitent ? Cette vie, ces sentiments, où en chercher le reflet, l'expression, sinon dans le regard ?

Comme pour lui-même, Patrice répéta cette phrase qu'il avait dite à Odile dans l'ascenseur et qui, hélas ! depuis s'était révélée fautive.

— Le visage ne serait qu'un masque trompeur si les yeux ne s'avéraient le fidèle truchement de l'âme.

Antoine eut une exclamation de plaisir.

— C'est cela ! Oh ! comme c'est bien cela ! Vous m'avez compris. Je suis sûr que vous travaillez de cette façon.

— Oui, et pourtant en ce moment j'exécute un vitrail destiné à une église et qui doit représenter « La Madone des Anges ». Parfois je n'arrive pas à saisir l'âme de mon modèle. Cependant quand je l'ai remarquée pour la première fois, je suis sûr de l'avoir vue dans ses yeux.

— Cela arrive parfois. Tout dépend de l'humeur du modèle.

Il ajouta en souriant :

— Toutes les femmes sont changeantes.

— Même Catherine ?

— Je ne l'ai pas encore éprouvé, mais cela peut être.

— Vous êtes un sage, malgré votre jeunesse. Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— Vous êtes né à Montréal ?

— Exactement à cent kilomètres de là, dans une petite ville des bords du Saint-Laurent qui porte le nom bien français de Berthier. Ma famille, d'origine française, est depuis longtemps fixée au pays de Québec. C'est en 1650 qu'Etienne Ribécourt a quitté Caen, en même temps qu'un groupe de Normands, pour gagner ce qu'on appelait alors la Nouvelle-France. Il y est resté et je suis l'un de ses descendants. Mais une branche de notre famille est demeurée en France, celle de Joseph, frère d'Etienne et son cadet de dix ans qui lui, n'avait pas émigré. Ces Ribécourt de France, mes « cousins », n'est-ce pas, j'aimerais bien les retrouver.

— Cela doit être possible. Vous êtes fils unique ?

— Oh ! non, je suis le troisième d'une famille de neuf enfants. Nous avons une importante exploitation forestière. Mon père est mort il y a six ans. Ce sont mes deux frères aînés qui dirigent l'affaire avec ma mère.

— En somme, je ne vois pas pourquoi Catherine redoute de vous présenter à son père. Vous me semblez posséder de sérieuses références.

Antoine sourit, tout en esquissant un geste de doute.

— Je n'ai pas de fortune. Notre exploitation forestière a certes une grande valeur, mais je vous l'ai dit, nous sommes neuf enfants dont le plus jeune a seulement huit ans. Il me faudra démontrer que je suis capable de gagner ma vie et celle de ma femme. Or pour en faire la preuve, je dois d'abord essayer de faire apprécier mes oeuvres à Paris. Ce sera peut-être difficile.

— Pourquoi donc ? En tout cas, je suis à votre disposition. J'ai quelques relations parmi lesquelles le grand peintre Armand Vimereux, le père du jeune homme à qui je viens de vous présenter. D'autre part vous aurez d'ici peu l'occasion de connaître l'opinion du public. Nous organisons une exposition au bénéfice de notre « Foyer des Artistes ». Vous pourrez y apporter vos oeuvres.

— Combien je vous suis reconnaissant. J'ai beaucoup de choses à vous dire concernant Catherine et moi-même. Voulez-vous accepter de déjeuner avec moi, nous aurons ainsi le temps de faire plus ample connaissance.

— C'est moi qui vous invite aujourd'hui. Ce sera votre tour plus tard. Je suis votre aîné de trois ans et cela suffit pour me donner quelques droits sur vous.

Antoine accepta. Quant à Patrice, il se sentait en grande sympathie avec ce

[Lire la suite page 42]

DES PAS, LA NUIT

[Suite de la page 11]

Immobile, piquée au milieu de l'allée comme si elle avait vu un serpent lui barrer la route, Nette crispait ses doigts sur le bras de son amie.

— Mais tais-toi! Tu es arrivée à me faire peur! J'ai cru que tu t'étais tordu le pied au moins! Allons, voyons, quoi encore?

— Là, là, à droite, dans le massif, on a marché, je te le jure. J'ai entendu nettement, et j'ai même vu les feuilles remuer. Il y a quelqu'un, quelqu'un qui se cache, qui nous épie! J'ai peur!

— Allons, tais-toi, c'est idiot. Nous sommes à deux pas de la grille, tu vas voir par toi-même qu'elle est bien fermée et j'ai les clefs dans ma poche, alors...

Vigoureusement elle entraîna la peureuse, fit jouer la serrure.

— Tu vois? Tout est normal, sauf... ton imagination. Allons, rentre vite, froussarde et ne fais pas de cauchemars!

A travers la grille déjà refermée, Nette posa sur son amie un regard angoissé.

— Mais toi, tu restes toute seule, tu vas remonter à la maison. Si on te suit, si on t'attaque... Tu es toute seule, toute seule!

— Mais puisque je te dis qu'il n'y a aucun danger! Bonsoir! D'ailleurs Fred sera là dans une heure... Rentre tranquille!

Déjà, reprise de panique, Nette courrait sur la route vers le pays distant de deux kilomètres. Avec un demi-sourire Jacquotte écouta le pas pressé de s'éloigner, décroître, mourir...

— Quelle sottise! dit-elle en se décidant à remonter vers la villa dont elle apercevait entre les feuillages les fenêtres éclairées: celle du studio, à droite et à gauche de la porte, celle de la cuisine.

«Tiens, pensa-t-elle, je croyais pourtant bien avoir éteint. J'aurai oublié après avoir fait le thé? Idiot! Voilà deux heures d'électricité perdues pour rien! Pas économe, ma fille!»

Mais à mesure qu'elle remontait vers la maison, ses souvenirs se précisaient: non, non, elle n'avait pas oublié d'éteindre. Elle revoyait nettement ses gestes: poser la théière fumante sur le plateau, prendre les poignées de nickel, sortir, dans le vestibule poser le plateau sur la petite console et revenir sur ses pas pour tourner le commutateur, éteindre. Il lui semblait entendre encore dans son oreille le petit dé clic qui supprimait la lumière...

La lumière de la cuisine qui maintenant étincelait de mille feux à travers les carreaux givrés!

«Qu'est-ce que cela veut dire? Puisque je suis certaine d'avoir éteint après le thé, il faut admettre qu'on ait rallumé depuis? Qui? Moi? Suis-je retournée dans la cuisine? Voyons? Non, mais non!»

Instinctivement elle avait ralenti le pas et cherchait, énervée.

«Enfin, raisonnons, ce ne peut être que moi! Nette n'a rien eu à y faire. Jamais elle n'entre là. Nous ne sommes pas assez intimes pour cela.»

Sous les sourcils froncés, les yeux maintenant un peu égarés de la jeune femme allaient d'une fenêtre à l'autre comme pour se bien convaincre qu'il n'y avait pas d'erreur possible.

C'était bien dans la cuisine, la cuisine qui éclairait ainsi devant elle un rectangle du gazon de la pelouse, de sa lumière énigmatique et inquiétante.

Car enfin, puisque ce n'était ni Nette ni elle-même qui avait allumé cette lumière...

Jacqueline se raidissait encore contre la pensée insidieuse qui se glissait

dans son cerveau, envahissait toutes ses cellules nerveuses y infiltrant une sensation de froid étrange.

«Si ce n'est ni moi, ni elle... Voyons, raisonnons, raisonnons...»

Une seconde elle eut encore la présence d'esprit de sourire au rappel du vieuf prof de philo qui jadis émaillait son cours de semblables «Voyons, raisonnons, raisonnons...»

Puis soudain sa gorge se serra sur la dernière gorgée de salive. Là-haut, derrière les verres givrés de la cuisine, une ombre avait glissé, elle en était certaine... une ombre, une silhouette.

«Quelqu'un! Il y a quelqu'un dans la maison!»

En un instant, avec celui de son sang qui bourdonnait soudain à ses oreilles, le flot des pensées afflua à son esprit éclairé:

«Nette avait raison! On a marché dans le jardin, et, profitant de notre absence, on est entré dans la maison, on a allumé dans la cuisine.»

Pourquoi dans la cuisine? Sans doute par erreur, croyant entrer dans une autre pièce. Cette idée de mettre l'office sur le devant de la maison est si bizarre...

Immobile maintenant à cent mètres de la villa, les yeux rivés à l'insolite lumière, Jacqueline hésite. Que faire? Quel parti prendre? Monter, entrer dans la maison, atteindre le téléphone dans le vestibule pour appeler la gendarmerie? Et si on la guette, là-haut? De toutes façons téléphoner fait du bruit et dérangerait le malfaiteur dans ses recherches... Impossible! Alors?

«Alors, il faut retourner sur mes pas, sortir sans donner l'alerte, refermer la grille et courir jusqu'aux premières maisons pour donner l'alarme et revenir avec les gendarmes...»

Elle eut un petit rire amer et grelottant qu'elle écouta avec stupeur sortir de ses lèvres.

— Les gendarmes! Avant qu'ils ne soient là... N'importe, c'est la seule chose à tenter... Allons, et le plus vite possible...

En hâte, bien qu'avec précautions elle retourna vers la grille. Mais se retournant quand elle eut fait quelques mètres elle vit soudain que toutes les lumières de la maison étaient éteintes!

La façade, absolument obscure, ne marquait sur la nuit qu'un carré plus foncé.

«On a éteint! pensa-t-elle sans souffler. Est-ce pour me guetter là-haut à mon arrivée, ou bien parce qu'on a fini?»

Incertaine elle demeurait immobile dans l'allée.

«Si on a éteint parce qu'on a fini... on va redescendre pour sortir, on va venir, me découvrir ici!»

Quelque chose d'étrange, d'inconnu jusqu'ici se passait en elle. Il lui semblait qu'elle se dédoublait, qu'elle assistait à l'agonie morale de cette jeune femme qu'elle ne connaissait pas et qui pourtant lui ressemblait comme une soeur! Cette jeune femme dont les jambes tremblaient, dont les mains déchiraient le petit mouchoir, et qui devait serrer, serrer les dents pour les empêcher de claquer sur une bouche sans salive.

Que faire? Rester là, pour se faire surprendre? Se hâter vers la grille pour l'atteindre avant... l'autre, ou les autres? Remonter vers la villa et profiter de ce que peut-être, on en était déjà sorti pour y bondir, s'y enfermer, téléphoner?

La tête perdue, ne sachant que décider elle oscillait entre les trois décisions, bien certaine pourtant de n'en prendre aucune... Car elle était incapable de décider quoi que ce soit



Sans l'ombre d'un doute - avec Kotex



ROBE PAR BEN GAM

Sans l'ombre d'un contour révélateur, parce que de toutes les principales serviettes périodiques, seule la Kotex vous donne des bouts plats et pressés.

Sans doute—car la confiance et la tranquillité d'esprit vont de pair avec l'absorptivité et la sûreté supérieure de la Kotex... *supériorité démontrée dans l'usage!*

Ce qu'il y a de mieux, c'est que *cette* serviette est faite pour *rester molle* durant l'usage... pour conserver son ajustage et son confort des heures durant. Il n'est pas étonnant que la Kotex soit la serviette périodique de premier choix au Canada... *toujours, très personnellement vôtre.*

La Kotex compte plus d'usagères que toutes les autres serviettes périodiques*

Comment se préparer à 'certains' jours?

- Acheter une nouvelle ceinture
- Encercler le quantième
- Remonter votre garde-robe



Soyez prête avant "ce" temps! Les 3 réponses ci-dessus peuvent aider. Mais pour assurer un confort supérieur, achetez une nouvelle ceinture périodique Kotex. Faite d'élastique souple—cette ceinture Kotex forte et légère ne se tord pas... elle ne roule pas. Elle reste à plat, même après de nombreux lavages. Elle sèche vite! N'attendez donc pas jusqu'à la dernière minute, achetez une nouvelle ceinture Kotex maintenant. (Pourquoi pas en acheter deux—pour pouvoir changer?)

P.S.

Avez-vous essayé Delsey? Delsey* est le nouveau tissu de toilette qui est plus sûr parce qu'il est plus doux. Un produit supérieur comme Kotex... un tissu aussi doux et aussi absorbant que le Kleenex*. (Nous croyons que c'est ce que nous pourrions en dire de mieux.)

*Marque déposée

NOS MOTS CROISÉS

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17.

| | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|-----|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1. | S | C | E | P | T | R | E | | P | A | U | M | E | | F | E | R |
| 2. | | A | V | A | R | E | | S | A | I | N | E | | B | E | B | E |
| 3. | C | | E | P | I | | S | O | L | D | E | | | | | | |
| 4. | O | B | | E | | O | I | L | E | E | | | | | | | S |
| 5. | U | R | E | | E | L | L | E | S | | | | | | | | F |
| 6. | P | U | N | I | T | I | O | N | | | | | | | | | R |
| 7. | E | N | T | R | A | V | E | | | | | | | | T | E | R |
| 8. | | E | R | I | G | E | | F | | | | | | | | R | E |
| 9. | C | E | S | E | | | I | | | | | | C | A | P | | R |
| 10. | A | M | E | | | | L | S | | R | E | P | I | T | | | |
| 11. | M | A | G | | | | | O | | F | I | | | E | R | E | |
| 12. | J | | | | | | U | R | E | C | | | | T | E | S | |
| 13. | S | | | | | | | G | E | M | I | R | | E | M | U | |
| 14. | O | | | | | | | J | U | N | | | | | A | L | |
| 15. | L | | | | | S | | N | R | | B | R | U | | | | |
| 16. | E | | | | | M | O | | | I | L | O | I | R | E | | |
| 17. | S | E | | | | G | A | T | E | E | | | | I | L | | R |

HORIZONTALEMENT

- 1—Espèce de bâton de commandement. — Creux de la main. — Métal.
- 2—Très ménager de. — Qui a une constitution non viciée. — Petit enfant.
- 3—Tête d'une tige de blé. — Reliquat d'une somme à payer. — Echancrés en croissants.
- 4—Fleuve. — Héros grec, roi des Locréens. — Fixés en haut.
- 5—Nom donné à l'aurochs. — Pronom personnel. — Avide, cupide.
- 6—Châtiment infligé. — Renfermer.
- 7—Lien fixé aux pieds du cheval. — Unique vêtement de certaines peuplades d'Afrique. — Pour la troisième fois.
- 8—Construit. — Immobilisée. — Ile de l'Atlantique.
- 9—Dans la Rose des Vents. — Reteindre, en parlant des étoffes. — Avant d'un navire.
- 10—Avant-midi. — Jetées construites à l'entrée des ports. — Relâche.
- 11—Maison de campagne. — Roi de Crète, fils d'Europe et de Zeus. — Chacun des pores par lesquels certains insectes produisent leur fil.
- 12—Qui n'a point de dimension. — Nouvelles.
- 13—Appareils pour alerter. — Exprimer sa peine. — Troublé.
- 14—Produire un certain effet. — Dépôt d'origine marine. — Symbole chimique de l'aluminium.
- 15—Réfléchir la lumière. — Terminer. — Belle-fille.
- 16—Commune des Pyrénées-Orientales. — Au moyen âge, habitation rurale à laquelle se rattachait une certaine étendue de terre. — Fleuve le plus long de France.
- 17—Possessif. — Détériorée. — Genre de vers nématodes.

VERTICALEMENT

- 1—Sorte de verre à boire. — Vêtements paralysant les mouvements des fous furieux.
- 2—Symbole chimique du calcium. — Moment où le jour baisse. — Enseigne primitive des armées romaines.
- 3—Première femme. — Au milieu de. — Clairs.

- 4—Le chef de l'Eglise romaine.—Qui a les couleurs de l'arc-en-ciel—Planète.
- 5—Triage. — Couche géologique. — Route d'un cerf qui fuit.
- 6—Dans la gamme. — Fruit à noyau. — Creuser lentement. — A moi.
- 7—Piscine de Jérusalem. — Rejaillissements d'un corps élastique. — Plat personnage.
- 8—Genre de mollusques lamellibranches. — Voleur adroit. — Eau-de-vie de bonne qualité.
- 9—Déesse des troupeaux et des bergers. — Maçonneries de terre argileuse comprimées sur place. — Cordonnet employé dans l'industrie du costume.
- 10—Secours. — Loges grillées. — Rattache, rassemble.
- 11—Unité. — Un des héros du Roland furieux. — Os de la cuisse.
- 12—Moi. — Graisse dont est garnie la peau du cochon. — Huile purgative. — Mesure itinéraire chinoise.
- 13—Genre d'acariens. — Cacher. — Grosse pilule.
- 14—Pourvue de. — Mauvais peintre. — Mélodie.
- 15—Substance qui facilite la fusion. — Affection. — Un des cantons suisses arrosé par la Reuss.
- 16—Agent de sédition.—Double point sur une voyelle.—Terminaison d'infinitif.
- 17—Serrer davantage. — Espèce d'euphorbe.

Solution du mois précédent

| | | | | | | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| C | O | U | V | E | R | T | D | E | C | O | U | V | E | R | T |
| A | R | T | E | R | E | N | O | T | E | S | A | P | E | R | |
| S | P | I | R | E | C | O | M | A | M | S | O | I | E | | |
| S | I | L | S | C | O | T | E | B | A | H | I | N | S | | |
| A | N | E | T | I | T | I | S | I | O | T | S | A | | | |
| N | S | C | O | I | C | A | S | O | U | R | D | I | | | |
| T | M | A | I | L | L | E | T | S | U | R | I | A | L | | |
| M | E | N | T | A | L | T | R | A | S | I | S | I | L | | |
| B | A | L | E | F | C | O | P | I | S | T | E | G | A | D | E |
| L | I | E | F | N | O | S | E | P | I | A | G | E | | | |
| A | S | M | I | L | T | E | N | A | I | L | L | E | R | | |
| S | F | I | L | O | U | R | A | T | L | E | C | E | | | |
| O | B | R | E | C | N | E | R | I | M | E | C | A | P | | |
| N | O | S | T | E | S | V | I | T | E | M | A | R | E | | |
| N | U | E | S | R | C | O | N | E | M | O | T | E | T | | |
| E | L | L | E | S | E | L | I | E | C | A | N | I | N | E | |
| R | E | S | T | A | U | R | E | R | C | I | N | T | A | R | E |

maintenant Jacquotte l'intrépide, vaincue par l'angoisse de la menace imprévisible, par... ce qu'elle ne voulait pas encore appeler de son vrai nom hideux et méprisable!

Et elle demeurait là, immobile, à peine tressaillante, à peine vivante, figée au milieu de l'allée...

Soudain, derrière les troènes, elle eut à son tour l'impression absolument nette de percevoir le bruit léger d'un pas qu'on étouffe.

Cela descendait de la villa, se dirigeait vers la grille... Trop tard, de ce côté la retraite était coupée...

Mais le chemin de la maison était peut-être libre? Sans réfléchir, follement, elle s'y élança, prenant à peine le soin d'étouffer ses pas. N'ayant qu'une idée: courir, courir vite, vite, afin d'arriver là-haut la première si on la poursuivait, d'avoir le temps de refermer la porte du vestibule, de la barricader...

« Elle n'est pas très solide mais elle tiendra bien quelques minutes, le temps de me laisser téléphoner à Fred! »

Elle ne pensait plus aux gendarmes, à rien ni à personne qu'à son mari; son mari si courageux et si fort et qui seul au monde pouvait la sauver, la défendre... et elle courait, elle courait!

Mais derrière elle un pas pressé retentissait maintenant. Elle était poursuivie! Cette idée au lieu de lui couper les jambes, lui donna des ailes, elle franchit la pelouse, escalada le perron, s'élança dans le vestibule obscur sans réfléchir qu'un complice pouvait l'attendre là-haut, dans l'ombre, et pesant de tout son poids sur le battant de chêne tenta de le refermer.

Mais on l'avait rejointe, du dehors une force supérieure à la sienne s'opposait à la fermeture. Il y eut pendant quelques secondes une lutte silencieuse que punctuaient seulement deux respirations haletantes, oppressées, puis, les bras de Jacqueline cédèrent sous la poussée victorieuse, elle eut juste le temps de s'aplatir derrière la porte pour ne pas être jetée par terre et si glacée que le stuc du mur semblait presque tiède à ses paumes, à ses épaules à travers le linon du corsage, elle attendit.

Dans son dos elle sentait sans le comprendre nettement l'aspérité du commutateur électrique et comme jamais elle n'aurait eu l'idée ni la force de l'abaisser, elle se trouvait condam-

née à attendre dans la nuit, la nuit absolue, l'attaque...

Dans l'obscurité du vestibule elle comprit au pas hésitant qu'on cherchait à tâtons, puis, une main qui sans doute voulait atteindre le commutateur se posa sur elle, serra le bras qu'elle laissait pendre sans force.

Et elle tremblait si fort, si fort, qu'une bonne voix virile et pitoyable lança gaiment.

— Vas-tu finir de me jouer des mauvais tours, sale gamine!

Elle eut un cri, un cri fou, en même temps que derrière elle une main glissée faisait jouer le commutateur.

— Fred! Fred! C'est toi!

Et elle s'abattit hors d'haleine comme après une course éperdue sur la large poitrine qui s'offrait.

— Mais bien sûr, c'est moi! reprit la voix indulgente où perçait on ne sait quelle ironie contenue. Que voulais-tu? Moi qui remontant par la petite allée pendant que tu descendais la grande avec ton amie en ai profité pour ne pas me montrer! Je la trouve rassuse plutôt et pour une fois que je rentrais avant mon heure, tu penses si j'étais content de l'éviter!

— C'était toi, c'était toi! répétait-elle inlassablement en le serrant à pleins bras.

— Je suis venu jusqu'ici chiper un petit gâteau et une tasse de thé, et puis quand j'ai jugé vos adieux terminés, je suis allé au-devant de toi; mais je ne sais quelle lubie t'a prise et tu voulais me fermer la porte au nez, je crois, après m'avoir fait faire un bon temps de course! Si c'est comme cela que tu me remercies d'avoir séché la réunion des anciens de Centrale pour rentrer plus tôt!

Il grondait, affectueux et rieur et il soutenait vigoureusement les jeunes épaules ployantes. Il la sentait à lui, bien à lui, mieux à lui qu'à jamais ce soir, et il négligea de lui dire qu'à travers les troènes il l'avait entendue se plaindre de la vie trop sûre et trop préservée qu'il lui faisait, protégée par sa force rayonnante!

Il était bien assez vengé par le pitoyable petit visage blême et par la voix tremblante encore qui répétait inlassablement:

— Mon Fred! C'était toi! C'était toi! Oh! Que c'est bon d'être blottie, là, dans tes dans tes bras si forts!

LÉO DARTÉY.

Les engoulements des "gardiens de nuit"

[Suite de la page 18]

Voilà pourquoi, en certaines régions des vieux pays et du nôtre, il est encore nommé « Tête-chèvres ». Aujourd'hui, on sait à cause d'observations plus pertinentes que si cet Engoulement aime se tenir où sont rassemblés des animaux, c'est parce que ceux-ci attirent la présence d'un plus grand nombre d'insectes. Les Engoulements sont donc des oiseaux très utiles, à cause précisément du grand nombre d'insectes qu'ils dévorent.

Cependant, ils ont comme les hiboux et les chouettes, à cause, sans doute, de leurs identiques habitudes nocturnes, une mauvaise réputation. La croyance populaire redoute le mystère. Tout ce qui vit, se cache, s'agite dans l'ombre, lui paraît suspect. Ainsi l'on croit que le cri de l'Engoulement poussé près d'une fenêtre est le signe d'une mort prochaine. On lit encore dans l'ouvrage de Claude Mélançon sur les Oiseaux Charmants Voisins que les vieux mythes asiatiques et européens font de l'Engoulement criard un enfant du vent du nord, symbole de la mort ou un parent des Walkyries. Cette superstition est partagée par les Indiens de

l'Amazone pour qui le « Bois-pourri » incarne les âmes errantes et par les Sioux qui croient qu'un homme meurt chaque fois qu'il cesse de crier. Quant aux habitants de Costa-Rica, ils l'associent si bien à la mort qu'ils mêlent ses os pulvérisés au tabac de la cigarette qu'ils donnent à fumer à leurs ennemis.

Croyances purement imaginaires, sans fondement dans la réalité. Les Engoulements sont des oiseaux absolument inoffensifs, aussi bien que les hiboux et les chouettes, et qui doivent être considérés par l'homme comme des amis, puisqu'ils lui rendent le service de nettoyer les ciels d'été de tant de bestioles malfaisantes qui les infestent et gâchent la joie, la quiétude des clairs de lune, des nuits étoilées...

MARCELLE LEPAGE-THIBAudeau.

N.D.L.R. Procurez-vous les deux albums de madame Marcelle Lepage-Thibaudeau sur les oiseaux et sur les arbres de notre province: *Les oiseaux de ton jardin* et *Les arbres du voisinage*. Ces deux albums abondamment illustrés sont en vente dans les librairies de Québec et de Montréal et chez l'auteur, à 43 Côte-du-Passage, Lévis, au prix de soixante cents, plus cinq cents pour les frais postaux.

SUR UNE QUERELLE MUSICALE...

[Suite de la page 13]

Le prélude de la *Guerre des Bouffons* se trouve dans un manuscrit de Jean-Jacques Rousseau conservé à Genève étude inachevée qui date de l'année 1750 et dont on n'a publié jusqu'ici que des fragments. Le texte commence par des remarques générales sur l'opéra italien et l'opéra français. Jean-Jacques avoue qu'il prend plaisir à l'opéra français, non pour sa musique, mais pour ses héros. Les compositeurs français, remarque-t-il, mettent en scène des dieux de la mythologie antique, alors que les compositeurs italiens se contentent de chanter les grands hommes de la Grèce et de la Rome d'autrefois — Caton, Périclès, César, Pompée... Un siècle avant Wagner, le philosophe genevois prétend donc qu'un héros d'opéra est d'autant plus sympathique qu'il appartient à la légende. La remarque n'est point évidente; et il y aurait ici matière à discussion. Mais passons à la musique.

Que Jean-Jacques Rousseau n'en ait que pour la musique italienne, la chose s'explique après son séjour à Venise en 1743; et encore convient-il d'observer qu'il a mis du temps à se faire à la musique italienne. Toutefois, il trouve honnêtement des qualités à la musique française. Mais j'ai bien peur que sous sa plume l'expression *musique française* ne signifie autre chose que *opéra français, musique vocale française*; car musique et langage sont toujours étroitement liés dans ses propos, et il envisage la musique comme une sorte de stylisation du discours et de l'accent. Quant aux autres nations de l'Europe occidentale — Anglais, Allemands et Espagnols —, elles ne possèdent, au dire de Jean-Jacques, que de « misérables charivaris ». Ainsi donc, l'année même de la mort de Jean-Sébastien Bach et du vivant même de Haendel — pour ne rien dire de Mattheson et de Telemann —, un musicographe doublé d'un philosophe ose parler de « misérables charivaris » à propos de la musique allemande et anglaise d'avant le milieu du XVIIIe siècle. C'est invraisemblable!

Et pourtant, Jean-Jacques Rousseau est un homme du métier. Depuis sa jeunesse à Genève, il n'a cessé de se livrer à la musique, et par goût et par profession; il vit de la musique, puisqu'il est copiste de carrière et qu'il avoue lui-même que la source principale de ses revenus n'est point la littérature, comme on s'y attendrait, mais la copie de partitions et de morceaux de toutes sortes; il vit de la musique, puisqu'il tire des bénéfices appréciables de ses motets, de ses chansons sentimentales et surtout de son opéra, le *Devin du village*, qui, créé à Fontainebleau en octobre 1752, ne quittera pas l'affiche à Paris pendant trois quarts de siècle. Et c'est en cette qualité de musicien de carrière qu'il accepte de rédiger, pour l'*Encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot, diverses études sur la musique — tout comme Diderot lui-même, fils d'un coutelier de Langres et curieux de tous les métiers, rédigea pour l'*Encyclopédie* des articles très poussés sur les techniques d'art et les fera illustrer d'admirables gravures en taille douce. Mais Diderot, sous son apparence de légèreté, est un philosophe qui s'intéresse autant aux techniques qu'aux idées, alors que Jean-Jacques, en dépit de la gravité de son maintien et de la somptuosité de son style, paraît être un amateur — tout au moins en critique musicale.

Un amateur! Le mot est peut-être dur, mais c'est le seul qui convienne au *rêveur solitaire*. Il indique ou bien que Jean-Jacques manquait de connais-

ces musicales profondes, ou bien qu'il négligeait de se renseigner. N'écartons aucune de ces hypothèses.

Que Jean-Jacques Rousseau, dont la formation esthétique était strictement personnelle, manquât de connaissances musicales profondes, la question se pose-t-elle? Ses propres écrits le laissent voir. Médiocrement doué pour la musique de clavier, il n'éprouve aucun penchant pour « les fugues, imitations, doubles dessins et autres beautés arbitraires et de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, et qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'art pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question de génie ». Qui s'exprime de cette étrange façon? C'est Jean-Jacques lui-même dans sa *Lettre sur la musique française*. Assurément, on peut être bon compositeur sans adorer la fugue et « les autres beautés arbitraires et de pure convention » — encore que les « fugues, imitations et doubles dessins » soient des ressources musicales qu'il serait enfantin d'écartier à cause des difficultés qu'elles présentent.

Quelques phrases plus loin, il précise davantage son dégoût pour certaines formes musicales, précisément les formes qu'il est incapable d'assimiler: « A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, basses contraintes, et autres sottises difficiles que l'oreille ne peut souffrir et que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie et de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire. »

Ici, le *rêveur solitaire* avoue implicitement son incapacité de suivre les voix d'un *ricercar*, tout comme il accuse la faiblesse de son goût en ne pouvant sentir la grandeur décorative du moindre portail ogival; il se refuse à un certain genre d'architecture des sons, et c'est son droit, tout comme il se refuse à un genre d'architecture qui est assurément fort éloigné des frivoles ornements du style Louis XV, mais qui n'en a pas moins laissé des chefs-d'œuvre authentiques. Que l'admirable contrepoint de Rameau, de Haendel et de Bach soit « des restes de barbarie et de mauvais goût » au même titre que les portails de Reims, de Paris et de Bourges, le couplet est aujourd'hui aussi sot qu'agaçant à entendre; et si Jean-Jacques revenait sur terre, il ne pourrait poursuivre sa démonstration qu'en s'exposant à une avalanche de pommes cuites. Il avait l'excuse de ne pas plus connaître l'oeuvre de Bach et de Haendel que l'architecture et la sculpture ogivales; et c'est ici qu'il convient de se demander quelle sorte de compétence était la sienne.

Dans sa *Lettre sur la musique française*, il pose un principe extrêmement dangereux: « C'est au poète, écrit-il, à faire de la poésie et au musicien à faire de la musique; mais il n'appartient qu'au philosophe de bien parler de l'une et de l'autre. » Comme s'il était interdit au poète et au musicien de bien parler de leur art respectif! Et pourquoi ne pas entendre cette interdiction au peintre, à l'architecte et au sculpteur?... Faut-il être philosophe pour sentir une forme d'art et en parler avec discernement? Evidemment le mot philosophe n'a plus tout à fait le même sens qu'il avait au milieu du XVIIIe siècle; il s'est rétréci, pourrais-je dire. Cependant le philosophe du XVIIIe siècle, si étendues fussent ses connaissances et si profonde fût sa culture, ne disposait que de faibles moyens pour l'exploration des diverses Ecoles musicales

Sunbeam

AUTOMATIQUE DOUBLE

IRONMASTER

Vous l'avez
SOUS
LE POUCE!



CHAUD

en 30 secondes

• Le Cadeau Idéal pour les Noces, Anniversaires, etc.
Chauffe plus vite • Reste chaud plus longtemps • Repasse plus rapidement

Si vous n'avez jamais employé le fer à repasser Ironmaster Sunbeam, vous ne pouvez savoir comment le repassage peut se faire de façon aussi rapide et aussi facile. Vous n'attendez pas, car le fer est chaud en moins d'une minute et il vous donne la chaleur uniforme voulue pour le genre de tissu à repasser. Voilà pourquoi le repassage se fait plus rapidement, sans souffrir de la chaleur, quand vous avez un fer Sunbeam sous la main.

LE FER SUNBEAM est muni d'un régulateur de la chaleur à l'avant de la poignée, à un endroit toujours frais et commode. Facile à voir. Facile à régler. Un coup de pouce vous donne la chaleur voulue, sans aucun risque.

LE FER SUNBEAM donne une chaleur rapide et constante grâce au régulateur de chaleur automatique double, invention exclusive Sunbeam. Il chauffe plus vite mais ne surchauffe jamais. Il atteint une chaleur basse en 30 secondes pour repasser la rayonne et une haute chaleur en 2 minutes et demie pour la toile pesante et humide.

DE PLUS, la poignée reposante pour le poignet est refroidie à l'air... plus grande surface de repassage. Il existe maintenant en deux pesanteurs: le Ironmaster 4 lb, avec la célèbre plaque d'Acier Durci Chromé et le Ironmaster 2½ lb, plus léger, avec plaque d'alliage d'aluminium... corde fixée en permanence... nouvelle beauté profilée. Voyez votre marchand.



SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED... 321 WESTON RD. SOUTH, TORONTO 9, ONT.



HEUREUX LES FOYERS OÙ ON LIT...

En ce mois de juillet comme au mois dernier, beaucoup de foyers se fonderont, et ce n'est pas forcer la vérité de dire qu'il y aura plus de bonheur dans ceux où le goût de la lecture sera pris et conservé. Au demeurant, du temps où elle était jeune fille, la nouvelle Madame était une adepte de LA REVUE POPULAIRE et du FILM, alors que Monsieur était un fervent lecteur du SAMEDI. Unis dans le mariage, leurs goûts seront désormais unis dans la lecture qui se manifeste idéalement dans nos trois publications spécialement conçues et réalisées pour la distraction du foyer. Si, déjà, vous êtes abonné à nos trois magazines :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

réservez une très agréable surprise à votre parent ou à votre ami qui doit prochainement faire sa promesse au pied de l'autel. C'est une attention délicate qui sera vivement appréciée et vous aurez conscience d'avoir été à la hauteur pour la modique somme de \$5.50. Pour s'y prendre, c'est la simplicité même : vous remplissez tout simplement le coupon ci-dessous, et nous faisons le reste. N'oubliez pas que les foyers heureux sont ceux où on lit, et que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont tout indiqués pour le foyer.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

- LES 3 MAGAZINES
1 an (Canada seulement) \$5.50
- OU
- | | Can. | E.-U. |
|---|--------|------------------|
| <input type="checkbox"/> LE SAMEDI | \$3.50 | \$5.00 pour 1 an |
| <input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE | 1.50 | 2.00 " " " |
| <input type="checkbox"/> LE FILM | 1.00 | 1.00 " " " |

Veuillez trouver ci-inclus la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
 IMPORTANT:—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18



de l'Europe. A vrai dire, la musicographie n'existait pas alors; un grand nombre de partitions restaient manuscrites; les bibliothèques musicales étaient quasi inexistantes; les relations entre compositeurs de nations différentes étaient assez rares; et les quelques synthèses publiées à l'époque — par exemple celles de Lecerf de la Viéville et de Fresneuse — étaient trop sommaires, trop déficientes pour servir de base à une discussion sérieuse. En vérité, il n'était pas facile au philosophe de l'époque d'éclairer sa lanterne; et les conclusions qu'il tirait d'une plume incisive s'appuyaient sur bien peu d'exemples.

Au reste, une autre équivoque a vicié les nombreuses polémiques qui ont surgi au XVIII^e siècle entre les partisans de la musique française et les tenants de la musique italienne. Par le contexte des écrits les plus importants qui ont vu le jour, il ressort qu'il ne s'agit pas de musique instrumentale, mais uniquement de musique vocale. Jean-Jacques Rousseau le dit en toutes lettres dans la dernière partie de sa *Lettre sur la musique française*: « Je crois avoir fait voir, écrit-il sans retenue, qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible (c'est moi qui souligne); que le chant français n'est qu'un aboiement continu, insupportable à toute oreille non prévenue; que l'harmonie en est brute, sans expression, et sentant uniquement son remplissage d'écolier; que les airs français ne sont point des airs; que le récitatif français n'est point du récitatif... »

Et s'appuyant sur ces considérations d'ordre linguistique et scénique, d'ailleurs aisément contestables, Jean-Jacques termine sa *Lettre* par cet anathème invraisemblable: « D'où je conclus que les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou que, si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux. » Voilà!

« Tant pis pour Jean-Jacques! » se sont probablement écriés les compositeurs français de l'époque, et avec raison. Car plusieurs d'entre eux devaient se rappeler certaines œuvres de Lulli,

de Charpentier, de Campra, de François Couperin, de Louis Marchand, surtout du grand Jean-Philippe Rameau — à qui il restait alors une douzaine d'années à vivre; et ils pouvaient se dire qu'après tout la musique française était honorablement représentée en Europe avec un tel groupe de vedettes. Quant à la prédiction de Jean-Jacques — « Si jamais ils en ont une, ce sera tant pis pour eux » —, elle s'explique peut-être par le fait qu'aucun compositeur de génie n'avait encore pris la succession de Rameau; mais la boutade est odieuse, et l'Histoire s'est bien gardée de la retenir sérieusement.

Un quart de siècle plus tard éclate la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, épilogue prévisible de la *Guerre des Bouffons*. A Gluck, tout puissant à l'opéra français, les tenants de la musique italienne opposent Piccini, brave compositeur de talent. Piccini l'aurait probablement emporté sans le génie et la ténacité de Gluck, surtout sans la haute protection de la reine Marie-Antoinette.

La querelle tourne donc à la gloire de Gluck et, à travers lui, à la gloire de la musique française. Chose étrange, Jean-Jacques n'est plus alors dans le camp des Italiens. Il bataille pour le chevalier Gluck; il s'enthousiasme pour *Iphigénie en Aulide*; bien plus il écrit ses plus belles pages d'analyse musicale à l'occasion du triomphe d'*Orphée*, l'opéra de Gluck qui se rapproche le plus de Lulli et de Rameau. C'est que le rusé compositeur tchèque avait su toucher le cœur du vieux philosophe en lui parlant de la *Nature* et du *Devin du village*, et en l'assurant qu'il avait voulu réunir dans sa musique ce qu'il y a de sublime dans les trois grandes musiques de l'époque, l'italienne, l'allemande et la française. Enfin, il s'agissait non pas de musique mais d'opéra.

L'histoire ne dit pas si Jean-Jacques finit par admettre que les Français pussent avoir une musique à eux. La question ne se pose pas plus de nos jours que du temps de Rameau.

GÉRARD MORISSET.

LA MADONE DU VITRAIL [Suite de la page 38]

jeune Canadien qu'il ne connaissait pas une heure plus tôt.

C'était, lui semblait-il, un nouveau pion posé sur l'échiquier de son destin. Y jouerait-il un rôle! Et lequel?

IX

Le même jour, vers trois heures de l'après-midi, Patrice quittait Antoine au métro Vavin. Ils avaient déjeuné dans un restaurant du quartier latin. Patrice eût désiré amener chez lui le jeune Canadien, mais celui-ci était pressé, devant se rendre à Rambouillet où il était attendu chez des amis. Ils avaient pris rendez-vous pour le lendemain.

Patrice se dirigeait vers son atelier où il comptait travailler sans modèle pendant que le jour le permettait. Il faisait un temps clair et la lumière devait être bonne.

Patrice était sous le charme. Antoine Ribécourt serait désormais pour lui un ami. Tous ses efforts tendraient à le présenter à M. de Sarcey et, chose plus difficile, à le faire agréer par celui-ci comme gendre.

Il connaissait M. de Sarcey et n'ignorait pas qu'il partageait à l'égard des artistes, et peut-être même de l'art, les préventions de Me Larsac.

Pour ne pas effrayer Antoine, Patrice s'était abstenu de donner son

avis, mais il savait que pour avoir gain de cause, il faudrait monter tout un scénario dont ils venaient de jeter les bases.

Amoureux lui-même, Patrice se sentait mieux disposé à aider les autres. Il pensait que cela lui porterait bonheur. Et pourtant, son cas était bien différent. Il n'avait jamais avoué son amour à Odile, elle le pressentait seulement. De plus, elle était coquette.

Il ruminait tout cela en marchant d'un pas rapide. Il voulait donner les dernières touches de couleurs à son vitrail, en vérifier les moindres détails afin de l'envoyer chez le maître verrier. Il était presque terminé. Seule l'expression du regard, du moins celle qu'il désirait donner à sa madone, n'était pas tout à fait au point. Ah! si Odile avait voulu poser sérieusement!

Comme il allait s'engager dans le boulevard Raspail, il remarqua, marchant à quelques pas devant lui, une silhouette qu'il reconnut. N'était-ce pas Odile? Il pressa le pas.

La jeune fille, qu'il suivait maintenant, avait une veste de ragondin sur une robe marron. Un petit chapeau de même teinte recouvrait ses cheveux. Patrice l'eut vite rejointe. Pas de doute possible. C'était bien Odile et à deux pas de son atelier. Le hasard le servait. S'il pouvait réussir à obtenir une dernière séance de pose!

Il mit sa main sur l'épaule de la jeune fille.

— Bonjour, Odile. Par quel hasard êtes-vous aujourd'hui dans mon quartier ?

L'interpellée se retourna, parut d'abord extrêmement surprise, puis rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Excusez mon indiscrétion, continua Patrice, constatant son trouble.

Mais déjà elle se remettait et lui tendait la main en disant :

— Je vais chez une amie, avenue de l'Observatoire.

— Ne pouvez-vous retarder cette visite d'une demi-heure et m'accorder un instant de pose dans mon atelier ? J'ai tellement besoin de vous pour terminer mon travail. Il y a plus de quinze jours que je ne vous ai vue.

Odile le regardait d'un air étrange. Patrice se demandait si l'amie n'était pas un alibi et si elle n'allait pas vers un rendez-vous moins anodin.

Par un sentiment de jalousie bien compréhensible, il voulut la retenir et il insista :

— Venez. Je ne vous garderai qu'une demi-heure.

— Et si je refusais ?

— Vous me feriez de la peine, réellement.

— Je n'ai pas l'âme aussi noire et j'accepte... mais une demi-heure seulement.

Patrice, infiniment heureux, avait glissé son bras sous celui de sa compagne.

— Tiens ! dit-il tout à coup, vous avez changé de parfum ?

Elle évita de le regarder, dissimulant un petit sourire, et par un réflexe involontaire remonta le col de sa veste.

— Celui-ci vous plaît-il mieux que l'autre ? s'informa-t-elle non sans une pointe de malice.

— Il est, comment dirai-je... plus discret... plus jeune fille... Et pour cela, oui, je le préfère.

— J'en suis heureuse.

Patrice ne savait si elle se moquait. Il s'attendait en effet à une réplique piquante pour ce qu'elle appelait en général ses scrupules de bourgeois. Aujourd'hui, elle les acceptait sans protester. Sans doute se trouvait-elle de bonne humeur. S'il en profitait pour lui ouvrir son cœur...

Il y était résolu lorsque cinq minutes plus tard il introduisit la jeune fille dans son atelier.

Aussitôt entrée, elle s'exclama :

— Oh ! quelle jolie toile ! Elle est de vous ?

— Mais oui.

Odile s'était approchée et examinait le tableau. Celui-ci avait été placé là quelques jours auparavant et ne s'y trouvait pas lors de la précédente visite de la jeune fille.

C'était une étude qu'avait exécutée Patrice pendant les dernières vacances, lors d'un séjour qu'il avait fait chez des amis en Anjou. Au premier plan et sur la droite seulement, se découpait sur le fond la balustrade d'une terrasse, celle de la propriété où avait séjourné le jeune peintre. Ensuite la pelouse, coupée d'arbustes, limitée par une ligne d'arbres au-delà de laquelle se groupaient les maisons d'un délicieux village enveloppé de brume et d'où quelques fumées blanches s'élevaient.

L'ensemble, reproduit à l'heure où le jour s'atténuait, respirait une paix serene, dégageait un charme bucolique, et ses couleurs adoucies étaient infiniment reposantes à l'oeil.

— C'est exquis... murmura Odile. On aimerait vivre là. Il semble que la vie doit y être toujours heureuse.

— Un peu calme pour vous, peut-être, insinua Patrice.

— Croyez-vous ? répliqua Odile d'un petit air ironique.

Puis, sans insister, elle vint droit au chevalet où reposait le vitrail. Ici, c'était tout autre chose et les couleurs paraissaient violentes en comparaison de celles de la toile. Patrice devina les pensées de la jeune fille.

— Rassurez-vous, dit-il. Tout ce qui vous paraît excessif s'atténuera au feu. Peut-être même serai-je obligé, après la cuisson, de redonner du ton à quelques teintes.

Elle demanda :

— Comment avez-vous eu l'idée de cette composition ?

Il sourit et son regard se fixa au loin.

— Je me souviens avoir admiré, dans la cathédrale de Cologne, un splendide vitrail représentant une Vierge dont le visage, auréolé d'un nimbe de clarté, est étroitement enserré par un voile blanc bordé d'un large galon d'or. Quelques notes de rouge sombre et de vert font ressortir et amplifient l'impression de lumière, d'idéalité que donne ce vitrail. Je m'en suis quelque peu inspiré pour composer ma « Madone des Anges », souhaitant par-dessus tout réussir à lui donner l'expression qui, dans la sainte de Cologne, m'avait si profondément frappé.

Odile examinait attentivement le vitrail.

— Obtiendrai-je ce résultat ? continuait Patrice. Vous voyez ceci... Tout me paraît au point, sauf les yeux qui ne me donnent pas ce que je recherche. Regardez cette esquisse que j'ai prise de vous dans l'ascenseur... C'est cela que je veux et que je ne parviens pas à retrouver. Voulez-vous poser un instant ? Enlevez votre manteau, votre chapeau.

Patrice arrangea lui-même sur la tête d'Odile le voile de la Vierge.

Elle semblait émue.

— C'est tout de même impressionnant, dit-elle en prenant la pose qu'il lui indiquait.

Patrice s'était mis à l'ouvrage et, chose étrange, il retrouvait enfin l'expression tant désirée. Odile le fixait ; son sourire était si virginal, son regard avait tant de pureté qu'il en était bouleversé, car, hélas ! il savait que tout cela n'était que superficiel.

A petits coups pressés, d'un pinceau léger, il effleurait le verre. Il avait hâte de fixer cette expression qui s'était dérobée si longtemps et qu'enfin il tenait. Dans les yeux, quelques touches plus claires spiritualisaient le regard. Sur les lèvres, un dessin plus précis donnait au sourire ce qu'il devait avoir d'extatique et d'idéalement heureux.

« Comme c'est facile, pensait Patrice, lorsque le modèle est docile ».

A l'aide d'un pinceau très fin et très flexible dit « pinceau au trait » il exagérait la teinte de certaines lignes, car il savait que l'intensité de la couleur diminue toujours un peu à la cuisson : le bleu des yeux, le rouge des lèvres s'accusaient, mais avec un peu de dissolvant apposé au moyen de plumes taillées spécialement, il accomplissait le travail délicat de réserver des clairs qui leur donneraient toute leur valeur.

Tous deux, l'artiste et le modèle gardaient le silence. Ce jour-là, Patrice ne se sentait pas à l'aise. Odile l'intimidait sans qu'il puisse s'en expliquer la raison. Pendant qu'il dessinait, il revivait tous les moments passés près d'elle, ses joies et aussi ses déceptions. Soudain, plus fort que sa volonté, son cœur parla.

— Petite Odile, si je vous dis que depuis ce jour de décembre où j'ai fait votre connaissance, vous tenez dans ma vie une grande place, je ne vous surprendrai pas, je pense.

— Oh ! la place que tient généralement un modèle... tout simplement.

— Bien plus que cela.

— Parce que vous me voyez souvent et que je vous amuse peut-être.

— D'abord je ne vous vois pas très souvent et je le regrette. Je vais sans doute vous décevoir, mais le souvenir



Un essai vous convaincra

Vous ne saurez jamais jusqu'à quel point le café "instant" peut être bon, avant d'avoir essayé le Café Instant Chase & Sanborn!

● Le café est prêt, dès que vous y ajoutez l'eau chaude... un café délicieux et réconfortant! Rien d'étonnant, car ce café "instant" est fabriqué par des experts en café.

Avec le Café Instant Chase & Sanborn, pas de cafetière à laver et pas de marc de café... pas de gaspillage ni perte de temps. Et vous économisez... jusqu'à 40¢ par livre comparativement au café ordinaire. Inscrivez-le aujourd'hui sur votre liste d'empettes.



Appuyé par près de 100 ans d'expérience dans le café

Les nouvelles cisailles à haies

Sunbeam

- Puissantes
- Rapides
- Légères
- Faciles à manier

MOYEN PLUS FACILE ET PLUS RAPIDE

de tailler les haies, arbustes et arbres d'ornement



Taille des haies



Tailles des arbres d'ornement

Les nouvelles cisailles Sunbeam rapides, de construction et de puissance pour la taille rapide des haies, vous épargnent des heures de travail fatigant! Rappelez-vous que les Sunbeam légères (4 1/2 lbs) sont un instrument de précision dans tous détails, depuis les lames en acier à coutellerie de haute qualité jusqu'au moteur de 110 volts, CA/CC. Faites par les fabricants des fameux appareils électriques Sunbeam et des arroseurs Rain King. En vente chez les marchands d'équipement de jardinage.

Puissant moteur refroidi à l'air dans le manche

SUNBEAM CORPORATION (CANADA) LIMITED
Bureau et usine
321 Weston Road South, Toronto, Ontario



Coiffure créée par Charles du Salon Vogue à Toronto

LES MAÎTRES-COIFFEURS
RECOMMANDENT
LE FILET À CHEVEUX

Tidy-Locks

... le filet à cheveux employé et
recommandé par 85% des salons de
beauté du Canada.

Choisissez le votre
demain

... dans tous les
grands magasins

Un produit Emerson Summers Company Limited

NAUSÉE due aux hautes altitudes,
vives et changements
soudains, soulagée par le

... aide à contrôler le
sens de l'équilibre et
à calmer les nerfs.

**MOTHERS' MILK
AIRSICK
REMEDY**

PAR TOUT LE MONDE

UN RINÇAGE:
des jambes lisses!
en 5 minutes

... sans frotter, et sans laisser,
comme le rasoir, de petits poils drus!

Une véritable merveille que le nouveau Neet à base de lanoline. La crème Neet, agréablement parfumée, agit plus rapidement, de façon plus efficace. Étalez simplement la crème Neet; rincez au bout de 5 minutes: la douceur satinée de vos jambes belles et lisses vous émerveillera. Neet rase les poils plus près du follicule pileux, et ne laisse pas de petits poils drus. Et remarquez, chaque fois que vous employez Neet, comme vos poils mettent longtemps à repousser! Demandez la Crème Dépilatoire Neet dès aujourd'hui, à la pharmacie ou aux comptoirs des produits de beauté.



auquel j'attache le plus de prix, c'est celui de notre entretien dans l'ascenseur. C'est là où je vous ai connue réellement; c'est l'Odile de ce jour-là qui m'attire, c'est elle que j'aime en vous, encore que, jusqu'à aujourd'hui, il ne m'ait pas été donné de la retrouver entièrement.

Les paupières d'Odile battirent, son regard se détourna, et ce fut d'une voix altérée qu'elle demanda :

— En somme, si je comprends bien, quand vous m'avez revue... je vous ai apporté une déception.

— Presque. A un certain point de vue, tout au moins. Mais aujourd'hui, je viens de vous retrouver telle que vous étiez à notre première rencontre, avec votre beau regard pur, avec cette expression qui semble venir de votre âme même. Celle que je rêvais enfin, ma Madone des Anges. Ah! laissez-moi vous dire la joie immense que je viens d'éprouver grâce à vous.

Odile, en face de lui, était devenue très pâle. Il crut voir une larme briller dans ses yeux.

— De grâce ne pleurez pas. Je n'ai pas eu l'intention de vous faire de la peine.

Odile sourit légèrement. Patrice avait arrêté son travail. Il dit :

— A la bonne heure, vous souriez. Ne bougez pas, je n'en ai plus que pour un instant. Jamais je n'ai fait d'aussi bon travail.

L'émotion qu'il remarquait chez Odile lui semblait anormale. D'ordinaire elle plaisait et ne parvenait même que difficilement à garder la pose. Aujourd'hui elle était calme et même troublée. Sans être fat, Patrice en arrivait à se demander si malgré son attitude indifférente elle ne l'aimait pas. Son cœur, à cette pensée, battait plus fort dans sa poitrine.

Enfin, après avoir longuement contrôlé son travail avec le modèle, il posa ses pinceaux et conclut :

— J'ai terminé, et maintenant je le tiens mon vitrail, venez voir.

Il aida la jeune fille à descendre de la petite estrade et l'amena devant le chevalet.

— Oh! murmura-t-elle, oui, je crois que c'est bien.

Patrice la regarda longuement, comme s'il voulait se pénétrer de l'idée que c'était bien Odile qu'il avait à ses côtés. Il la prit aux épaules et l'attira vers lui. Il sentit une légère résistance et la lâcha aussitôt.

— Je peux enlever mon voile? demanda-t-elle.

Sans répondre, il détacha lui-même l'étoffe légère, puis, prenant la main de la jeune fille, il dit :

— Odile, après la joie que vous venez de donner à l'artiste, je voudrais que vous permettiez à l'homme de vous exprimer ce que vous êtes pour lui. Je ne sais ce qui se passe en vous, mais je vous retrouve aujourd'hui différente de ce que vous étiez ces derniers temps, et telle que je vous ai rêvée.

Il porta à ses lèvres la main qu'il retenait prisonnière et ajouta :

— Telle que je vous aime, de toute mon âme.

Odile paraissait changée en statue. Patrice se faisait mille réflexions dont la plupart étaient pleines d'angoisse. Cette attitude de la jeune fille pouvait aussi dissimuler une déception pour lui. Elle aimait peut-être ailleurs. Jacques de Saudrain, il le savait, lui faisait une cour assidue et pressante. Il en avait pu juger à la piscine Molitor le jour où elle le lui avait présenté.

Peut-être craignait-elle aujourd'hui d'infliger à son peintre la déconvenue d'un refus. Aussi Patrice eut peur d'une réponse brutale et, tout de suite, lâchement, il ajouta :

— Je ne veux pas surprendre vos sentiments. Ne me répondez rien aujourd'hui. Je vais être très occupé pen-

dant quelques semaines, devant aller chez le maître verrier pour surveiller les diverses opérations que doit subir mon vitrail; ensuite j'assisterai à sa pose. Pendant tout ce temps nous ne pourrons pas nous voir. A mon retour vous déciderez.

— Je voudrais vous...

— Non, je ne veux rien entendre. Restons l'un et l'autre sur le souvenir de ces minutes. J'emporte de vous l'image de ma madone, c'est elle que j'aime, c'est à vous de savoir si vous croyez être celle-là et non plus l'Odile coquette et versatile que j'ai eu l'occasion de connaître. Avec cette Odile-là, je ne crois pas pouvoir être heureux.

— Laissez-moi vous dire...

— Rien... sinon que vous m'aimez aussi.

Odile le regarda comme elle ne l'avait jamais fait. Ses yeux se posèrent sur lui comme si elle voulait qu'il pût lire en elle, mais elle dit simplement.

— Je crains tellement de ne pas être celle que vous aimez. Dès aujourd'hui je voudrais vous expliquer...

Au comble de l'émotion, Patrice l'attira à lui et l'embrassa doucement. Elle essaya de se dégager, mais il la retint. Elle eut encore un mouvement de résistance mais bientôt il la sentit vaincue.

Quand elle parvint à se libérer, elle paraissait tellement bouleversée que Patrice, redevenu l'homme du monde correct, s'excusa.

— Je ne voulais pas, dit-il, pardonnez-moi.

Avec des gestes fébriles, elle remettait sa veste de fourrure, son chapeau, ses gants. Patrice la regardait, non sans un sentiment d'inquiétude. Il était mécontent de lui. Allaient-ils se séparer ainsi?

Il s'approcha d'elle, prit sa main, dit à voix basse, avec quelque embarras. — Dites-moi que mon aveu ne vous a pas fâchée.

Elle plongea son regard dans celui de Patrice qui put y lire tout ce qu'elle semblait vouloir taire.

Elle dit d'une voix émue.

— Une femme est toujours sensible à l'amour qu'elle inspire... quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais ma visite ici aujourd'hui.

Puis elle parut se ressaisir, dégagea ses doigts que retenait toujours Patrice et courut vers la porte, laissant le jeune artiste immobile d'étonnement.

Quand il se retrouva seul, il revint près de la baie vitrée de l'atelier. Il se plaça devant le chevalet supportant le vitrail, fixa longuement le visage de la madone, ce visage si semblable maintenant à celui de la jeune fille.

— Odile, murmura-t-il, chère petite Odile, fasse Dieu que vous m'aimiez comme je vous aime.

X

DEBOUT en face d'une immense glace murale, Monique Savignac mettait la dernière main à sa toilette. Elle avait revêtu une robe de petit dîner en crêpe gris souris qui retombait en plis souples autour d'elle.

Se tournant et retournant devant le miroir, elle semblait satisfaite de l'ensemble de sa personne.

La porte du cabinet de toilette s'ouvrit et Richard Savignac parut, en costume de ville bleu marine, impeccable et chic comme à l'ordinaire. Son regard s'appesantit sur la gracieuse silhouette de sa femme, et tandis qu'il franchissait le court espace qui les séparait, celle-ci s'informa :

— Ma robe te plaît?

Il la prit dans ses bras et l'embrassa. Puis il la libéra, l'éloigna un peu de lui pour l'admirer et insinua :

— Est-ce pour le bel Antoine que tu inaugures cette merveille?

Monique fit une moue qui la rendit

plus séduisante encore, et, du tac au tac, répondit :

— Ma foi, il vaut la peine que l'on s'y intéresse. C'est un magnifique spécimen du sexe masculin.

Richard l'agrippa au moment où elle allait s'enfuir, la retint contre lui, l'embrassa de nouveau malgré sa résistance et lui dit d'une voix faussement sévère :

— Répète un peu ce que tu viens de dire!

— Mais très volontiers. Je dis qu'Antoine Ribécourt est un fort bel homme, et, ce qui ne gêne rien, intelligent, cultivé, aimable, et...

— Hé là! arrête-toi.

— Mais non, je peux encore ajouter : excellent peintre, musicien par surcroît, bref, le candidat que toute mère peut rêver pour sa fille. C'est pourquoi je trouve ridicule toute cette comédie que nous allons jouer pour le présenter à M. de Sarcey.

Prenant devant le miroir la place qu'avait abandonnée sa femme, Richard ajusta sa cravate. Il dit, moqueur :

— Et pourtant il a de la chance, cet amoureux : il n'a pas à conquérir l'objet de sa flamme, elle est conquise; il n'a eu qu'à paraître pour cela. Ah! s'il avait été comme le pauvre lieutenant Savignac obligé de démolir pied à pied le mur de glace qui le séparait de l'aimée, subir ses petits coups d'épingle...

Monique posa sa main sur les lèvres de son mari.

— Ne gâche pas notre beau roman, dit-elle en riant.

Les deux époux se regardèrent tendrement. On les sentait liés par un sentiment profond que rien ne pouvait entamer.

— Je suis si heureuse, soupira Monique. C'est pourquoi j'ai accepté de grand cœur de servir d'intermédiaire entre ces deux enfants qui me sont l'un et l'autre infiniment sympathiques. Le timbre de l'entrée vibra longuement. Ils se séparèrent.

— Voici nos invités, dit Richard. Ce soir-là, 26 mars, se jouait en effet le premier acte d'un scénario dûment conçu par Patrice et Antoine Ribécourt un mois plus tôt, au cours du déjeuner qu'ils avaient pris ensemble.

Présenté par Patrice à ses amis Savignac, Antoine s'était tout de suite attiré la sympathie du ménage qui avait accepté de jouer un rôle important dans ce scénario. Antoine était bientôt devenu le commensal de l'hôtel de la place Malesherbes. Patrice ayant dû quitter Paris pour l'achèvement de son vitrail, tout s'était passé sans lui.

Ce soir, M. de Sarcey avait été invité avec Catherine chez les Savignac. Mme de Sarcey, retenue près de son père souffrant, s'étant vue dans l'obligation de décliner l'invitation.

Ce dîner constituait un grand événement. Il s'agissait de ne pas commettre d'erreur. Selon le scénario préparé, Antoine devait être présenté comme un ami de Patrice et de Richard.

— Allons, viens au salon, fit Monique à son mari, et surtout tâche de garder ton sérieux. Je te connais.

Richard glissa son bras sous celui de sa femme et l'entraîna en disant :

— Alors si tu me connais, tu sais que je suis de taille à faire face aux situations les plus périlleuses. Ce que je veux, je le veux bien.

Monique éclata de rire.

— Oh! pour cela, oui.

Ils riaient encore en pénétrant dans le salon où Patrice et Antoine attendaient. Ils semblaient l'un et l'autre fort joyeux.

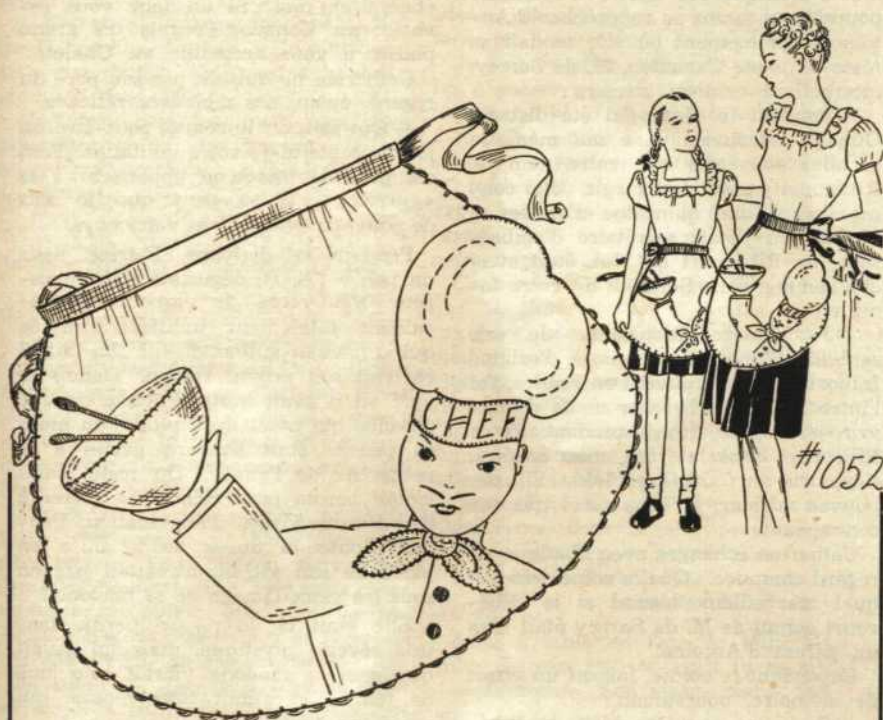
— A la bonne heure! s'exclama Monique, vous êtes les premiers. Nous avons quelques minutes pour bavarder. Alors, Patrice, content de ton voyage?

— Enchanté. Tout marcha à merveille. Le vitrail est achevé, on va le poser

[Lire la suite page 46]

La Broderie

par Mme L. de Bellefeuille



TELLE MERE, TELLE FILLE

Toutes les petites filles sont fières de posséder un tablier semblable à celui que portent leurs mamans. Le patron en est estampé sur beau coton blanc, les garnitures sont rouges. Cet ensemble plaira à toutes, jeunes et moins jeunes.

Le Chef porte un immense saladier rouge qui tient lieu de poche. Sa boucle de cravate est aussi faite d'un appliqué rouge, et la ceinture du tablier est de même couleur.

La broderie est très facile. Le tracé se fait au point de reprise et la bordure au point de piqûre. Charte des couleurs ci-incluse.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B. P. 175, Place d'Armes, Montréal.

Veuillez m'envoyer les articles suivants :

LISTE DES PRIX — Patron No 1052

- No 1052 — Tablier estampé, taille pour adulte, 18 pouces par 28, avec garnitures et attaches en coton rouge89
- No 1052A — Le même tablier, taille pour fillette, 14 pouces par 18, avec garnitures et attaches en coton rouge59
- Cotons de couleurs pour broder un tablier25
- Patron estampé sur papier (adulte)25
- Patron estampé sur papier (fillette)20
- Papier carbone, bleu ou jaune, pour tracer10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon

Nom

Adresse

Localité Province

La Revue Populaire — Août 1952

Tout succès a son secret

Vous ne pouvez rien désirer de mieux que ce soutien-gorge extensible A'Lure, qui se prête fidèlement à vos moindres mouvements. Warner l'a confectionné dans un superbe satin élastique... et l'a muni de la confortable bande Sta-Down (une exclusivité Warner). Dans tous les bons magasins. En blanc, rose ou noir.



SOUTIEN-GORGE 11-00
MARQUE DÉPOSÉE

Rayonnez
de Santé
et Beauté



Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? des vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO "A".

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (POUR LE CANADA SEULEMENT)
Mme CLAIRE LUCE,
Case Postale 2134 (Place d'Armes), Montréal, P.Q.
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse



"EXPORT"

LA MEILLEURE
CIGARETTE AU CANADA

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN
à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

NOUVEAUTÉ BLUE-JAY

**EXPULSE LES
CORS**
par en-dessous!



Seuls les
emplâtres
BLUE-JAY*
ont

Phenylum

qui pénètre sous
vos cors et aide
à les expulser



La plus grande découverte dans les remèdes pour les cors depuis 70 ans! Des essais prouvent que cette nouvelle médication sensationnelle agit 33% plus vite que tout autre traitement connu pour les cors. Naturellement, Phenylum atteint la base de votre cor et aide à L'EXPULSER. Seul Blue-Jay possède PHENYLUM (dite fen-il-i-um). Emplâtres pour cors et durillons. A tous les comptoirs de produits pharmaceutiques.



BAUER & BLACK

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

ces jours-ci. L'inauguration de l'église doit avoir lieu vers le 15 mai.

— Bravo! Je suis ou plutôt nous sommes ravis, affirma Monique. Et vous, Antoine, heureux ce soir?

Le Canadien baisa d'abord la main de la jeune femme, puis il répondit:

— Quelle question, Madame. Je suis heureux, certes, mais cependant assez soucieux. Je joue peut-être tout mon avenir, ce soir.

— Allons, dit Patrice, ne soyez pas pessimiste et annoncez plutôt vos succès à nos amis.

— Oui, racontez-nous, insista Monique en indiquant des sièges à ses hôtes.

— Je dois ces succès à Patrice. Grâce à lui, j'ai pu être jugé favorablement par le maître Armand Vimereux. J'ai été ainsi admis à participer à l'exposition organisée par le « Foyer des Artistes ». Or là, je viens d'avoir la chance inespérée de vendre quatre de mes six toiles. Avouez que Patrice me porte bonheur. Mais, hélas! si le proverbe dit vrai, cette chance peut m'être nuisible dans mes affaires sentimentales et c'est là ce qui m'inquiète.

Richard, optimiste invétéré, s'écria:

— La chance, dit un autre proverbe, sourit aux audacieux, et c'est cela surtout qu'il faut retenir. Du cran, de l'audace, voilà ma devise!

— Et je puis vous affirmer, enchaîna Patrice, qu'il a mis ses principes en action dans ses affaires d'amour. Et vous voyez le résultat. Un bonheur intégral qui...

Le son du timbre de la porte leur parvint, arrêtant une seconde la conversation. Mais très vite, Patrice continua d'un ton déclamatoire.

— Un bonheur qui vous arrive, à vous... qui sera là dans un instant et qu'il faut se garder de laisser échapper.

François, le valet de chambre, introduisit le comte de Sarcey et Catherine, ravissante dans une toilette en faille vert pâle, d'une simplicité fort élégante.

Après les salutations et congratulations d'usage, Monique, désignant Antoine, dit au comte:

— Je suis heureuse de vous présenter ce soir un jeune peintre de nos amis, Antoine Ribécourt, qui arrive tout droit du Canada.

— Du Canada! s'exclama M. de Sarcey. C'est une joie pour moi de renbitant de ce pays d'où je suis revenu contrer sur le sol de ma patrie un ha-depuis peu moi-même, après y avoir passé cinq années et où j'ai été traité avec tant d'amabilité. Soyez le bienvenu parmi nous, Monsieur.

Chaleureusement, il serra la main d'Antoine. Ensuite Monique amena celui-ci devant Catherine qui, nullement intimidée par le regard pourtant bien éloquent du jeune homme, lui tendit la main en disant, non sans malice:

— Moi aussi, Monsieur, j'aime les Canadiens, et de ce fait vous êtes déjà pour moi un grand ami.

Le comte crut bon d'excuser l'enthousiasme de Catherine.

— Monsieur, je vous préviens que ma fille est très spontanée.

— Mademoiselle est charmante, répondit Antoine en fixant ardemment la jeune fille. Si elle aime les Canadiens, je suis certain qu'elle a dû aussi laisser un profond souvenir chez tous mes compatriotes.

— Oh! pas tous, ce serait beaucoup, jeta Catherine en riant.

La glace tant redoutée était rompue, et tandis que Monique offrait le porto, Richard, se penchant vers le comte précisa:

— Notre ami Ribécourt est un peintre de grand talent et, de plus, excellent musicien. Un artiste dans toute l'acceptation du terme.

— Mes félicitations, cher Monsieur,

dit le comte se tournant vers Antoine.

François, venant annoncer le dîner, interrompit la conversation.

Placée à table entre Patrice et Antoine, Catherine semblait beaucoup plus à son aise que le jeune Canadien.

Le comte avait engagé avec Patrice et Richard une conversation sur Saint-Servan et les bord de la Rance. Monique parlait musique avec Antoine et Catherine. A plusieurs reprises, celle-ci surprit le regard de son père posé sur Antoine. Il semblait soucieux. Aurait-il des soupçons?... Lorsque tous furent revenus au salon, elle offrit son aide à Monique pour servir le café. Elle pourrait au moins se rapprocher d'Antoine. Au moment où elle tendait sa tasse au jeune Canadien, M. de Sarcey, interpellant celui-ci, déclara:

— Pendant le dîner j'ai été distrait. Oui, je retrouvais dans ma mémoire certains souvenirs que votre nom de Ribécourt y avait fait surgir. J'ai connu, il y a une quinzaine d'années, à Madrid où j'étais secrétaire d'ambassade, un Ribécourt qui, lui, était attaché commercial. Serait-il de votre famille?

— Je l'ignore, Monsieur. Je sais seulement que nous sommes d'origine française, et me trouvant en France, j'ai l'intention de rechercher et de découvrir, je l'espère, des descendants de ce Ribécourt dont le frère, mon ancêtre, s'expatria au Canada en 1650. Si vous pouvez m'aider, je vous serai très reconnaissant.

Catherine échangea avec Monique un regard complice. Quelle coïncidence et quel merveilleux hasard si le Ribécourt connu de M. de Sarcey était bien un parent d'Antoine.

Cependant le comte, faisant un effort de mémoire, poursuivait:

— Si je me souviens bien, ce Ribécourt devrait avoir quitté la diplomatie et cela à la suite d'un accident d'automobile qui coûta la vie à son fils, un garçonnet d'une douzaine d'années. Sa femme fut elle-même gravement blessée. Il avait aussi, il me semble, une fille très jeune à cette époque. Depuis longtemps absent de France, je les ai complètement perdus de vue, mais il doit être facile de les retrouver. Personnellement, j'aurais un réel plaisir à revoir ce vieil ami.

Catherine, assise sur un divan auprès de Monique, écoutait avec un profond intérêt, cela se conçoit, ce que disait son père. Quant à Antoine, debout à côté de M. de Sarcey, il ne parvenait pas à croire à une telle concordance de faits, et le regard qu'il posait sur son interlocuteur disait clairement son désir que ce Ribécourt fût bien celui qu'il recherchait.

— Mon ancêtre était du Calvados, précisa-t-il. D'après les archives de la famille, il y avait laissé un frère qui, lui aussi, a dû faire souche. Je serais vraiment heureux si, par vous, je pouvais entrer en relations avec ce M. Ribécourt que vous avez connu.

— Dès demain, je passerai à l'ambassade et je vous procurerai tous les renseignements à son sujet.

Pénétrée d'une joie qu'elle s'efforçait de dissimuler, Catherine tira la conclusion à sa manière:

— Et dire qu'il y a des gens qui doutent de la Providence!

— En tout cas, approuva Antoine dont le regard se fixa sur Catherine, jusqu'ici la Providence m'a aidé; j'espère qu'elle continuera.

— Que faites-vous dans la vie, Monsieur? demanda le comte. De la peinture seulement?

— Oui, Monsieur. Mon père est mort il y a six ans. Mes deux frères aînés dirigent avec ma mère l'exploitation forestière qui nous appartient. Depuis mon enfance, j'ai eu le désir de devenir peintre. Encouragé dans cette voie par les miens, j'ai travaillé dans le but de

réussir. Je n'ai pas une grande fortune certes, mais j'ai vingt-trois ans et tout l'avenir devant moi.

Richard profita de l'occasion pour renchérir.

— Si nous en jugeons par vos derniers succès, cet avenir sera brillant.

— La vie à la campagne ne vous a pas souri? insista M. de Sarcey. Pourtant, je connais certaines de vos forêts qui sont un enchantement.

— Je partage votre avis, Monsieur, et je crois que le cadre dans lequel j'ai été élevé a contribué pour une large part à développer les dispositions qui étaient en moi. Si un jour vous revenez au Canada, j'aurais un grand plaisir à vous accueillir au Chalet.

Catherine ne quittait pas son père du regard, épiait ses moindres réflexes.

— Qui sait, dit le comte, peut-être un jour accepterai-je votre invitation. Tout est possible lorsqu'on appartient à la « carrière ». Il se peut que je sois de nouveau envoyé dans votre pays.

Pendant ce dialogue, Patrice, assis un peu à l'écart, dégustait en connaisseur son verre de liqueur et paraissait totalement indifférent à ce qui se passait autour de lui. En fait, il revivait son propre roman. Depuis le jour où il avait quitté Paris pour une absence qui avait duré plus d'un mois, sa pensée était souvent partie à la recherche de l'aimée. Du reste, point n'était besoin pour cela de se livrer à des dévergondages d'imagination. Pendant toute la durée de la mise en place de son vitrail, n'avait-il pas eu sous les yeux l'image de sa madone?

Elle était là, le regard perdu dans une rêverie mystique, mais lui savait que sous la madone vibrait une âme de femme et c'était cette femme qui avait pris toute sa vie.

Tout en rêvassant, il observait Catherine dont le visage s'irradiait d'une joie qu'elle s'efforçait en vain d'atténuer. Son regard ne quittait pas le jeune Canadien et Patrice se demandait si en pareil cas il pourrait conserver le calme apparent de celui-ci.

Ah! comme il désirait vieillir de quelques heures. Dès le lendemain, dans la matinée, il appellerait Odile et prendrait rendez-vous pour connaître son verdict.

La soirée s'acheva dans une atmosphère de pleine sympathie, et il était un peu plus de minuit lorsque Patrice réintégra son atelier.

Une demi-heure plus tard il était au lit où, bercé par de doux rêves, il finit par s'endormir.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour et le soleil emplissait la pièce. Il se redressa et jeta un coup d'oeil vers la pendule. Dix heures et demie! Était-ce possible! Il allait tout de suite appeler Odile.

Impatient, il se leva, passa sa robe de chambre et se dirigea vers l'appareil téléphonique et forma son numéro. Une voix de femme répondit, il devina Mme de Léry.

— Allô, dit-il. Ici, Patrice Larsac... Oui, Madame... Mes hommages, Madame... Pourrais-je parler à Mlle Odile?... Elle est sortie?... Oh! non, Madame, rien d'absolument urgent... Vous dites... avec son fiancé? Oui, j'entends qu'elle est sortie avec son fiancé... Non, Madame, je rentre de voyage... Je n'ai pas encore vu mon courrier... Certainement, Madame, si cela m'est possible... Oui, Madame... Je rappellerai... Mes hommages, Madame...

D'un geste sec, Patrice raccrocha le récepteur. Il était livide. Il vint à son bureau et chercha parmi les papiers le courrier qui avait dû arriver à son adresse et être déposé chez lui par Bernard. Il finit par découvrir une enveloppe sur laquelle son adresse était tracée d'une haute écriture dénotant une

main féminine. Il l'ouvrit et trouva une carte ainsi libellée :

Monsieur et Madame Etienne de Léry vous prient d'assister à la soirée qu'ils donneront le jeudi 4 avril en l'honneur des fiançailles de leur fille Odile avec

M. Jacques de Saudrain.

On dansera.

R.S.V.P.

120, Avenue de Ségur.

Pendant quelques secondes, les yeux de Patrice restèrent fixés sur les lignes qui détruisaient à jamais son rêve de bonheur. Puis, brusquement, il s'exclama :

— Et j'en ai fait une madone !... Notre-Dame des Anges !... Une madone, cette hypocrite ! Ah ! c'est trop drôle, vraiment trop drôle !

Mais des larmes montaient à ses yeux cependant qu'un rire nerveux le secouait, un rire interminable ! Un rire de dément.

XI

Antoine Ribécourt à Patrice Larsac :

Ce 18 avril.

Mon cher ami,

J'ai en vain essayé de vous rencontrer avant mon départ de Paris, il y a quinze jours. Chez le capitaine Savignac et à votre atelier, on m'a appris que vous étiez parti brusquement pour la Bretagne le surlendemain de notre dîner place Maiesherbes.

J'ai été à la fois surpris et déçu. Surpris car rien ne semblait faire prévoir cette absence ; déçu parce que j'avais de bonnes nouvelles à vous communiquer. J'espère que rien de fâcheux n'a motivé ce départ et je serais heureux d'avoir de vos nouvelles.

Monsieur de Sarcey a tenu sa promesse. Il a en effet retrouvé son ami Maurice Ribécourt, lequel est bien le descendant de la branche, restée française, de ma famille. Je suis chez lui, au manoir des Blottais, près d'Evrecy, depuis quinze jours. J'y ai été accueilli avec un empressement qui m'a profondément touché.

M. Maurice Ribécourt est un homme d'une soixantaine d'années que la souffrance a durement marqué. Bien qu'il ait toujours fort belle allure, il paraît plus âgé qu'il ne l'est et son visage porte les traces des épreuves dont il a été accablé.

Mme Ribécourt, grièvement blessée dans l'accident qui coûta la vie à son fils, est depuis cette date paralysée des deux jambes. Elle ne quitte son lit que pour son fauteuil à roulettes grâce auquel elle peut prendre part à la vie familiale.

Dès le premier abord, j'ai été séduit par un je-ne-sais-quoi d'aimable, d'attirant qui émanait de cette femme à l'air triste, mais très belle encore et dont la chevelure de neige donne au visage une impression de douceur inexprimable. Entre ces deux êtres, vit leur fille Isabelle. Elle a vingt et un ans. C'est une nature exceptionnelle. Fort jolie d'abord, ce qui ne gâte rien, extrêmement cultivée, musicienne. Sportive aussi, ce qui ne l'empêche pas d'être une aide précieuse tant pour son père que pour sa mère. Elle est l'âme de ce foyer sur lequel le malheur s'est abattu alors qu'elle n'était encore qu'une enfant.

Je croyais vous voir sourire... Vous pensez sans doute qu'auprès de cette jeune fille, j'oublie un peu Catherine. N'en croyez rien. Mlle Ribécourt et Mlle de Sarcey sont fort différentes l'une de l'autre. Je ne songe surtout pas à demander ailleurs ce que ma chère Catherine consent à me donner. Au reste, je suis à peu près certain que Mlle Ribécourt a déjà fait son choix. Mon impression est que l'heureux élu sera aussi un veinard.

Nous avons naturellement beaucoup parlé de vous à qui je dois mon bon-

heur actuel et à qui je devrai celui que j'espère prochain, c'est-à-dire mon mariage avec ma petite Catherine.

J'ai fait part à M. Ribécourt de mes projets à ce sujet. Avec beaucoup de bonne grâce, il m'a promis de me servir d'intermédiaire auprès de M. de Sarcey.

Vous le voyez, mon ami, la chance me sourit sur toute la ligne ; et moi, étranger arrivé si récemment de mon lointain pays, depuis que je vis au sein de ma famille longtemps ignorée mais qui est, en somme, la mienne, je découvre mieux que jamais combien le monde est petit.

Que d'imprévu vous attend dans l'existence, cher Patrice. Vous le constaterez par vous-même, je l'espère.

Je suis en effet chargé de vous inviter à passer quelques jours ici. N'hésitez pas à venir. Le milieu vous plaira à tous les points de vue et vous serez surpris de trouver dans la maison de M. Ribécourt, plus que je ne puis vous expliquer dans cette lettre. Je suis certain que vous ne regretterez pas votre voyage.

Catherine m'a écrit hier. Elle me dit que M. Ribécourt les a invités et que son père, heureux d'avoir retrouvé ce vieil ami, a l'intention d'accepter l'invitation. Vous voyez que vous serez en pays de connaissance. Quel que soit l'agrément que vous éprouvez en Bretagne, vous aurez ici, au moins l'équivalent. Je vous attends.

Recevez, mon cher Patrice, mes sincères remerciements pour tout ce que vous avez fait en ma faveur.

Bien amicalement vôtre

Antoine Ribécourt.

Assis à table en face de Mlle Mathilde Larsac, Patrice avait lu la missive d'Antoine. Son visage restait grave.

— Pas de mauvaises nouvelles au moins ? s'informa sa tante.

— Non, au contraire. Mon ami Antoine Ribécourt, dont je vous ai parlé, a trouvé, grâce au comte de Sarcey, le Ribécourt qu'il recherchait. Il est chez lui en ce moment et il m'invite à le rejoindre.

— Tu ne vas pas partir ? Il y a tout juste quinze jours que tu es arrivé et tu m'as promis trois semaines.

Patrice eut à l'adresse de sa tante un regard plein d'affection. Il lui était doux de sentir près de lui cette sollicitude vraiment maternelle. Il eut soudain le désir très vif de se confier à l'excellente tante dont il connaissait la bonté. Une réflexion l'arrêta. Comprendrait-elle la déception de son cœur ? Quel réconfort, quel secours pourrait-elle lui offrir, elle dont la vie s'était écoulée tout unie, sans secousses, elle qui sans doute n'avait jamais aimé.

Au travers de la table, il posa sa main sur celle de sa tante et répondit en montrant le courrier :

— J'avais en effet l'intention de rester trois semaines, mais je viens de recevoir une lettre du maître verrier qui me donne rendez-vous à Guiville mardi prochain. Je ne puis y manquer. L'inauguration de l'église est dans quelques semaines.

Voyant la mine dépitée de sa tante, il ajouta :

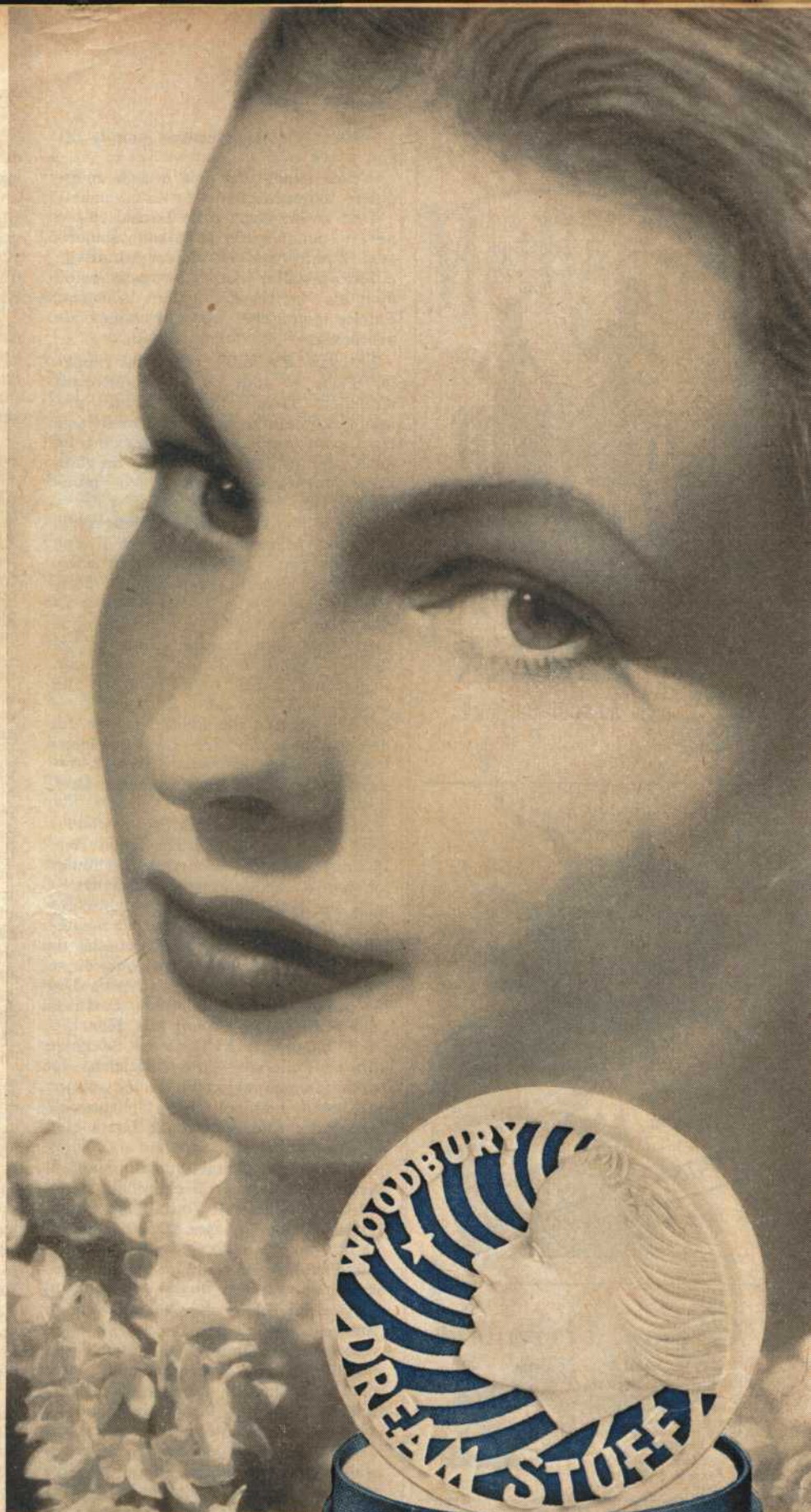
— J'aurais bien voulu rester près de vous. J'ai trouvé ici le calme dont j'avais besoin.

— Tu semblais, il est vrai, bien fatigué en arrivant, et tu n'es pas encore tout à fait remis. Je ne retrouve pas chez toi cette joie de vivre qui faisait le fond de ton caractère. Aurais-tu quelque souci, mon enfant ?

Il eut pour la bonne demoiselle un sourire tendre, puis il répondit :

— Aucun souci, ma tante, si ce n'est celui de vous rapporter ce soir, une pêche miraculeuse.

— Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas ?



Tout nouveau !
dans un élégant et
luxueux poudrier

Dream Stuff
de Woodbury

... seulement \$1.00

également dans la jolie boîte bleu et or : 75¢

C'est une vraie source de beauté !
A L'INTÉRIEUR : l'extraordinaire
poudre-fond-de-teint de
Woodbury. *Maquillage complet*,
doux, adhérent, en cinq teintes
adorables, qui pare votre épiderme
d'un hâle chaud, uni — ou lui
donne la fraîcheur des magnolias
en une minute ! Idéal pour les
femmes occupées.
A L'EXTÉRIEUR : poudrier en
plastique léger, mince, incassable,
ne renverse jamais et garde sa belle
apparence. Vous en serez ravie !

(FABRICATION CANADIENNE)



SOULAGEMENT
RAPIDE
POUR MAUX DE TÊTE
ET INDIGESTION



PRENEZ
**BROMO-
SELTZER**
AU GOÛT AGRÉABLE



51-117

En cas de
**BRÛLURES
et COUPS
DE SOLEIL**

n'employez
que la
VÉRITABLE
Vaseline



Crème Orientale

GOURAUD

La Crème qui protège
la peau avant une
partie longue et dure.
Coups de soleil et
teint luisant ne sont
plus à redouter !

Blanc, Chair,
Rachel, Sun-Tan.



DETECTIVES, Agents secrets.
Hommes ambitieux de 18 ans et plus deman-
dés partout au Canada, pour devenir
détectives. Ecrivez immédiatement à
CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE,
Caster 25, Station T. Montréal, P.Q.

Améliorez
votre appa-
rence, jouissez
vous aussi d'une
belle taille aux
lignes harmo-
nieuses. Les
PILULES PERSANES
donneront à votre
poitrine cette ron-
deur et cette fer-
meté si recherchées.



PILULES PERSANES

\$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour
\$4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou
expédiées franco par la malle, sur
réception du prix.

Société des
Produits Persans
8258 rue DROLET
Montréal



— Non. Vers sept heures pour le di-
ner.

— Sois exact. Tu sais que je m'in-
quiète toujours quand tu es en mer.

Tout en devisant, Mlle Larsac et son
neveu étaient sortis de la salle à man-
ger. Tandis que la vieille demoiselle
allait s'installer dans son petit salon
dont les fenêtres dominaient la Rance,
Patrice monta chez lui pour changer de
vêtements.

La lettre d'Antoine venait lui rappeler
Paris et tout ce qu'il s'efforçait
d'oublier. Trois semaines bientôt s'é-
taient écoulées depuis le matin néfaste
où il avait appris les fiançailles de celle
autour de qui il avait bâti tout un rêve.
Cette journée qu'il avait prévue inou-
blable l'avait bien été, en effet.

Tout d'abord, le premier choc reçu,
il voulut se montrer crâne et il s'en
fallut de peu qu'il se donnât la satis-
faction d'accepter l'invitation et d'as-
sister à cette soirée de fiançailles à la-
quelle on avait pris le soin, ironique
peut-être, de le convier. Puis, la ré-
flexion venant, il décida de s'abstenir.
Cependant, parce qu'il redoutait les
questions de son ami Bernard, il se
hâta de quitter son atelier et s'en fut
déjeuner chez son père. Là il dut mon-
trer un visage souriant, heureux, ra-
conter son voyage en Normandie. Bref,
il s'étourdit.

Néanmoins, le fait de se retrouver
sous le toit paternel n'arrangeait rien.
Il savait qu'il ne pourrait dissimuler
longtemps son amertume et surtout
qu'il lui serait impossible d'éviter ses
amis. Ces raisons le décidèrent au dé-
part. Prétendant un grand besoin de
repos, il se rendrait en Bretagne, où sa
tante l'attendait avec impatience. Dès
le surlendemain, il prenait l'express
pour Saint-Malo. Avant son départ, il
avait téléphoné à Monique Savignac
afin de l'informer de sa décision. La
jeune femme devina-t-elle les raisons
qui motivaient ce départ brusqué ?
Peut-être. Elle n'en avait laissé rien
paraître.

Patrice n'avait établi aucun plan. Il
partait, c'était tout. Il cherchait la di-
version et si possible l'oubli. Il se trou-
vait dans une impasse. Depuis l'heure
où il avait été convaincu de la dupli-
cité d'Odile, rien ne l'intéressait plus,
et même ce refuge qu'eût été pour lui
son art, lui échappait. Aucun désir de
peindre n'existait plus en lui.

Sa peine d'amour, d'un amour né et
grandi très vite, s'accompagnait d'une
sorte d'indignation suscitée par l'atti-
tude de la jeune fille, attitude que ses
principes de loyauté ne pouvaient ad-
mettre. Une rage désespérée le rava-
geait d'avoir été la dupe d'une comédie
destinée à s'emparer d'un cœur d'hom-
me pour le rejeter ensuite avec une
inqualifiable dureté.

— Quelle perfidie dissimule ce mas-
que de candeur, murmura-t-il.

Cependant, quand il reprenait un peu
plus de lucidité, une réflexion trou-
blante lui venait. Odile n'avait-elle pas
voulu tenter de lui expliquer... Quoi ?...
Il l'avait empêchée de parler. Que vou-
lait-elle dire ? Ah ! il l'imaginait bien
maintenant. Sans doute avait-elle eu
une velléité d'honnêteté et puisqu'elle
avait disposé de sa liberté, elle s'était
résolue à l'en informer.

De toute façon, le résultat était là.
Il lui avait livré son secret alors qu'elle
était engagée à un autre. Son orgueil
d'homme blessé se repentait amère-
ment d'avoir parlé.

Tout en ressassant ces pensées mo-
roses, il s'était habillé. Equipé main-
tenant, il descendit vers la petite cale
bien abritée, où le « Courlis » était
amarré avec le doris qui servait à po-
ser trameil et casiers. Ayant mis le
moteur en marche, il remonta le fleu-
ve en direction du Puits, sorte de fjord
formé par la Rance, où le poisson abon-
de et où il allait tendre ses filets.

Tandis que, barre en mains, il gui-
dait adroitement son petit canot entre
les rives sinueuses, Patrice conservait
un visage impassible. La beauté du
site, beauté familière pour lui, il est
vrai, ne paraissait nullement l'impres-
sionner, alors que d'ordinaire il prenait
un plaisir intense à ces randonnées à
bord de son bateau.

Aujourd'hui, une image se formait
sans cesse devant lui, se reflétant sur
l'horizon comme un mirage, une ima-
ge qui lui était devenue odieuse et
que pourtant, il ne parvenait pas à chas-
ser de son souvenir.

XII

CETTE fin d'avril était véritablement
admirable et précocement chaude.
Aussi était-ce avec un plaisir man-
ifeste que l'abbé Grassin, curé de
la paroisse de Guiville, agglomération
peu importante de l'Eure, se livrait à son
plaisir favori dans le petit jardin de
son presbytère.

Chaussé de gros sabots, soutane rele-
vée, il bêchait avec ardeur un carré de
terrain où il voyait déjà s'étaler des
rangées de salades et monter des rames
de petits pois.

Son bon visage rougeaud disait sa
parfaite satisfaction et révélait un hom-
me heureux. Sa paisible vie si réguliè-
rement ordonnée se trouvait quelque
peu bouleversée depuis plusieurs mois.
La cure avait accueilli successivement
ou simultanément des artistes et des
techniciens appelés à décorer l'église
rouvellement édifée dans le village.
L'abbé avait pris goût à ces réunions
venant rompre la monotonie de son
existence et il n'était pas loin de re-
gretter qu'elles fussent cessées bientôt,
l'oeuvre étant achevée et la consécrat-
ion de l'église fixée à la fin du mois
suivant.

Il songeait à cela en bêchant son jar-
din, lorsque vers dix heures, Célestine,
excellente cuisinière et digne gouver-
nante, sortit de la maison et vint, en
courant, le rejoindre. Elle paraissait fort
agitée. Dans son langage simple, elle
dit :

— Monsieur le curé, il y a là le
jeune homme qui a peint la Vierge. Je
ne me souviens plus de son nom.

L'abbé réfléchit une seconde. Puis son
visage ridé s'éclaira d'un sourire.

— M. Larsac ?

— Oui, c'est ça. Il veut vous voir.

— Priez-le d'attendre un instant dans
le salon. J'arrive.

En un tournemain le bon curé rectifia
sa tenue. Abandonnant ses sabots et
laissant retomber sa soutane tout en
revenant vers la maison, il passa à la
cuisine, lava soigneusement ses mains
où les traces de son travail de jardi-
nier étaient trop visibles, et se dirigea
vers la petite pièce modestement meu-
blée où Patrice l'attendait.

— Monsieur Larsac ! Quelle bonne
surprise ! s'écria-t-il.

— Je m'excuse de vous déranger ;
Monsieur le curé.

— Me déranger ! Vous voulez dire
me faire plaisir !

Désignant un siège à Patrice, l'abbé
prit place en face de lui et conti-
nua :

— Monsieur Barnier, le maître ver-
rier, est venu vendredi placer le vi-
trail de la chapelle. Il voulait terminer
la pose du vôtre, mais il a préféré vous
voir avant.

— Je sais, il m'a écrit, me donnant
rendez-vous ici. Il va venir cet après-
midi et je m'en irai ce soir à Conches
avec lui.

— A la bonne heure ; j'aurai ainsi le
plaisir de vous garder à déjeuner.

— Je ne veux pas abuser de votre
hospitalité, Monsieur le curé. Il y a un
hôtel à Guiville, dit Patrice en sou-
riant.

— Un hôtel ! Eh bien ! que dirait Cé-
lestine ! Je compte sur vous.

— Alors j'accepte. La bénédiction est
toujours fixée au 20 octobre ?

— Oui. Vous serez là, j'espère ?

Bien qu'il pensât le contraire, Patrice
répondit :

— Si je suis libre, certainement, Mon-
sieur le curé.

Ne voulant pas accaparer l'abbé jus-
qu'au déjeuner, Patrice proposa :

— Si vous le permettez, je vais aller
jusqu'au bureau de tabac. Mon étui à
cigarettes est vide.

— Allez, allez, vous êtes ici chez vous,
vous vous en souvenez. Je sais par
expérience que vous êtes ponctuel. A
bientôt.

Patrice, qui connaissait fort bien le
pays, s'en alla à travers les rues du
village. Comme il arrivait sur la petite
place, une auto passa en trombe. Il se
retourna et put constater qu'elle se di-
rigeait vers l'église et le presbytère.

« Peut-être est-ce M. Barnier, se dit-
il, pourtant ce n'est pas sa voiture.

Il fit hâtivement son emplette et re-
prit le chemin du retour. Parvenu à
l'église, il vit effectivement la voiture
arrêtée devant le porche. Il entra
par la porte latérale. Dans le bas de la
nef, deux ouvriers achevaient le revê-
tement polychrome de la chapelle des
fonts baptismaux ; un troisième, juché
sur une échelle, posait sur une statu-
ette des touches de couleur. Patrice,
qui les avait déjà vus, les salua d'un
geste, puis il chercha des yeux le vis-
iteur à qui devait appartenir l'auto.

Tout à coup, il l'aperçut... Il retint
un cri de stupeur et demeura un ins-
tant immobile, en proie à la plus
bouleversante émotion. Une femme très
élégante, en tailleur gris clair, nu-tête,
la chevelure soigneusement coiffée, était
debout près de la balustrade du chœur.
Ses regards étaient fixés sur le vitrail.

Patrice la voyait de profil, mais il
ne pouvait se tromper. Cette femme
était Odile de Léry. Odile qui avait eu
la curiosité de venir contempler son
image. Une fois de plus le hasard
allait les mettre face à face. Mais était-
ce vraiment le hasard ?

Rappelant à lui son sang-froid, Pa-
trice, dissimulé derrière un pilier, ob-
serva. La jeune fille avait un visage
grave, une expression recueillie. Elle
resta quelques instants dans la même
pose, continuant à fixer ardemment la
madone. Puis elle courba la tête légè-
rement, ses paupières voilèrent ses
yeux. Elle devait prier, mais sa prière
était toute mentale et ses lèvres de-
meuraient immobiles.

Patrice ne la quittait pas du regard.
Dans cette ambiance mystique, l'idée
que jusqu'alors il s'était faite d'elle, se
modifiait peu à peu. Il se dégageait de
tout son être une telle flamme intérieure
que Patrice en fut plus encore bou-
leversé. A la pensée qu'elle ne serait
jamais à lui la jalousie l'envahit. Il ne
songea qu'à la souffleter, non pas de
son mépris, seulement de son indiffé-
rence. Il voulait la persuader que sa
coquetterie n'avait, en réalité, jamais
eu de prise sur lui.

Certes, le Patrice d'autrefois eût re-
culé devant l'idée de ne pas se con-
duire en galant homme. Mais le Patri-
ce d'aujourd'hui était si différent. Il
en était arrivé à trouver que Bernard
Vimereux avait raison et que les fem-
mes ne valaient pas qu'on leur accor-
dât plus d'importance qu'elles n'en mé-
ritaient.

Cependant Odile, ayant abandonné
son attitude de prière, s'éloignait du
vitrail. Après avoir jeté un regard à
droite et à gauche, elle redescendit
vers le pilier derrière lequel s'abritait
Patrice dont rien, jusque là, ne lui
avait fait soupçonner la présence.

Brusquement elle le découvrit, eut
un haut-le-corps de surprise, rougit,

Conservier

DES FRUITS ET
DES LÉGUMES

ÉPARGNE DE L'ARGENT

Conservier des fruits et des légumes... achetés au moment où les prix sont le plus bas... diminuera sensiblement les frais de nourriture de votre famille. Notez aussi l'économie que représente l'emploi des Rondelles Viceroy pour Bocaux qui coûtent moins et assurent un scellage hermétique.

En BLANC ou ROUGE



LES RONDELLES EN CAOUTCHOUC

VICEROY

POUR BOCAUX À FRUITS

Assurent un Scellage Parfait

EMPLOYEZ DES RONDELLES NEUVES CHAQUE SAISON

CORS

Durillons - Oignons - Orteils douloureux

Dr. Scholl's

SOULAGEMENT ULTRA-RAPIDE



Le méthode qui réunit le plus d'avantages!

VITE! 1. Arrête la friction des chaussures, relâche la pression...

VITE! 2. Une méthode éprouvée pour arrêter dans leur développement cors et durillons.

VITE! 3. Supprime cors et durillons selon un des procédés les plus rapides offert par la science médicale...

Rien d'étonnant alors à ce que les Zino-pads extra-doux du Dr. Scholl connaissent la plus grande vente au monde dans leur spécialité. Les tampons, par eux-mêmes assurent un soulagement ultra-rapide; bien rembourrés, ils protègent le point sensible... préviennent cors, orteils douloureux, durillons et écorchures... rendent supportable le port de chaussures neuves ou étroites. Utilisés avec la médication qui leur est incorporée, les Zino-pads du Dr. Scholl suppriment les cors et durillons selon le procédé le plus rapide que nous offre la science médicale! Maintenant plus que jamais, insistez pour avoir les produits du Dr. Scholl! Achetez-en dès aujourd'hui!



CORS DURILLONS OIGNONS CORS MOUS

Dr. Scholl's Zino-pads

pâlit, parut nettement désemparée et poussa un cri de frayeur.

— Vous ai-je fait peur? dit Patrice d'un air moqueur.

— Mon Dieu... oui, je ne m'attendais pas...

— A me voir ici? Mais ma présence n'y est-elle pas plus naturelle que la vôtre? Après tout, peut-être venez-vous recommander à la madone votre bonheur conjugal?

Elle rougit davantage et répondit:

— C'est exact... vous avez deviné.

Bien que visiblement intimidée, elle semblait redevenue très calme. Dans le regard qu'elle posait sur lui, Patrice retrouvait la pureté qui l'avait tant séduit.

Des réflexions s'imposaient à son esprit, que son cœur ensuite débattait... Qu'était, en réalité, cette Odile si versatile, si instable, dont le visage tantôt exprimait une mystique ardeur, une candeur touchante, et tantôt la plus blessante ironie, la plus cruelle indifférence? Était-elle, suivant son humeur fantasque, un démon ou un ange? Était-elle alternativement l'un et l'autre ou les deux à la fois?

Ils se dirigeaient vers la sortie. Quoi qu'il s'en défendît, Patrice demeurait très ému. Ah! comme il aurait voulu revenir en arrière, revivre la scène dans l'atelier... Il lui semblait que cette fois, seul en face d'Odile, il trouverait mieux qu'il n'avait su le faire les mots persuasifs.

Ils étaient arrivés à deux pas de la voiture près de laquelle ne se trouvait aucun chauffeur.

— Comment! s'étonna Patrice, vous n'êtes pas accompagnée?

— Pourquoi le serais-je? Je conduis depuis deux ans. J'ai eu envie de voir votre vitrail. Est-ce mal?

— Non. Cependant je pense que vous devez être bien surprise de vous voir représentée avec cet air candide.

Odile eut une moue délicate. Elle dit lentement:

— Je suis mauvais juge en la matière, mais si je n'ai pas l'âme d'une madone, ce qui est fort probable, votre talent est parvenu à donner le change. Je trouve le vitrail magnifique et la madone idéalisée comme cela devait être.

Ce calme frisant l'ironie irritait Patrice. Il s'apprêtait à riposter assez sèchement, lorsque survint fort mal à propos, l'abbé Grassin.

Odile le salua gracieusement. L'abbé la regardait attentivement; après quelques secondes, son visage s'éclaira d'un large sourire.

— Mais si je ne me trompe pas, c'est votre madone, Monsieur Larsac?

Plus maître de soi maintenant, Patrice répondit:

— Vous avez raison, Monsieur le curé. Mlle de Léry a bien voulu poser pour moi.

L'abbé continuait à dévisager la jeune fille avec une réelle admiration.

— C'est bien ce que je vous disais l'autre jour, Monsieur Larsac, et un vieux bonhomme comme moi peut répéter en toute sincérité que vous avez là un bien joli modèle.

Odile regardait maintenant Patrice d'un petit air malicieux.

— Je suis très touchée, Monsieur le curé, mais M. Larsac ne me juge pas peut-être avec la même bienveillance.

— Alors c'est qu'il est trop exigeant.

Il hocha la tête en souriant toujours avant d'ajouter:

— J'espère Mademoiselle, que vous voudrez bien assister à l'inauguration de notre église, le 20 mai. Je suis heureux de vous y inviter. Vous me ferez l'honneur de déjeuner au presbytère avec Monseigneur.

— L'honneur sera pour moi, Monsieur le curé.

Son visage exprimait un amusement encore mêlé de malice. Elle serra la main de l'abbé Grassin, tandis que celui-ci ajoutait:

— Je compte sur vous, n'est-ce pas? M. Larsac vous amènera.

Après un dernier petit salut à la jeune fille et un geste amical à Patrice, l'abbé s'éloigna.

Odile s'installa au volant.

— Pourquoi faire une promesse que vous êtes certaine de ne pas tenir, lui dit Patrice non sans amertume. Disons-nous plutôt adieu, car je ne crois pas que d'autres occasions de nous revoir nous seront données.

Elle eut un regard où se lisait une douce ironie.

— Sait-on jamais, conclut-elle en lui tendant la main. Le monde est si petit...

Et elle appuya sur le démarreur, laissant Patrice sur place incapable de faire un pas. Il ne se rendait même pas compte que son attitude démentait ses paroles.

Elle fit à travers la glace ouverte un dernier signe de la main auquel il ne répondit même pas.

La voiture roula, prit de la vitesse, disparut au détour de la route.

Patrice n'avait pas bougé. Ce fut seulement plusieurs minutes plus tard qu'il reprit conscience de la réalité. Il eut un mouvement d'épaules comme pour chasser des pensées douloureuses, et à pas rapides s'engagea dans le chemin du presbytère où l'attendait l'abbé Grassin.

Comme il poussait le portail ouvrant sur le petit jardin de la cure, une idée nouvelle se présenta à son esprit. Le ton ironique et quelque peu mystérieux d'Odile semblait faire présager qu'elle envisageait de le revoir à brève échéance. Or, il ne voulait à aucun prix se retrouver en sa présence.

Il résolut de prolonger son séjour en province, d'accepter l'invitation des Ribécourt au lieu de la décliner comme il avait eu l'intention de le faire... « Les Blottais », leur propriété, ne devait pas être très éloignée de Conches, où il allait passer la nuit. Le lendemain, il téléphonerait à M. et Mme Ribécourt et se ferait conduire chez eux.

En prenant cette résolution, Patrice s'imaginait guider les événements suivant sa seule fantaisie, alors qu'en réalité il s'engageait délibérément, mais inconsciemment, sur la route de son destin.

XIII

LE château des « Blottais », ainsi que l'appelaient pompeusement les habitants de la région, n'était en fait qu'une grande villa, sans prétention de style, mais d'un aspect infiniment séduisant. Un corps de logis principal s'allongeait entre deux ailes d'inégale hauteur et sous un toit largement incliné dont les ardoises avaient pris une teinte pâle. Les fenêtres n'offraient pas de symétrie entre elles. Hautes et à petits carreaux dans le bâtiment du milieu, elles étaient larges et basses à l'aile droite et tout à fait carrées à gauche. Une vigne vierge touffue encadrait ces dernières, enserrant aussi celles du rez-de-chaussée et grimant jusqu'au toit.

On sentait que la vieille demeure avait été, à plusieurs reprises, agrandie et remaniée, et l'ensemble donnait cette impression exquise d'une maison emplies de souvenirs, et l'impression aussi qu'il devait être doux de vivre entre ces murs épais.

Une terrasse dallée de larges pierres s'étendait devant les portes-fenêtres. Au-delà du jardin, où des fleurs étaient disposées avec un goût parfait, on découvrait un parc ombragé et plus loin encore les lignes sinieuses d'une campagne agréablement vallonnée.

L'intérieur répondait à l'extérieur. Sans ostentation, sans recherche préten-

Meilleure!



plus légère!



à votre goût!



est

est CLIMATISÉE

CLIMATISÉE, la bière Dow est protégée contre tous les écarts de température pendant sa fabrication... elle retient ainsi tout le goût fin et toute la saveur des ingrédients de qualité supérieure qui la composent, pour vous donner le meilleur de la bière dans la meilleure des bières.

Un simple rinçage et vous voilà ATTRAYANTE



Donnez à vos cheveux un nouvel attrait!

Son regard semble vous redécouvrir et vous lui paraissez mille fois plus attrayante quand le Hair Rinse de Marchand anime et colore votre chevelure.

Rien de plus simple. Vous choisissez parmi les 9 couleurs de Marchand celle qui vous convient le mieux... et vous en rincez votre chevelure après chaque shampooing. Marchand s'emploie en toute confiance, car ce n'est pas une teinture dommageable, mais un simple rinçage aux couleurs authentiques.

D'emploi facile, peu coûteux et inoffensif. Un rinçage Marchand vous confère un éclat et un charme nouveaux!

6 rinçages pour 39¢ 2 pour 15¢

MARCHAND'S HAIR RINSE

* Par les Fabricants du Golden Hair Wash de Marchand

DEPRESSION

Prenez ce tonique riche en vitamines et glycérophosphates d'une merveilleuse efficacité dans les cas les plus avancés.

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montréal



Louise est MALENTRAIN

DOULEURS MENSTRUUELLES

C'est de la folie de souffrir tous les mois en silence. Laissez Midol vous soulager de 3 façons des douleurs menstruelles. Prenez simplement un comprimé Midol avec un verre d'eau... c'est tout. Midol soulage vite les crampes, calme le mal de tête, chasse le "cafard".

Louise est RADIEUSE. GRÂCE À MIDOL



teuse, tout y décelait un confort raffiné destiné à assurer le bien-être de ses hôtes. Il était évident que tout avait été fait en vue de créer une ambiance agréable dans laquelle pût se plaire une maîtresse de maison que son invalidité retenait sans cesse au logis, et afin que les commodités nécessaires à son état fussent mises à sa disposition.

En cette belle et tiède journée qu'était le samedi 31 avril, Mme Ribécourt se trouvait seule dans le petit salon-bibliothèque où elle passait la majeure partie de son temps. La pièce était de celles qui donnaient de plain-pied sur l'extérieur, par de larges portes-fenêtres, il était facile à Mme Ribécourt de se faire transporter dans son fauteuil roulant sur la terrasse, lorsque la température le permettait. A portée de la main étaient placés un téléphone, un poste de radio et un gong destiné à appeler le personnel quand elle le désirait.

Elle venait de terminer une conversation téléphonique. Après avoir re-placé le récepteur, elle frappa sur le gong qui résonna longuement. Une femme de chambre entra peu après.

— Madame a sonné ?

— Oui. M. Larsac, un ami de M. Antoine sera là dans l'après-midi. Vous préparerez la chambre grenat et vous servirez le goûter ici vers cinq heures. Je pense que Mademoiselle sera rentrée. Vous introduirez M. Larsac auprès de moi dès qu'il arrivera. Prévenez à la cuisine qu'il y aura une personne de plus au dîner. Mademoiselle verra Louise à ce sujet quand elle reviendra.

— Bien, Madame.

Restée seule, Mme Ribécourt eut au coin des lèvres un sourire. Nul doute que l'annonce de l'arrivée du visiteur lui eût procuré un réel plaisir. Elle jeta un coup d'oeil autour d'elle comme pour s'assurer que tout était parfaitement en ordre et que rien ne pouvait choquer l'oeil de l'artiste qui serait là dans quelques instants.

L'arrangement de cette pièce, plus bibliothèque que salon, pouvait d'ailleurs satisfaire le goût le plus exigeant. Plus encore peut-être que dans le reste de la maison, la recherche du plus agréable confort s'y affirmait. De profonds fauteuils, les uns en cuir, les autres en acajou et recouverts de tapisseries dont la sédentaire maîtresse de maison devait être l'auteur, étaient disposés autour de tables à écrire ou de tables à jeu qui, toutes, supportaient des vases emplis de fleurs.

Aux murs, des rayons de livres sobrement reliés, et çà et là des bibelots dont aucun n'était banal et dont tous indiquaient un choix artistiquement dirigé, aussi des photographies qui apportaient leur note de familiale et chaude intimité.

Mme Ribécourt s'était remise à son travail de broderie, mais il était visible que ses mains seules étaient occupées et que sa pensée vagabondait au loin. Sans doute regrettait-elle que son mari et sa fille ne fussent pas là pour recevoir leur hôte en même temps qu'elle.

Partis aussitôt après le déjeuner, M. Ribécourt et Antoine s'étaient rendus en voiture à Bayeux afin d'y effectuer quelques achats. De son côté, Isabelle était sortie à cheval. Elle avait pour but de sa course une des fermes du domaine, située à six kilomètres de la maison. Son intention était bien de rentrer pour l'heure du thé comme elle l'avait promis à sa mère, mais la jeune fille avait dans cette ferme un filleul âgé de deux ans, et il était fort probable qu'elle s'attarderait auprès de l'enfant.

Lorsque quatre heures sonnèrent, elle n'était, en effet, pas de retour. Le soleil commençait à décliner, baignant la terrasse de ses rayons ardents. Mme Ribécourt se disposait à sonner afin de se faire conduire jusque là pour profiter de cette chaleur bienfaisante, lorsque

la femme de chambre parut et annonça :

— M. Larsac vient d'arriver, Madame.

— Ah! bien... Accompagnez-le ici, je vous prie.

Quelques secondes plus tard, Patrice était introduit dans le salon-bibliothèque. S'avançant vers le fauteuil de l'infirme, il s'excusa :

— Pardonnez-moi, Madame, d'arriver ainsi chez vous à l'improviste.

Mme Ribécourt le dévisageait avec une sympathie évidente. Elle dit, en lui tendant la main :

— Soyez le bienvenu, cher Monsieur. Vous êtes attendu depuis plus de quinze jours et nous désespérons de vous voir.

D'un geste, elle lui désigna un fauteuil auprès d'elle et ajouta :

— Nous sommes toujours heureux d'accueillir des amis dans notre ermitage. Vous me trouvez seule, mais nous ne tarderons pas à être rejoints. Au fait, comment êtes-vous venu jusqu'ici ?

— En auto, avec M. Bernier, le maître verrier de Conches chez lequel j'étais depuis hier. Il allait aujourd'hui à Caen et m'a aimablement proposé de me déposer chez vous, Madame. Je vous ai téléphoné en route, car je n'osais pas arriver sans vous avoir prévenue.

— Vous auriez pu le faire sans scrupule. L'essentiel est que vous soyez là.

Tout en échangeant ces quelques phrases de politesse, Patrice avait jeté un coup d'oeil sur l'ensemble de la pièce et sur le parc que l'on apercevait par la porte-fenêtre ouverte.

— Ce doit être délicieux de vivre ici, Madame... au milieu des fleurs et des choses précieuses que vous avez su grouper autour de vous.

Mme Ribécourt eut un sourire empreint de tristesse.

— Il faut bien tâcher de créer un cadre agréable, là où l'on doit passer toutes ses journées.

Patrice regardait son hôtesse. Le visage auréolé par des cheveux simplement ondulés, d'une précoce blancheur, s'il s'était amaigri et conservait les traces de cruelles épreuves, n'avait pas perdu sa beauté. Beauté adoucie par le temps et voilée de mélancolie, mais beauté sereine dont Patrice ressentait l'attrait. Les yeux surtout, les yeux clairs pleins d'une rayonnante lumière, le retenaient irrésistiblement. Il lui semblait qu'il ne les voyait pas pour la première fois, que ce regard si pur, déjà il l'avait rencontré.

Une sensation de bien-être l'envahissait près de cette femme dont la bonté se reflétait sur le visage. Il se souvenait de la lettre d'Antoine et des impressions que ce dernier avait lui-même ressenties. Cette douceur mélancolique agissait sur Patrice comme elle avait agi sur Antoine. Ayant été privé de la joie de connaître sa mère, il se l'imaginait telle qu'il découvrait aujourd'hui Mme Ribécourt.

Ah! que n'était-elle là cette mère qu'il n'avait pas connue. A elle, il aurait pu confier sa peine et ouvrir son coeur douloureux.

Depuis la veille, alors qu'il s'était retrouvé en face de celle qu'il voulait à tout prix oublier, il avait dû se rendre compte que le mal était plus profond qu'il ne se l'était imaginé. De nouveau, l'image de celle qu'il eût voulu détester s'imposait tyranniquement à lui. Il avait suffi de quelques minutes pour qu'il retombât sous son charme. Aussi se félicitait-il d'avoir pris la décision de retarder son retour à Paris. Cette visite aux « Blottais » le remettrait d'aplomb. Il en avait la certitude depuis qu'il était entré dans l'accueillante et délicieuse maison.

Là, du moins, il ne courait aucun risque, même pas celui de s'éprendre de Mme Ribécourt puisqu'Antoine avait

UNE TROUVAILLE!

Du NOUVEAU pour le confort de la femme!



REND LES NYLONS NON-ABSORBANTS BEAUCOUP PLUS CONFORTABLES!



Remède à tous les inconvénients du nylon. Vous garde le pied frais et sec dans vos bas de nylon!

DRYLON remédie aux désagréments des bas de nylon. Cette poudre soyeuse et absorbante voile la jambe, éliminant ainsi les brûlements, échauffements et autres malaises occasionnés par le nylon non-absorbant porté sur la peau. Saupoudrez de DRYLON et votre NYLON ne vous causera plus d'ennuis! Procurez-vous-en aujourd'hui! Aux rayons des cosmétiques, articles de toilette et bas.

Avec Nylon, Drylon s'impose.

AVIS IMPORTANT

A nos Lecteurs et Dépositaires

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE
975 - 985, rue de Bullion
Montréal 18, P. Q.



eu la sage précaution de l'avertir que le choix de la jeune fille était déjà fait.

Il en était fort satisfait, car il ne se sentait nullement disposé à se mettre en frais pour cette jeune personne si charmante fût-elle. Il comptait rester vis-à-vis d'elle dans son rôle d'homme courtois et bien élevé sans aller au-delà.

Une phrase de Mme Ribécourt vint le tirer de ses réflexions.

— Ainsi vous connaissez beaucoup le comte et la comtesse de Sarcey ?

— Oui, Madame, M. de Sarcey est un ami d'enfance de mon père et ils sont restés très liés.

— Je me souviens fort bien d'eux et de leur petite Catherine, un peu plus jeune que ma fille.

— Catherine a à peine dix-huit ans.

— Oui c'est bien cela. Elle en avait environ trois quand nous avons quitté Madrid après notre malheur. Quelle joie ce sera pour moi de revoir ces bons amis. Vous n'ignorez pas que nous les avons invités à venir ici.

— Antoine m'en a parlé en effet.

Mme Ribécourt eut un petit sourire mystérieux. Patrice soupçonna qu'elle avait reçu les confidences du jeune Canadien.

Elle dit seulement, résumant sans nul doute ses pensées :

— Quelle chose bizarre que la vie et qu'il est passionnant de l'observer.

— Certes, Madame. Par exemple, rien ne faisait prévoir à M. de Sarcey qu'il aurait l'occasion de vous retrouver en cherchant à vous présenter un descendant de votre famille.

— Tout concourt et tout sert, a dit, je crois, Platon. Et en ce qui vous concerne même, il a fallu tout un concours de circonstances pour vous amener ici aujourd'hui.

Patrice allait répondre, mais à ce moment-là, il se sentit, sans en deviner la cause, fortement bousculé. Son équilibre repris, il se retourna et comprit. Un énorme chien venait de pénétrer dans la pièce. Il appuyait maintenant ses pattes de devant sur les genoux de Mme Ribécourt qu'il fixait de ses bons yeux de bête fidèle.

— Que t'arrive-t-il, mon vieux Stop ? Tu sembles affolé. Où est ta maîtresse ? dit en souriant Mme Ribécourt.

Au même instant, venant de la terrasse, une voix s'éleva.

— Hello, maman, me voici.

Une jeune fille vêtue d'un costume de cheval, culotte et blouse de toile, bottée de cuir fauve, courts cheveux blonds bouclant autour de la tête nue, cravache à la main, venait d'apparaître au seuil de la porte-fenêtre. A la vue de Patrice, elle s'arrêta net et esquissa même un mouvement de recul. Mais si sa surprise était certaine, elle ne pouvait en aucune manière se comparer à la stupeur sans bornes du jeune homme.

— Vous !... balbutia-t-il, vous... ici ?...

Était-il même conscient des brèves paroles qu'il venait de prononcer, ou avait-il parlé par un involontaire réflexe ?

Il se trouvait dans un tel état d'incompréhension, dans une telle incapacité de relier entre eux les incidents appartenant à un récent passé et celui dont il était maintenant le témoin... Il avait voulu fuir Odile de Léry... et Odile de Léry se trouvait devant lui... Était-il le jouet d'une hallucination ? Le souvenir de la jeune coquette était-il donc si puissant en lui qu'il crût la voir surgir dans ce manoir des « Blottais » où elle n'avait aucune raison de venir ?

— Suis-je fou ? murmura-t-il, tandis que d'un geste machinal il passait la main sur un front que l'émotion avait rendu moite.

Il essaya de réagir, de se reprendre, regarda Odile. Le premier moment de surprise passé, la jeune fille semblait avoir recouvré son habituelle aisance. Elle fit les quelques pas qui la séparaient de Patrice, et d'une voix lente demanda :

— Ne vous avais-je pas dit, hier, que le monde était petit ?

Il réussit à dire, d'un ton à peu près naturel :

— Oui... mais pouvais-je m'attendre à rencontrer chez Mme Ribécourt, Mlle Odile de Léry ?

La jeune fille détourna la tête... Il y eut entre elle et l'infirme un échange de regards amusés et qui semblaient complices. La plus jeune des deux femmes paraissait attendre que l'autre parlât.

Alors Mme Ribécourt intervint, et ce qu'elle dit accabla plus encore Patrice d'étonnement et d'incompréhension.

— Que vous trouviez ici Odile de Léry n'aurait rien eu de tellement extraordinaire, Monsieur Larsac. Cependant vous faites erreur en croyant la voir devant vous... Cher Monsieur, je suis heureuse de vous présenter ma fille : Isabelle Ribécourt.

La foudre tombant aux pieds de Patrice, si nous employons cette comparaison banale mais bien imagée, ne l'eût sans doute pas plus stupéfié que ne le firent ces paroles de Mme Ribécourt.

Un long moment, il demeura immobile, incapable de nouveau de proférer un mot. Son regard allait alternativement de la jeune fille à sa mère, tandis qu'il se demandait s'il n'était pas l'objet d'une pénible plaisanterie. Il parvint enfin à dire :

— Mais alors... cette ressemblance invraisemblable...

— Invraisemblable n'est pas le mot qui convient, expliqua Mme Ribécourt. Vous serez de mon avis lorsque je vous aurai dit que Mme de Léry est ma soeur jumelle et que nous nous ressemblons extrêmement, du moins quant au physique. Nos filles ont entre elles la même ressemblance, accentuée au point de les rendre identiques... Ceci toujours et uniquement au physique, car leurs caractères diffèrent totalement.

Isabelle, puisqu'il s'agissait bien de Mlle Ribécourt, s'était approchée de sa mère et l'avait embrassée. Puis, soit qu'elle voulût faire diversion à une situation qu'elle jugeait délicate, soit qu'elle n'y attachât qu'une médiocre importance, elle s'informa :

— J'espère que vous n'avez pas encore goûté... J'ai très faim...

— Non. J'allais sonner pour demander le thé quand tu es arrivée.

— Alors je vais aller changer ce costume contre une robe et je reviens. Je passerai aussi à la cuisine. Allez, Stop, viens.

Elle sortit rapidement, emmenant son chien. Patrice demeurait silencieux. Qu'aurait-il pu dire ? Mille idées confuses et disparates se heurtaient dans son cerveau ; il n'arrivait pas à sortir de ce dilemme. Il existait donc deux Odile ou du moins deux femmes ayant pu l'une et l'autre personnifier sa madone, matérialiser son idéal.

C'est dans ce fait sans doute qu'il fallait chercher la raison de ces deux visages si semblables, en apparence, et qui ne parvenaient pourtant pas à refléter la même expression.

Mais cela ne résolvait pas le problème, du moins pour lui.

Ainsi que les images d'un film qui se déroule, il revoyait les différentes scènes de ce qu'il pouvait appeler « son aventure ». Tout d'abord la scène de l'ascenseur où il avait cru découvrir

dans la jeune fille rencontrée par hasard l'âme même de sa madone.

Ensuite, c'était la soirée de lady Hackett où il avait admiré la femme et oublié quelque peu la madone.

Il évoquait aussi d'autres rencontres au cours desquelles, prisonnier du charme de la jeune fille, il s'était efforcé d'ignorer sa coquetterie.

Enfin la scène de l'atelier, la plus vivante, la plus précise dans sa mémoire avec celle de l'ascenseur. Les mots qu'il avait prononcés ce jour-là étaient l'expression même de sa pensée et celle qui les avait entendus avait paru n'y être pas insensible. Mais puisqu'elles étaient deux, à laquelle s'était-il adressé ?

Là était pour lui tout le problème. Car si, ce jour-là, Odile n'était pas venue dans l'atelier, il devait convenir que jamais il ne lui avait avoué son amour. Donc, il devenait normal qu'elle l'eût prévenu de ses fiançailles comme un camarade, encore qu'elle ait fort bien pressenti ses véritables sentiments. Mais pour elle, il ne s'agissait là sans doute que d'un flirt, c'est-à-dire d'un jeu où le cœur n'a que faire, car il ne saurait se plier à ces manœuvres d'un mariage dangereux et cruel.

La voix de Mme Ribécourt vint soudain interrompre les réflexions du jeune homme.

— Vous ne vous attendiez pas à ce coup de théâtre, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en souriant.

Patrice la regarda un moment sans répondre.

— Et vous, Madame, dit-il enfin, le pressentiez-vous lorsque vous m'avez invité chez vous ?

Elle inclina la tête.

— Oui, dit-elle seulement.

Cette réponse ouvrait encore un champ nouveau aux réflexions de Patrice, mais il n'eut pas le loisir de s'y attarder.

Poussant elle-même la table roulante sur laquelle le thé était préparé, Isabelle revenait près d'eux.

Elle portait une robe chemisier marron, la même exactement que celle d'Odile de Léry lors de la dernière entrevue dans l'atelier. Mais ce jour-là, s'agissait-il d'Odile ou d'Isabelle ?

Patrice se perdit en conjectures.

Il détaillait avec insistance le visage de la jeune fille. Celle-ci lui paraissait maintenant moins à son aise qu'elle ne l'était un quart d'heure plus tôt. Elle évitait de la regarder et semblait apporter toute son attention à servir le goûter.

En la voyant évoluer autour de la table, Patrice se remémorait certains passages de la lettre d'Antoine, où le jeune Canadien parlait d'elle.

Entre ces deux êtres, vit leur fille Isabelle. Elle a vingt et un ans. C'est une nature exceptionnelle. Fort jolie d'abord, elle est en outre extrêmement cultivée, et musicienne particulièrement douée. Sportive au surplus et cavalière accomplie...

Mais la mémoire de Patrice était trop fidèle pour avoir oublié les quelques lignes qui suivaient ce portrait si flatteur et qu'il croyait exact.

Antoine avait écrit aussi :

Au reste, je suis à peu près certain que Mlle Ribécourt a déjà fait son choix...

Allons, voilà qui venait calmer une fois de plus l'enthousiasme de Patrice. Ainsi il était prévenu et ne s'aviserait pas de prononcer des paroles qu'il risquerait de regretter.

Un silence qui menaçait de devenir

**Des crevasses brûlantes entre les orteils ?
Voyez-y ce soir !**



Ce soir, examinez la peau entre vos orteils. S'il y a des crevasses, attention à la dysidrose!



L'Absorbine Jr. aide à enrayer la croissance de tous les fungus infectieux qu'elle peut atteindre.

**LA
DYSIDROSE
exige une
ACTION RAPIDE**

La dysidrose ou "pied d'athlète" peut devenir grave — mais l'Absorbine Jr. vous soulage rapidement

● Quand la marche durant les chaleurs fait transpirer les pieds et que des crevasses apparaissent entre les orteils, c'est alors que le fungus de la dysidrose peut vous torturer et même vous immobiliser.

Ne courez pas ce risque — obtenez un soulagement rapide avec l'Absorbine Jr., le produit no 1 pour soulager la dysidrose!

L'Absorbine Jr. détruit tous les fungus de la dysidrose qu'elle peut atteindre. Elle aide à cicatriser les crevasses, à prévenir la réinfection et à favoriser la croissance d'une peau lisse et saine.

Il importe de traiter la dysidrose avant qu'elle ne s'aggrave. Prévenez la réinfection; faites bouillir vos chaussettes pendant 15 minutes; ne partagez pas avec d'autres vos serviettes de bain.

Achetez l'Absorbine Jr. aujourd'hui. A tous comptoirs pharmaceutiques. W. F. YOUNG, INC., Lyman House, Montréal.

Traitez les symptômes de la dysidrose dès le début! C'est alors qu'Absorbine Jr. peut vous aider à les enrayer le plus rapidement. Elle aide aussi à soulager les douleurs musculaires, les coups de soleil légers et les piqûres d'insectes non venimeux.



ELLE CALME, RAFRAÎCHIT

ABSORBINE JR.

La première préparation en Amérique pour soulager la dysidrose... et toujours la préférée!

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des
Pilules Myriam Dubreuil avec la brochure.

Nom

Adresse

Ville

Province

généant s'était établi tandis que Patrice se laissait absorber par ses réflexions.

La voix d'Isabelle vint le rompre.

Accompagnant ses paroles d'un coup d'oeil quelque peu taquin, elle s'adressa au jeune peintre :

— Goûtez donc en paix, Monsieur Larsac, et ne cherchez pas à comprendre... sans aide. Après le thé, si ma mère le permet, je vous emmènerai jusqu'au pavillon et nous tâcherons d'éclairer ensemble ce qui, pour vous, est encore un mystère.

— Soit, répondit-il. J'avoue que je suis anxieux de savoir laquelle d'Odile ou de vous a posé pour mon vitrail.

Occupée à servir sa mère, Isabelle ne répondit pas. Elle avait disposé la petite table spéciale qui s'adaptait au fauteuil de l'infirme. Silencieusement, elle versa le thé et offrit les toasts.

Patrice eût volontiers renoncé à ce goûter pourtant excellent et si gracieusement présenté.

En fait, l'homme du monde qu'il était dut faire un réel effort pour se dominer et participer à la conversation que reprenait Mme Ribécourt.

La dernière tasse de thé absorbée, Isabelle donna le signal qu'il attendait si impatiemment. Elle se leva, frappa d'abord sur le gong puis dit à la femme de chambre apparue au seuil de la pièce :

— Vous pouvez desservir, Lucienne, et vous m'enverrez Stop, s'il vous plaît.

Se tournant ensuite vers Patrice, elle demanda :

— Etes-vous prêt, Monsieur ?

— Je suis à vos ordres, Mademoiselle.

— Es-tu passée à la cuisine ? s'informa Mme Ribécourt.

— Ne vous inquiétez pas, petite mère. Tout sera prêt. Reposez-vous. Nous reviendrons dans quelques minutes vous tenir compagnie.

Suivie de Patrice, elle sortit par la terrasse et gagna le jardin.

XIV

ILS s'étaient engagés dans une petite avenue faisant le tour du parc. Stop gambadaient devant eux.

— Et maintenant, dit Isabelle, voulez-vous me poser des questions, j'y répondrai dans la mesure où je le pourrai, c'est-à-dire dans la mesure où j'aurai participé aux faits qui vous intéressent.

Un subit embarras envahit Patrice. Tant de choses encore lui paraissaient confuses. Qu'allait-il demander d'abord ? Comment dérouler le fil conducteur qui le mènerait à découvrir la vérité ? Une chose pourtant se trouvait établie : la jeune fille de l'ascenseur était Isabelle et non Odile. Il voulait cependant que ceci fût encore précisé.

Il demanda :

— Qui de vous ou d'Odile ai-je rencontré le 12 décembre dans l'ascenseur, rue de Berri ?

— C'est moi. J'allais déjeuner chez ma tante Emma qui est aussi celle d'Odile.

— Ainsi c'était bien vous ?

Une lueur de joie traversa le regard de Patrice. Il prit dans la poche de son veston un portefeuille, l'ouvrit, en sortit le croquis qu'il avait hâtivement esquissé ce jour-là et il le mit sous les yeux d'Isabelle.

— J'étais sûr d'avoir fixé exactement cette expression de vos yeux. Mais après, à la soirée de lady Hackett, qui était-ce ?

— Ai-je vraiment besoin de préciser ? A présent que vous avez une idée de notre vie ici, pouvez-vous penser que j'aurais pu quitter mes parents en cet-

te soirée de réveillon, soirée familiale entre toutes ?

— Non... dit-il très bas...

Un sourire heureux était sur son visage. Beaucoup de points obscurs commençaient à s'éclaircir pour lui...

Déjà Isabelle continuait :

— Je vous l'ai dit, je déjeunais ce jour-là chez une bonne demoiselle de quatre-vingts ans qui est la tante de maman et de Mme de Léry. Tante Emma est d'un naturel très gai, malgré son âge, et quand je lui racontai notre entretien dans l'ascenseur, elle s'en amusa beaucoup ; ce fut elle qui me conseilla de donner votre invitation à Odile. Si, comme je le pense, vous connaissez bien maintenant ma cousine, vous devez vous douter qu'elle accepta tout de suite.

Elle eut un petit éclat de rire avant de continuer :

— A dire vrai, ce ne serait pas la première fois que l'on nous prendrait l'une pour l'autre et je dois avouer que pour mon compte je n'attachais pas une grande importance à cette substitution de personnes. J'étais certaine que vous ne verriez aucune différence entre nous ; d'autre part, l'idée de servir de modèle à un peintre rendit Odile très fière. Tout se passa donc comme je l'avais prévu.

— Croyez-vous ? Certes, ce jour-là je ne fis aucune différence. Odile se montra essentiellement femme, c'est-à-dire un peu coquette, mais je ne vous avais vue que cinq minutes dans l'ascenseur et je ne pouvais avoir, en si peu de temps, découvert votre caractère. Je me souviens toutefois avoir été un peu surpris de l'esprit d'indépendance et du modernisme qu'elle afficha ce soir-là. Enfin, dès la première séance de pose, je ne retrouvai pas du tout le modèle dont j'avais rêvé et que j'avais cru rencontrer. Ce n'était toujours pas vous, n'est-ce pas ?

Isabelle caressait Stop qui marchait auprès d'elle. Elle releva la tête, jeta un regard vers Patrice qui attendait anxieusement la réponse :

Je suis très occupée ici et je fais rarement le voyage de Paris.

— Mais encore...

— Je vais vous simplifier cette mise au point en vous disant tout de suite que depuis ce jour de décembre nous nous sommes vu deux fois seulement, dont la dernière hier à Guiville, et là j'étais à cent lieues de prévoir cette rencontre puisque d'après ce que m'avait dit Antoine, je vous croyais en Bretagne.

Cette phrase rétrécissait pour Patrice le champ de ses recherches. Il ne restait donc qu'une entrevue avec la jeune fille qui ne fût pas située...

Isabelle paraissait soudain troublée. Elle tenta une diversion. Ils arrivaient au pavillon rustique, bâti au bord d'un petit étang et d'où la perspective était magnifique.

— Regardez, dit-elle. C'est ici que maman et moi passons une partie de nos journées d'été quand je ne suis pas à courir d'un bout à l'autre du domaine.

Elle s'était assise sur le banc de pierre appuyé au pavillon. La vue, de cet endroit, était vraiment ravissante, et Patrice, en d'autres circonstances, l'aurait appréciée, mais à cette heure, son esprit était trop absorbé par ses préoccupations personnelles, pour lui laisser la faculté de contempler le paysage.

Prenant place à côté d'Isabelle, il posa délibérément la question qui lui brûlait les lèvres :

— Répondez-moi franchement : est-ce vous ou Odile que j'ai abordée le

10 février boulevard Montparnasse et amenée ensuite dans mon atelier ?

Isabelle, penchée vers Stop allongé à ses pieds, ne bougea pas. Incapable de supporter plus longtemps l'incertitude, Patrice la saisit aux épaules, la força à le regarder. Alors, à sa grande stupefaction, il vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

Patrice ne pouvait certes s'attendre à découvrir en Isabelle une telle émotion. Pendant un moment, il fut à son tour complètement désemparé. Isabelle essayait vainement de se dégager des bras qui l'étreignaient.

— Un mot seulement, dit Patrice, la fixant ardemment. C'était vous ?

Un simple battement de paupières fut la réponse de Mlle Ribécourt. Mais cela suffit pour que le coeur de Patrice battît plus violemment. Toute la scène de l'atelier se reconstitua dans sa mémoire. Comme il l'avait fait ce jour-là, il tenait aujourd'hui la jeune fille dans ses bras et il la devinait aussi émue, aussi troublée que lui-même. Ces larmes, cette émotion réelle, que signifiaient-elles ? Et ne serait-ce pas là de l'amour ? Antoine se serait-il trompé, ou plutôt serait-il, lui, Patrice, celui qu'Isabelle aurait choisi ?

Il plongea son regard dans celui de la jeune fille et il put y lire tout ce qu'elle ne cherchait pas à cacher.

— Un pareil bonheur est-il possible ?... Pourquoi n'avez-vous pas parlé ce jour-là, dans l'atelier ?

— Mais j'ai essayé, souvenez-vous. Vous n'avez rien voulu écouter. J'ai donc dû accepter d'entendre les mots que vous prononciez peut-être à l'adresse d'une autre.

D'un nouvel élan joyeux, Patrice la reprit dans ses bras.

— A l'adresse d'une autre ? protesta-t-il. Vous ne le croyez plus maintenant, j'imagine. Ne vous ai-je pas dit ce jour-là : « Celle que j'aime est l'Odile rencontrée dans l'ascenseur. » N'ai-je pas spécifié que l'autre Odile m'avait déçu ? Dois-je vous répéter ce que je vous ai dit rue de Berri : « Le visage ne serait... »

— Je me souviens... « Le visage ne serait qu'un masque trompeur si les yeux ne s'avéraient le fidèle truchement de l'âme. »

Patrice plongeait son regard dans celui d'Isabelle. Voulait-il y trouver la preuve de l'absolue sincérité des paroles de la jeune fille ? La pureté, la transparence qu'il rencontrait dans ces yeux clairs ne pouvaient pas les démentir. Cependant un doute persistait dans l'esprit du jeune artiste.

— Ne vais-je pas arriver trop tard, dit-il. N'avez-vous pas eu l'occasion de faire votre choix ?

Isabelle fronça les sourcils, puis avec une moue charmante qui voulait être taquine, elle répondit :

— Je n'avais qu'un coeur à donner et je n'en disposais plus depuis certain jour de décembre. Je vous ai dit en effet tout à l'heure que je n'avais attaché aucune importance à cette substitution de personnes ; ce n'était pas tout à fait exact. A dire vrai, je consentis avec peine à admettre l'idée suggérée par tante Emma. Je connaissais Odile et pressentais ce qui arriverait. Inconsciemment, déjà ce jour-là, je devais vous aimer.

Elle avait achevé sa confidence dans les bras de Patrice. Enfin il se calma, reprit son sang-froid.

— C'est bien vrai, chérie ? demanda-t-il encore. Vous m'aimez depuis si longtemps ?

— Homme de peu de foi. En voulez-vous une preuve ?

Sortant de sa poche un petit agenda, elle l'ouvrit à la date du 10 février et Patrice lut ces mots :

Rencontré mon peintre. Il m'a prise pour Odile et m'a emmenée dans son atelier où j'ai posé pour la première et la dernière fois. Il m'a dit des paroles précises qui pourraient être merveilleuses si j'étais sûre qu'elles m'étaient destinées. Journée inoubliable quoi qu'il arrive.

Ayant lu, Patrice leva les yeux vers la jeune fille. Elle semblait émue et il devina qu'en livrant ainsi le secret de l'agenda qui était aussi celui de son cœur, elle avait voulu détruire entre eux le doute, si léger fût-il, qui pouvait encore subsister.

— Ah ! murmura Patrice, combien je bénis le jour où j'ai fait la connaissance d'Antoine et combien je bénis aussi ma petite amie Catherine de Sarcey qui fut l'intermédiaire. Car en somme, c'est à Antoine que je dois d'être ici aujourd'hui.

— Certainement. Amoureux lui-même, il a deviné ce qui se passait en moi, dès le lendemain de son arrivée. Ayant vu votre vitrail, il a été frappé par ma ressemblance avec la madone... Alors je lui ai tout dit. Il a aussitôt réalisé que votre voyage en Bretagne devait être la suite d'une déception causée par les fiançailles d'Odile puisque, pour vous, Odile était celle à qui vous aviez fait l'aveu de vos sentiments. Antoine a pensé que vous deviez venir ici où le problème serait résolu.

« Odile a toujours ignoré la scène de l'atelier. Ce jour-là je disposais de peu de temps et je ne suis pas allée chez elle. D'ailleurs, je n'aurais jamais osé la lui conter. J'aurais eu peur qu'elle se moquât de moi car elle me considère comme une sorte de sauvage.

— Oh ! croyez-vous ?

— C'est certain et elle n'aurait pas hésité à prendre pour elle, bien qu'elle fût fiancée, cette déclaration. Au fond, elle croit tout simplement vous avoir joué un bon tour. Quand elle m'invita à ses fiançailles, elle me dit vous avoir envoyé aussi un carton. Elle s'amusait beaucoup à l'idée de nous mettre en présence, vous et moi.

— Vous êtes allée à cette soirée de fiançailles ?

— Non. Maman souffrait d'une forte bronchite et je ne pouvais la quitter. J'ai cependant bien regretté d'être absente ce soir-là, puisque je croyais vous rencontrer.

— Sans Antoine, que serions-nous devenus tous les deux, murmura Patrice en baisant les petites mains qu'il retenait prisonnières.

Isabelle dit doucement :

— La Providence aurait bien trouvé le moyen de nous réunir.

Elle se mit à rire, puis continua :

— Hier, quand le curé de Guiville m'a conviée à l'inauguration de son église, je ne pouvais prévoir que nous nous verrions aujourd'hui, et j'avais aussitôt décidé de m'y rendre. Là, j'aurais levé pour vous le voile du mystère.

— Mais je compte bien que nous irons tous les deux. Vous le voudrez, n'est-ce pas ?

— Certainement.

Le son grêle d'une cloche résonnant dans le lointain vint à eux.

Isabelle se leva précipitamment.

— Mon Dieu, on m'appelle. Père et Antoine doivent être rentrés.

Etroitement enlacés, aussi troublés l'un et l'autre de ce bonheur qui soudain les enveloppait comme d'un fluide impondérable, ils revinrent lentement vers le manoir, cependant que Patrice prononçait les mots résumant éloquemment l'avenir :

— Isabelle chérie... Chère petite madone.

Plus bas, d'une voix où la tendresse le disputait à la ferveur, il murmura encore :

— Ma femme !...

EPILOGUE

QUATRE ans plus tard.

Dernière semaine de juin par une fin de journée magnifiquement ensoleillée. Nous retrouvons nos deux héros aux « Blottais », dans le même pavillon du bord de l'étang, où nous les avons quittés. Les personnages sont les mêmes, mais la mise en scène a quelque peu changé. Le pavillon est en effet devenu l'atelier de Patrice. Celui-ci a su apporter dans son arrangement un goût parfait d'artiste et de décorateur. C'est un véritable petit nid caché sous la verdure et qu'encadrent, à l'arrière, d'admirables futaies.

La jeune femme que nous surprenons dans les bras de son mari est une Isabelle pleinement, délicieusement heureuse, une Isabelle pour laquelle toutes les occasions sont bonnes de manifester la joie de son cœur.

Si le cadre n'a guère varié, la vie aux « Blottais » est fort différente de celle d'autrefois. Dans la maison et aussi dans le parc, quelques menus objets abandonnés çà et là laissent deviner la présence d'un petit être despote et roi de ce domaine.

A vrai dire il y a le roi et la reine. Ce sont en effet deux jumeaux, répondant aux noms de Jacques et de Jacqueline qui ont pris leur place à cet heureux foyer. Ils ont un peu plus de deux ans ; leurs parents et grands-parents idolâtrèrent ces importants personnages et se laissent volontiers tyranniser par eux.

Selon le vœu exprimé par Patrice, le mariage avait eu lieu au mois de juillet, trois mois après les événements que nous avons décrits. Il semblait au jeune artiste que ce laps de temps de trois mois était le maximum de ce qu'il pouvait attendre avant que se réalisât enfin son bonheur.

Le plus surpris de l'événement fut, à coup sûr, Me Larsac. Vivant comme il le faisait dans sa tour d'ivoire, il était loin de s'attendre à ce que son fils eût le désir, pourtant bien normal, de se marier. Du moins si la résolution de Patrice l'étonna, le choix de Mlle Ribécourt le combla-t-il d'aise et il fut immédiatement conquis par la jeune fille qui allait devenir sa bru. Ainsi fut-il convaincu par les faits qu'un artiste ne courait pas fatalement à sa perte, mais pouvait, bien au contraire, donner à son existence les bases d'une alliance honorable et d'un mariage heureux.

Aussi se fit-il lui-même le prosélyte et plaïda-t-il auprès de M. de Sarcey la cause du jeune Antoine Ribécourt. Sans doute fut-il éloquent car très vite le comte s'avoua vaincu et le mariage de Catherine et d'Antoine fut annoncé.

Ainsi les quelques semaines précédant leur union avaient été pour Patrice des jours de rêve dont, dans son bonheur actuel, il se rappelait le souvenir.

Après un voyage de noces de trois semaines en Italie, où Patrice voulait une fois de plus admirer les chefs-d'œuvre des maîtres italiens, le jeune ménage vint s'installer aux « Blottais ».

Patrice n'avait pas voulu enlever Isabelle à l'affection des siens. Lui-même avait pour ses beaux-parents, pour Mme Ribécourt surtout, une grande affection.

Pendant quelques mois, Patrice avait conservé son atelier du boulevard Raspail. Depuis la naissance de ses enfants, il ne quittait plus les « Blottais », dont il avait aménagé le pavillon en lieu de travail, et pour aller passer la journée à Paris et y discuter quelque affaire relative à son art.

Cependant, devenu un artiste très apprécié, il paraissait nécessaire pour lui de demeurer dans la capitale.

C'est ainsi qu'il venait d'acheter un appartement sur Guynemer, en face du Luxembourg.

Assis côte à côte sur le seuil du pavillon, Patrice et Isabelle devisaient gaiement. En face d'eux, sur la pelouse, devant les fenêtres du salon, M. et Mme Ribécourt étaient engagés dans une partie de cartes, tandis que les enfants jouaient sous la surveillance de leur nurse.

— A quoi songes-tu, chérie ? demanda tout à coup Patrice. Je n'aime pas voir ce pli-là sur ton front. N'es-tu pas heureuse ?

Doucement, la jeune femme posa sa main sur celle de son mari dont la tête se penchait vers elle.

— Pas heureuse, moi ? Comment peux-tu même exprimer une telle idée, Pat ? C'est justement parce que mon bonheur est complet que je redoute notre départ. Si je n'allais pas le retrouver à Paris !

— Sois tranquille, mon amour. C'est en nous que ce bonheur se trouve, et rien ni personne ne peut nous l'enlever. N'avons-nous pas mis en commun les peines comme les joies et n'est-il pas très doux de n'avoir pas de secrets l'un pour l'autre ?

Isabelle sourit, et comme au loin un klaxon se faisait entendre, elle se dégagea promptement. Ils se levèrent et se dirigèrent vers le manoir. Mais à peine eurent-ils fait quelques pas qu'ils poussèrent un cri de surprise. Ce n'était pas une, mais deux, trois autos qui se rangeaient au pied de la terrasse. Isabelle et Patrice en virent descendre tous leurs amis, c'est-à-dire Bernard, le ménage Savignac, Antoine et Catherine Ribécourt, Odile de Léry et son mari, Jacques de Saudrain. Enfin Chantal Marselier, l'amie intime d'Isabelle, qui habitait, à quelque distance de là, au château de Valmont... Bref, un groupe sympathique entre tous.

Patrice regarda sa femme ; celle-ci, tout en serrant les mains tendues, eut vers lui un petit coup d'oeil d'intelligence. Avec Bernard, elle avait combiné cette réunion joyeuse.

Après avoir accueilli ses hôtes avec des manifestations de joie, Isabelle les entraîna sur la pelouse où ils saluèrent les maîtres de maison, aussi heureux que leurs enfants de l'arrivée imprévue de ces visiteurs.

Patrice s'était attardé avec Odile de Saudrain et Catherine Ribécourt. Celle-ci, loquace comme toujours, racontait succinctement son voyage, et son enthousiasme débordait.

Quant à Odile, elle avait glissé familièrement son bras sous celui de Patrice, lequel n'avait cessé d'être pour elle un excellent ami.

Aujourd'hui, Odile était mariée et mère d'un petit garçon de deux ans. Elle menait la vie trépidante des femmes riches et désœuvrées, et Patrice, certes n'avait rien à regretter.

Monique Savignac qui, hélas ! n'avait pas la joie d'être mère, avait pris le petit Jacques sur ses genoux et souriait à Patrice.

— Heureux homme, lui dit-elle en embrassant l'enfant.

Le petit garçon tendit les bras à son père qui le souleva aussitôt dans les siens. Soudain son attention fut attirée vers un coin du parc que dissimulait en partie un bosquet. Bernard et Chantal Marselier étaient là, légèrement écartés du groupe. La petite Jacqueline, leur filleule, se trouvait assise entre eux.

Le spectacle en soi n'avait rien d'extraordinaire. Chantal était la meilleure amie d'Isabelle comme Bernard l'ami

pour LE CHIC
de L'ETE



Une coiffure
impeccable

PRINCESS PAT
RESILLES

conservez les coupons-primés

...pour
la Constipation

IL VOUS FAUT
SI PEU
POUR RESTER
RÉGULIER
IL EST SAGE
D'ACHETER
LE MEILLEUR

Nujol

HUILE MINÉRALE absolument pure

- limpide comme du cristal
- sans saveur • inodore
- qualité supérieure



Régulier comme une horloge

Demandez à votre pharmacien du
Nujol pour la constipation

CE DONT ON PARLE

[Suite de la page 9]

intime de Patrice. A ce titre, les deux jeunes gens s'étaient fréquemment rencontrés aux « Blottais ». Pourtant, malgré la distance, Patrice surprit entre eux certains gestes de mains étroitement serrées, certaines inclinaisons de tête assez révélateurs et il eut l'intuition très nette qu'une idylle s'était ébauchée entre ses jeunes amis.

Tout d'abord il en fut étonné. A force de taquiner Bernard sur la décision de ne pas convoler avant l'âge de quarante ans, Patrice en était arrivé à le classer définitivement dans la catégorie des célibataires par destination. Or à cette heure, il se remémorait maintes conversations secrètes entre Isabelle et son amie.

L'affection toute fraternelle d'Isabelle pour Bernard, affection que ce dernier lui rendait largement, l'avait fait souhaiter de resserrer les liens qui déjà l'unissaient à eux en le mariant à sa meilleure amie...

Au moment où l'on venait, sur ses ordres, de servir le porto, la jeune femme se rapprocha de son mari. Elle allait dire un mot à Monique Savignac, mais eût surprit le regard de Patrice. Elle sourit, complice.

— Ton secret est éventé, dit-il, Bernard est en train de se convertir.

La fine observatrice qu'était Monique Savignac et à qui rien de cette scène n'avait échappé, malicieuse comme toujours, conclut :

— Je te l'ai dit souvent, mon cher Patrice, les célibataires les plus endurcis ont dans le coeur un endroit vulnérable.

Tous les trois se mirent à rire, puis laissant les amoureux ébaucher des rêves merveilleux, ils se rapprochèrent du cercle de leurs invités et se mêlèrent à la conversation générale.

Patrice était maintenant l'être le plus heureux, l'être le plus comblé.

Une émotion grave et joyeuse l'envahit. Isabelle était revenue près de lui. Son bras entourait les épaules de la jeune femme, et tandis que ses yeux allaient des enfants qui étaient les leurs au visage de celle qui avait été son inspiratrice, il dit très bas, mais d'une voix ardente :

— Ma chérie, la madone nous a bénis. Je crois que nous avons reçu tout le bonheur du monde...

ANNIE et PIERRE HOT.

Dans LA REVUE POPULAIRE de septembre :

- Un très beau roman d'amour que nous vous recommandons tout particulièrement :

LAC-AUX-OURS par ALIX ANDRE

- Le pianiste André Asselin vous entretiendra des plus grands compositeurs de musique canadiens.
- En plus de sa chronique habituelle : « Ce dont on parle », Lucette Robert vous présentera Fernand Séguin, de Radio-Canada, le savant, l'écrivain et l'humoriste.
- Plusieurs autres chroniques et articles illustrés.

LA REVUE POPULAIRE
de septembre sera en vente,
chez tous les dépositaires,
le 27 août.

eucharistique international de Barcelone, grâce aux intéressants commentaires de M. Ferdinand Biondi, directeur des programmes à ce poste, et radio-reporter du journal *La Presse*. M. et Mme Biondi ont filmé plusieurs régions de France et les impressions du journaliste seront racontées, en vingt-six émissions, à partir de septembre prochain, au poste C.K.A.C., sous le titre de *Images de France*. Vous y entendrez également des reportages et interviews sur la fabrication de la porcelaine de Limoges et sur les industries régionales du Limousin... La pièce la plus audacieuse d'une année qui vit le scandale de *La tête des autres*, de Marcel Aymé, de *Bacchus*, de Jean Cocteau, et *Le Diable et le Bon Dieu*, de Jean-Paul Sartre, est *Nucléa*, du poète Henri Pichette, fils d'un Canadien-français, Joseph Pichette, de Saint-Adrien, du Québec. Ce dernier s'établit en France après la guerre 1914-18 et son mariage avec une Française, dont il eut deux fils : le poète Henri Pichette et le peintre James Pichette, qui est aussi acteur de cinéma (*L'héroïque M. Boniface* avec Fernandel). Henri Pichette n'avait que vingt et un ans (comme Anouilh, pour *L'Hermine*) lorsque sa première pièce, *Les Epiphanies* fut jouée aux Noctambules par Maria Casarès et Gérard Philippe. Sa deuxième pièce, que Jean Villar a mise à l'affiche du Théâtre National Populaire, au Palais de Chaillot, est le conflit de l'homme et de la civilisation atomique. Les débats qu'elle soulève ne sont pas pour effrayer l'auteur de cette déclaration : « Ce que j'aime pour le théâtre, c'est qu'il soit une question de vie ou de mort ». Un professeur du collège Stanislas de Montréal, M. Roland Boutaric, connaît les frères

Pichette et possède un tableau de James qui a exposé au Palais-Royal et à la galerie Paul-Morihien... Mme Simone Beaulieu a également exposé ses peintures chez Morihien, pendant que son mari, M. Paul Beaulieu, était attaché de presse à notre ambassade de Paris. Depuis leur retour à Ottawa (où M. Beaulieu est aux Affaires extérieures) Mme Beaulieu a ouvert L'Atelier, à 192 Daly, comme école (élèves de six à seize ans) et salle d'expositions et de conférences. Avant son départ pour Percé, Simone Beaulieu a organisé une exposition de vingt-quatre toiles de Pelan qui sera suivie, l'hiver prochain, par Borduas, Goodridge Roberts, Jori Smith et autres. Les conférenciers du mois de mai 1952 ont été : MM. Jean Mouton, Maurice Beaulieu, René Garneau et Mlle Renée Arbour. Dans L'Atelier désert, j'ai rencontré un jeune élève qui m'a montré la toile de son frère cadet, Jean-Marie Tissot, 7 ans, qui a remporté le 1er Prix de la classe d'enfants, ainsi que les vestiges du Théâtre de Marionnettes de M. et Mme Maurice Blackburn... Montréal a aussi une intéressante petite boutique, à 1548 rue Stanley, qui porte le nom *L'Atelier d'art*, et présente des livres d'art, des masques de André Jasmin, des peintures d'artistes canadiens et français... Un jeune Canadien d'Ottawa, Guy Côté, fils de feu le sénateur Louis Côté et de Mme Côté, a eu l'honneur de voir couronné l'un des deux films de court métrage qu'il présenta au Festival de Cannes, *Le ski à Sestrières*, et un film sur la danse fait avec le concours de deux artistes des Ballets Sadler's Wells. Monsieur Côté revient de Londres, ce mois-ci, pour entrer à l'Office national du Film... M. Jacques Lavigne,

professeur de philosophie à l'Université de Montréal, vient de recevoir le titre de docteur-en-philosophie, après une thèse sur « la notion du temps dans la philosophie contemporaine ». Il s'intéresse également au mouvement littéraire et théâtral de Montréal et, pendant ses années d'étudiant, joua chez les Compagnons, avec Ludmilla Pitoeff, et fut de l'Equipe, pour la création de la pièce de Pierre Dagenais, *Le temps de vivre*... Quand votre promenade du dimanche vous amènera sur les bords du lac Saint-François, je vous recommande le *St. Francis Rod and Gun Club* près de Huntingdon, qui est ouvert aux touristes, et dont la cuisine est faite par un chef européen de renom, Gunnar Tarnquist. Le directeur du club, Al Lindgren, vous conseille la route no 3, jusqu'à Fort Lewis, où est le club. Des « barn dances » sont organisées chaque semaine au Fair Grounds Hall par la Société d'agriculture de Huntingdon... Si vous regrettez que nos villes n'aient pas le pittoresque et les surprises qu'offrent, à Paris, le Marché aux puces, le marché de Neuilly ou les inventaires des quais de la Seine, profitez de vos villégiatures pour explorer les greniers de vieilles maisons et ce qu'ils recèlent d'imprévu. Mes hôtes d'une fin-de-semaine (M. et Mme Paul Simard du Lac-à-la-Pêche) m'ont aidée à découvrir au fond d'un coffre, le *Cuisinière canadienne*, vendue chez L. J. Pregon, rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, à Montréal, en 1880. La vente du gibier y semblait beaucoup plus libre qu'aujourd'hui si l'on en juge par les recettes pour faire cuire alouettes, oiseaux blancs, cailles, pluviers et tourtes. Apparemment, au siècle dernier, on disait « racines » au lieu d'herbes ; l'auteur écrit « ognon » et « mettez dans une étamie que vous coudez ». Que pensez-vous d'un « ragoût de crêtes de coqs » et « d'oreilles de veau frites » ou « à la sainte-menehould » ? Heureux temps où l'on trouvait de l'alcool à 22 degrés pour faire des cerises à l'eau-de-vie, et où l'on offrait à ses invités de la bière à la mélasse ou de la bière de racines ; de l'huile de roses, de la liqueur de vespète ou de la liqueur de minte (peppermint). Vous trouverez dans le prologue, des « aphorismes sur la science du bien-vivre », dont voici quelques-uns : « l'oeil de la maîtresse de maison doit avoir la vivacité de celui de l'aigle et la douceur de la colombe » ; « le voisinage d'un aimable vieillard n'est point à dédaigner pour la jeune fille, celui d'une femme qu'a mûrie l'expérience est souvent pour le jeune homme une heureuse leçon » (sic) ; « jeune fille, si un convive indiscret s'écarte des préceptes du savoir-vivre et franchit les limites des convenances, parlez-lui de votre mère, de votre père... » Quand vous aurez lu la préparation d'une Hure de cochon, la recette de lessive à la chaux et au savon domestique, et la manière de découper une tête de veau avant sa cuisson, vous aurez le plus grand respect pour les ménagères du siècle dernier... La réalisation des programmes féminins à la télévision (Radio-Canada) est confiée à Mme Marie-Andrée Audet. Celle qui avait si intelligemment secondé son mari, André Audet, dans ses nombreux spectacles au théâtre comme à la radio, est aussi une femme cultivée. Elle a joué un rôle actif pendant la saison dernière de la Société d'Etude et de Conférences, et tout particulièrement pour le Salon du Livre.

LUCETTE ROBERT.

LA FEMME DEVANT LA LOI :

Droit de Rétenion sur les effets d'un chambreur.

Personne n'ignore que la maîtresse de pension ou la simple locatrice de chambres garnies a un droit de rétenion sur les effets de son locataire pour arrangés de pension ou de loyer.

Son droit est beaucoup plus étendu que celui du propriétaire qui donne un appartement ou un logis complet en location. Dans ce dernier cas, il y a quantité de meubles non saisissables, ainsi que tout le linge de corps, même pour le loyer dû.

Il n'en est pas ainsi pour la locatrice d'une chambre. Son droit s'étend à tout ce qui se trouve dans la chambre : meubles, linge, hardes, effets, etc..., enfin tout ce qui appartient au chambreur.

Jusqu'où s'étend ce droit ? On sait qu'il vaut pour le loyer dû. Les chambres sont louées à la semaine et payables d'avance. Généralement il n'y a pas de bail écrit, mais la locatrice comme le locataire doit donner à l'autre un avis d'une semaine quand l'un désire mettre fin au contrat de location. Si c'est le chambreur qui veut partir, il doit en aviser sa propriétaire au moins une semaine à l'avance. S'il quitte sa chambre sans ce faire, il doit une semaine de loyer, même sans occupation.

Quand un chambreur part sans donner l'avis requis, la locatrice a-t-elle le droit de confisquer ses effets et meubles pour garantir le paiement de la semaine de chambre qui tiendra lieu d'avis ?

Non ! Si la locatrice de chambres a un droit de rétenion sur les meubles et effets de son chambreur pour le loyer dû, ce droit ne s'étend pas à la semaine d'avis obligatoire. La propriétaire pourra exiger en Justice le paiement de la semaine d'avis, mais elle n'aura pas de recours sur les effets et meubles non saisissables de son ancien locataire. (Ref. : cause no 242,052 des dossiers de la Cour Supérieure, pour le district de Montréal.)

ROBERT MILLET, B.A.

MES RECETTES...

[Suite de la page 28]

- 1 c. à tb. d'oignons râpés ou 2 c. à tb. d'échalotes
- ½ tasse de sauce française
- Laitue, tomates et mayonnaise

Faire cuire ¾ de tasse de coudes dans l'eau bouillante salée, 20 à 25 minutes. Egoutter, rincer à l'eau froide pour éviter que le macaroni colle. Mettre dans un bol avec tous les légumes et faire macérer dans de la sauce française. Servir sur feuilles de laitue croquantes avec tomates tranchées et mayonnaise au fromage.

Salade aux fruits

- 2 oranges
- 1 pamplemousse
- 2 pêches
- 2 poires
- ½ tasse de raisin frais
- ¼ de tasse d'amandes râpées
- 1 tasse d'ananas en conserve

Peler les fruits et les tailler en rouelles épaisses puis en triangles. Ebouillanter les pêches pour les peler et les couper en minces quartiers. Peler les poires, les couper en gros dés. Ajouter le raisin puis les ananas. Dresser sur feuilles de laitue croquante, saupoudrer au-dessus les amandes râpées et servir avec une mayonnaise au jus de fruits.

RECETTES DE SAUCES ET DE MAYONNAISES

Sauce chiffonnade

- 1 tasse d'huile à salade
- 4 c. à tb. de vinaigre
- 1 c. à thé de sel
- 1 c. à thé de sucre
- ½ c. à thé de moutarde
- 1 oeuf cuit dur haché
- 4 c. à tb. d'olives farcies coupées en très petits morceaux
- 2 c. à tb. de persil frais
- 2 c. à tb. de cornichons hachés

Mêler le tout et agiter fortement avant de servir.

Mayonnaise cuite

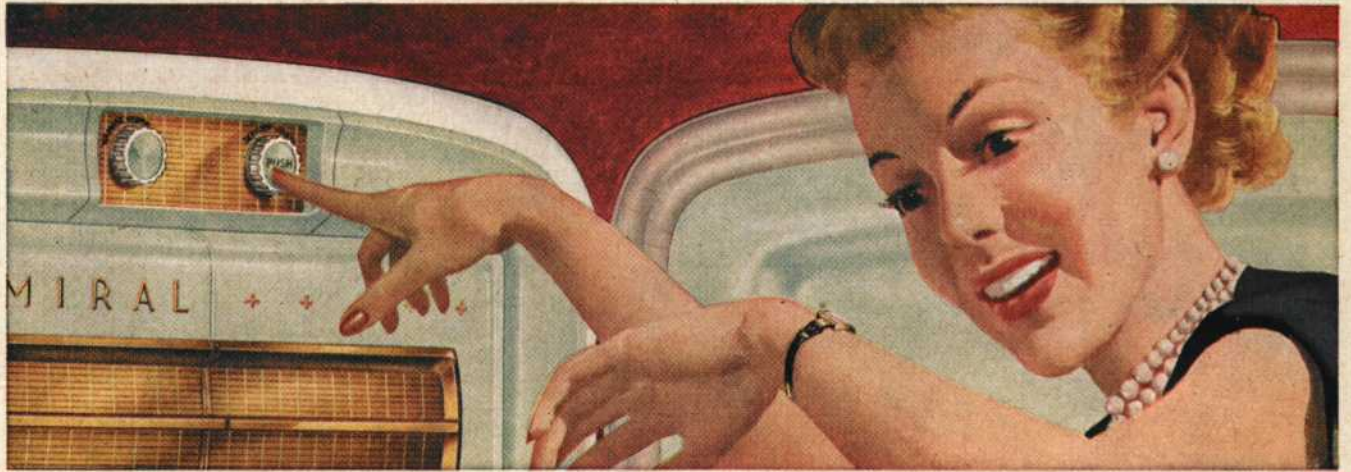
- 1 c. à tb. de moutarde
- 1 c. à thé de sel
- 1 c. à tb. de sucre
- 2 c. à tb. de farine
- 1 tasse de lait
- 1 oeuf battu
- 4 c. à tb. de vinaigre
- 2 c. à tb. de beurre

Mélanger la moutarde, le sel, le sucre et la farine. Délayer avec le lait, ajouter l'oeuf battu et le vinaigre. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter le beurre par petits morceaux en battant la sauce. On peut ajouter 1 tasse de crème fouettée à cette sauce quand elle est refroidie pour la rendre plus légère et plus douce.

Mayonnaise au jus de fruits

- 4 c. à tb. de farine
- 3 c. à tb. de sucre
- ¾ de tasse de jus d'orange
- ¼ de tasse de jus de citron
- 1 c. à tb. de beurre
- 2 oeufs
- 1 tasse de crème fouettée

Mélanger la farine et le sucre. Délayer avec les jus de fruits. Faire cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Ajouter les oeufs bien battus et le beurre. Laisser cuire encore quelques minutes en brassant continuellement. Refroidir tout à fait et y incorporer la crème fouettée. Servir de préférence avec les salades aux fruits. R. L.



C'est épatant! C'est nouveau! C'est un Admiral '52, avec

DÉGIVRAGE ÉCLAIR 7 MINUTES!

Vous pouvez maintenant oublier ce que vous savez — ou avez entendu — au sujet du dégivrage automatique!

Ce nouveau réfrigérateur Admiral '52 le fait d'une façon nouvelle et *différente*... d'une façon qui ménage votre temps, vos forces, vos aliments — et votre argent.

Vous n'avez plus besoin de vous inquiéter au sujet du dégivrage et du flac! flac! de l'eau qui dégoutte pendant des heures. Maintenant, vous appuyez simplement sur un bouton. Le givre disparaît pour ainsi dire avant que vous le sachiez!*

Vous n'avez plus besoin de craindre que vos aliments congelés collent ensemble après le dégivrage automatique. Ce dégivrage Admiral exclusif se fait si vite que les aliments n'ont jamais le temps de dégeler.

Et vous n'avez plus besoin de payer un *supplément* pour un appareil à dégivrage automatique. En réalité, les modèles Admiral avec Dégivrage Éclair coûtent moins que beaucoup de réfrigérateurs sans aucun système de dégivrage automatique.

Il y a tellement de choses qui vous plairont dans ces Admiral '52, nouveaux et superbes! Tellement d'espace pour les aliments... en réalité, 21% plus d'espace par dollar que dans la moyenne des autres appareils de grande marque. Froid réparti de haut en bas... congélateur pleine largeur. Étagères de portes pratiques. Conditionneur de beurre. Intérieur avec fini Bleu Glacier étincelant. Tout!

Pourquoi vous contenteriez-vous d'un modèle "démodé" "resté en stock", même à prix réduit, quand vous pouvez obtenir un réfrigérateur Admiral entièrement nouveau, et bénéficier de l'économie typique Admiral!

*Le dégivrage quotidien exige sept minutes. Le dégivrage hebdomadaire prend un peu plus de temps.

Les réfrigérateurs Admiral se vendent à partir de \$299.95

Admiral

TÉLÉVISION • APPAREILS MÉNAGERS



MODÈLE DELUXE 982-9.4 PI. CU.

CANADIAN ADMIRAL CORPORATION, LIMITED—PORT CREDIT, ONTARIO

MB-6F

Vinaigrette pour salade aux fruits

- ¼ de tasse de jus de citron —
- ½ tasse d'huile à salade Mazola. —
- ¼ de tasse de jus de cerises Maraschino ou jus de cerises ou de prunes en boîte —
- 1 à 2 c. à table de sucre —
- ½ c. à thé de sel —
- ½ c. à thé de paprika.

Mesurer tous les ingrédients dans une bouteille ou un pot de verre bien fermé et agiter vigoureusement. Mettre au frais plusieurs heures. Bien agiter avant de servir. Rendement: 1 tasse.

Crème vinaigrette pastel: Mélanger,



avec le jus de citron de la recette ci-haut donnée, un fromage à la crème de 3 onces. Ajouter les autres ingrédients et battre au batteur jusqu'à lisse et léger. Bien rafraîchir.

Vinaigrette crémeuse pour fruits: Ajouter graduellement, à ½ tasse de crème épaisse fouettée, ½ tasse de vinaigrette pour salade aux fruits.

La salade aux fruits s'accommode de diverses façons, selon les fruits dont vous pouvez disposer. La présentation la plus simple consiste à déposer sur quelques feuilles de laitue des fruits divers et d'accompagner le tout de muffins ou de biscuits, de thé ou de café. Vous aurez ainsi un menu bien équilibré et appétissant. (Photo Canada Starch)

Voici un rafraîchissement...

un vrai

rafraîchissement

Chaque bouteille frappée dit pourquoi
le goût délicieux et picotant du Coca-Cola
est si rafraîchissant — si bien accueilli partout.

Servez le Coke glacé, dans la bouteille.

Vous l'aimez comme cela et vos amis

l'aimeront également.



"COKE" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

MME J E LABROSSE
28 AVE ROBERT
OUTREMONT

F54-R-41036